

L'assassin du Banconi

Moussa Konaté

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

MOUSSA
KONATÉ

L'ASSASSIN DU



BANCONI

Les enquêtes du
Commissaire Habib
PUBLIE [NOIR]

L'assassin du Banconi

les enquêtes du commissaire Habib

Moussa Konaté

Collection *Publie.noir* chez Publie.net

© Moussa Konaté & publie.net pour l'édition numérique

Première mise en ligne le 11 avril 2012

Première publication, Gallimard Série Noire, 2002

Mise à jour : avril 2013

ISBN : 978-2-8145-0628-2

© Moussa Konaté & Publie.net

Image de couverture : CC [Upyernoz](#)

Prologue

C'était vraiment un soleil caniculaire : bien qu'il fût encore loin du zénith, il étouffait les hommes, les arbres et la terre, tout ce quartier du Banconi, immense excroissance de la cité de Bamako, des centaines de maisons en briques de terre couvertes de chaume, de lambeaux de nattes, de branchages ou, au mieux, de feuilles de tôle ondulée, rouillées et cabossées. Des ruelles se faufilant entre les pâtés de maisons, une poussière ocre s'élevait chaque fois que passait une de ces voitures bringuebalantes, pratiquement les seules à se hasarder ici en plein jour.

Au bord d'une des rares rues spacieuses au tracé incertain, deux garçons jouaient au ballon — une boule de chiffons ; ils jouaient en riant aux éclats. C'était à proximité d'une décharge publique où s'entassaient des ordures ménagères et des bêtes crevées. Là, un chat à la tête écrabouillée paraissait enfler à vue d'œil sous une nuée de grosses mouches bleues. D'ailleurs, l'un des garçons, courant à reculons, piétina le macchabée dont le ventre explosa, libérant des viscères qui jaillirent à la grande joie des enfants. Le second prit le chat mort par les pattes postérieures et, le brandissant par-dessus sa tête, tournoya à vive allure en s'esclaffant, à l'instar de son petit ami, à la vue de l'animal dont le corps s'en allait en lambeaux.

À quelques centaines de mètres du monceau d'immondices, un cycliste surgit d'entre les habitations et déboucha sur la rue : il portait un grand boubou jaune, presque transparent, et appuyait sur les pédales de sa bicyclette de toute la puissance de ses jarrets, si bien qu'on eût dit que les roues de l'engin effleuraient à peine le sol. Les passants se retournaient sur lui, éberlués, mais indifférent à ce qui l'environnait, l'homme, dont le grand boubou gonflait telle une voile, continuait de pédaler avec rage. Or, inexplicablement, arrivé à la hauteur des deux enfants, dont l'un continuait à balancer le chat mort

réduit à ses pattes postérieures, le cycliste perdit le contrôle de son engin qui fila droit sur un des caillcédrats bordant la rue. Sous le choc, la bicyclette se tordit et dessina une figure indéfinissable ; projeté à quelques pas, l'homme, lui, était retombé sur le dos, dans la poussière ocre.

Abandonnant le chat et le ballon, les deux garçons se mirent à danser en riant, en tapant des mains et en chantant autour du malheureux qui réussit à se relever à grand-peine, les mains au dos, le grand boubou couvert de terre et largement fendu par-devant. De colère, et peut-être aussi pour échapper aux sarcasmes des gens qui affluaient, il se lança aux troussees des deux garçons qui s'enfuirent dans des directions opposées ; il en poursuivit un au hasard. « Cours plus vite, Issa, il va te rattraper ! » se mit à crier le second. L'homme au grand boubou bifurqua sans s'arrêter et pourchassa celui qui encourageait son compagnon. « Cours plus vite, Tiéfiing, sinon il va te rattraper ! » lança à son tour Issa d'une voix de fausset, alors que, exténué, l'homme s'était immobilisé et se massait les reins sous les huées des badauds. Tiéfiing disparut dans le labyrinthe des habitations agglutinées. Sans regarder derrière lui, le garçon filait vers la demeure paternelle où il entra en haletant et, en balayant sur son passage les ustensiles qui jonchaient la cour, il s'engouffra dans les latrines.

« Sors de là, Tiéfiing ! » lui cria sa mère Soussaba assise devant la case au toit de paille qui tenait lieu de cuisine, pendant qu'à ses côtés deux de ses amies éclataient de rire. « Tu as dû jouer à quelqu'un de tes mauvais tours habituels. Sors de là pour qu'il te tue ! » ajouta-t-elle.

L'enfant sortit effectivement, mais il marchait lentement, comme une mécanique, le visage ruisselant de sueur, la bouche béante, les yeux dilatés et étrangement fixes.

— Qu'as-tu, maudit ? Parle ! hurla la mère toute tremblante.

— Là-dedans... là-dedans... murmura l'enfant en montrant du doigt, sans se retourner, les latrines qu'il venait de quitter.

— Qu'y a-t-il dans les latrines, Tiéfiing ? s'enquit l'une des deux amies.

— Petite-mère Sira... est couchée... là-dedans ; elle ne bouge pas...

elle dort, ânonna Tiéfing en haletant.

L'oncle Balla surgit de sa chambre et se rua vers les latrines, suivi des femmes qui s'exclamaient déjà en claquant des mains et invoquaient Allah.

Elle était bien là, dans les latrines, petite-mère Sira, couchée sur le côté, une jambe repliée, l'autre étendue par-dessus la fosse ; sa main gauche soutenait sa tête tournée vers la sortie, tandis que la droite restait crispée sur le ventre ; d'une commissure de ses lèvres entrouvertes s'écoulait de la bave. Ses mâchoires serrées, ses traits crispés trahissaient la souffrance qu'elle avait endurée.

Balla mit un genou à terre et, penché sur le corps, il le tâta, dans l'espoir de déceler un signe de vie, pendant que le souffle et les halètements bruyants des femmes, ponctués d'exclamations de stupeur se succédaient et se confondaient.

Balla se mit enfin sur son séant et, regardant au ciel, il dit et redit sur un ton emphatique : « Allah akbar ! Allah akbar ! »

Il souleva le corps de petite-mère et, lentement, quitta les latrines, au milieu des cris hystériques des femmes, pénétra dans la chambre jouxtant celle du chef de famille où il étendit la dépouille mortelle sur le lit de bambou et la recouvrit d'un drap de coton usé. Par quatre fois, il rentra dans la chambre et en ressortit comme un automate. Quand il eut enfin recouvré ses esprits, il franchit le seuil de la concession, le dos rond, comme s'il avait brusquement vieilli.

Cependant, les vociférations des femmes, amplifiées par celles des enfants revenus en trombe de leurs jeux, alertèrent les voisins qui affluèrent de toutes parts.

Peu à peu, cependant, le tumulte s'apaisa et tout le monde se retrouva assis, certains continuaient à pleurer, mais plus aussi ostensiblement. Un peu plus loin, les hommes avaient pris place sur des bancs et des tabourets qu'on avait fait venir en hâte et demeuraient plutôt silencieux.

L'imam entra quelques instants après, suivi de Monzon, célèbre pour ses oraisons funèbres et ses sermons. Il ne s'assit d'ailleurs pas, mais s'arrêta au milieu de la cour pendant que l'imam s'installait sur une natte étalée au premier rang. « Et voilà que notre Créateur a frappé de

nouveau, mes frères musulmans. Qui pouvait penser, il y a à peine quelques minutes, qu'il avait scellé le destin de Sira ? Qui pouvait prédire que celle qui, ce matin, sur le chemin du marché, riait et plaisantait, allait cesser d'appartenir à notre monde ? Qui pouvait se douter que cette femme ne souffrant ni de maux de tête ni de maux de poitrine se coucherait bientôt pour ne plus se relever ? De quelle autre volonté pouvait émaner une telle décision si ce n'est de celle d'Allah ? Oui, mes frères musulmans, Allah seul peut et il vient encore de nous le prouver. » Il parlait avec force, marchait lentement dans les allées séparant les bancs et les nattes, alors que les habitants du Banconi continuaient d'envahir la concession. « C'est Allah le seul Maître. Il décide quand bon lui semble. Il agit comme bon lui semble, et tout ce qu'il décide est bien, et tout ce qu'il accomplit est bien. La mort lui appartient : il l'envoie aux hommes, à chacun selon le contrat qu'il a signé le jour de sa naissance. L'orphelin mourra, le malade mourra, le pauvre aussi mourra, mais nul n'a le droit de s'en plaindre, de crier à l'injustice, car dans le même temps, un autre abandonnera son père et sa mère pour de bon, un homme sain fermera les yeux pour l'éternité, un riche ne jouira plus de ses richesses. C'est lui Allah le seul Maître, uhum ! Voyez, il n'a pas attendu le retour de Saïbou pour s'emparer de l'âme de sa femme, car il a dit aussi : toi, tu es son époux, ô pauvre mortel, et moi, je suis le maître de son âme. C'est lui Allah le seul Maître. »

Le flot des arrivants ne tarissait pas. Par moments, une femme éclatait en sanglots en entrant, mais se taisait aussitôt assise, et la foule écoutait, comme fascinée, la parole de Monzon. « Et si, à l'instant même, le désir lui venait de couper le fil de la vie de n'importe lequel d'entre nous, qui pourrait l'en empêcher ? Alors craignez Allah, mes frères musulmans. C'est lui notre créateur. Il a dit : “priez !” et nous devons prier ; il a dit “offrez l'aumône aux pauvres” et nous devons offrir l'aumône aux pauvres ; il a dit : “jeûnez !” et nous devons jeûner. Car c'est lui Allah qui n'a ni commencement ni fin. Ah, je vous le dis, mes frères musulmans, prenons garde, car chaque jour qui passe nous éloigne davantage des chemins prescrits. Voyez-vous, le fils ne respecte plus le père, l'épouse

ne respecte plus le mari, le frère trahit le frère, l'ami hait l'ami. Nous sommes aux temps qu'a prédits le prophète Mahamadou (la paix soit sur son âme !) où notre Créateur s'apprête à mettre un terme à toutes vies ; comme il l'avait notifié le jour où il créa le ciel et la terre. Oui, c'est bientôt la fin du monde, mes frères musulmans. Tremblez, vous qui avez vécu dans l'ignorance des préceptes divins, car le feu de l'enfer vous attend ; il brûle et ne s'éteindra jamais tant que ne se seront pas consumés l'adultère, le menteur, le criminel, l'impie, tous ceux qui, pour leur malheur, ont oublié qu'ils ne doivent leur existence qu'à Allah.

Tout à l'heure, alors que, en compagnie de l'imam, je me dirigeais vers ici, j'ai surpris la conversation de deux enfants... »

Des chuchotements d'abord à peine audibles finirent par devenir un brouhaha qui couvrit la voix du prêcheur, lequel dut s'interrompre et, à l'instar de la foule, se tourner vers le portail : Saïbou, le mari de petite-mère, avançait au bras de son jeune frère Balla. C'était un homme frisant la soixantaine mais qui en paraissait davantage à cause de sa fragilité et de ses cheveux blancs. Il flottait dans son grand boubou qui laissait entrevoir ses maigres bras. Comme s'il eût souffert de torticolis, il tenait sa tête de travers. Son frère le menait délicatement tel un enfant vers la chambre mortuaire. Au moment d'y entrer, le vieil homme, dont les pas étaient de moins en moins assurés, s'arrêta net ; Balla l'exhorta à franchir le seuil.

À la vue du corps de l'épouse reposant sous la couverture, Saïbou sembla terrorisé ; et si d'autres vieillards entrés à sa suite ne l'en avaient empêché, il eût battu en retraite. « Allons, allons, Saïbou, le rabroua l'imam à voix basse, à ton âge, on ne se comporte pas ainsi devant la mort. Oublies-tu que nous ne sommes que des jouets aux mains d'Allah ? » Il y eut de sourds murmures d'approbation de la part des autres vieillards. L'imam découvrit le visage inanimé de Sira : les mâchoires demeuraient serrées, les traits crispés. Le mari voulut toucher ce visage déjà froid, mais ses mains furent prises d'un tremblement frénétique et se figèrent à mi-chemin. L'imam recouvrit le visage et, de nouveau, Balla soutint son frère et l'aida à prendre place sur une natte parmi ses pairs.

« Et ce jour-là, il paraîtra, il s'arrêtera sur l'esplanade d'or, son sceptre en main, auréolé d'une lumière dont vous ne soupçonnerez jamais l'éclat. Il paraîtra et tous les pécheurs trembleront, mais hélas pour eux, car ce sera le jour du Grand Jugement. Mes frères musulmans, pendant qu'il est tout juste temps, ressaisissez-vous et reprenez le droit chemin, parce que, bientôt, nous paraîtrons tous sur la grand-place de Samè, face à notre Créateur, le maître de l'enfer et du paradis... »

Monzon fut obligé de s'interrompre de nouveau quand il se rendit compte que l'auditoire se détournait de lui. Un homme au physique imposant venait d'entrer. De grande taille, bien en chair, plus court il eût été franchement gras. Tout en lui respirait l'assurance et l'aisance que procure la richesse. Son regard clair était fixe et difficile à soutenir. À mesure qu'il approchait de sa démarche princière, comme s'il comptait ses pas, un parfum exquis se répandait. Le froissement même de son habit en imposait.

Toutes les vieilles personnes se tournèrent vers lui avec une déférence frisant l'obséquiosité. Quand l'homme se fut assis, le silence tomba. Monzon ne continua plus son prêche et crut même nécessaire de saluer publiquement l'arrivant : « Ladjï Sylla est venu. Dans la connaissance de la parole divine, je ne suis que son disciple. Je m'incline devant ton savoir, ô grand maître ! »

Ensuite, il y eut un remue-ménage. La toilette funèbre terminée, la morte drapée dans son linceul de percale reposait enveloppée dans une couverture de laine, sur un brancard. Il fallut, tant la foule était dense, sortir de la maison pour dire la prière des morts. Puis on se dirigea vers le cimetière alors que dans la concession les vociférations des femmes reprenaient de plus belle. Le cortège s'étirait, serpentait entre les habitations agglutinées, dans la poussière rougeâtre des ruelles tortueuses. Des enfants s'enfuyaient tandis que d'autres, au contraire, mus par la curiosité, esquissaient quelques pas en avant. On marchait vite et Balla éprouvait de la peine à soutenir son frère qui s'abandonnait contre lui. S'étant retourné, Ladjï Sylla se rendit compte de l'embarras de Balla ; il rebroussa chemin et empoigna énergiquement le bras du vieil homme.

Le cimetière était un terrain vague parsemé de fourmilières, d'arbustes et d'herbes écrasées qui se confondaient avec la terre. Les tombes que signalaient des tas de banco se succédaient pêle-mêle, certaines ébréchées, d'autres fraîches encore, d'autres aussi complètement défoncées. Par-ci, par-là, des ossements d'animaux, car ce cimetière servait en même temps de dépotoir.

Le cortège s'arrêta devant une fosse. Deux hommes y descendirent et Ladji Sylla aida Saïbou à se joindre à eux pour porter petite-mère Sira en son dernier lit. « Arrêtez ! Arrêtez ! » hurla une voix. Tous les visages se tournèrent vers un jeune homme qui courait presque, titubait entre les tertres. « Ne l'enterrez pas, ne l'enterrez pas ainsi ! » cria-t-il en haletant. Il bouscula ceux qui se tenaient autour du brancard et s'apprêtaient à en détacher le corps qu'il se mit à palper fébrilement dans l'intention d'en sentir le pouls : quand il entreprit de délier les restes de petite-mère dont il voulait revoir le visage, toute la foule se figea de stupeur, seul Ladji Sylla arrêta le geste du jeune homme, d'une façon bien rude, d'ailleurs. Comme si on avait ôté leurs bâillons, les autres rabrouèrent le jeune homme à leur tour et tous à la fois. « C'est ma mère, protesta-t-il, vous n'avez pas le droit de l'enterrer sans savoir si elle vit encore ou non. Il faut consulter un médecin. — Faites ! » ordonna Ladji Sylla. Le jeune homme voulut réagir mais son bras était pris dans un étau. « Ibrahim, sois sage, lui recommanda son père voûté dans la fosse ; tout ça, c'est la volonté d'Allah. » Ibrahim s'assagit et des larmes roulèrent sur ses joues ; Ladji Sylla le lâcha.

Bientôt, la terre recouvrit petite-mère Sira et, après avoir récité pour la dernière fois des sourates pour le repos de l'âme de la défunte, on s'en retourna comme on était venu, à grands pas.

« Non, non, murmurait Ibrahim sans répit, j'exigerai une autopsie. Non, non, ça ne passera pas comme ça... » Ladji Sylla lui prit la main : « Tu n'en feras rien, mon enfant, lui dit-il d'une voix basse mais énergique ; je sais que tu as raison, mais passe me voir demain chez moi, nous en reparlerons. » Ibrahim acquiesça du chef, comme hypnotisé.

Le cortège funèbre rentrait déjà au Banconi.

Chapitre 1

Le jeune homme à la moto roulait à tombeau ouvert ; la tête nue, il se faufilait entre les voitures avec une imprudence à faire enrager les conducteurs qui juraient, essayaient en vain de le coincer. Il franchit le centre commercial en sens interdit, brûla un feu rouge sous le regard éberlué d'un agent de police qui, instinctivement, se jeta sur son cyclomoteur, mais recouvra vite ses esprits et se ravisa. Le motard franchit le portail d'un garage et freina brutalement. Un homme trapu en combinaison bleue barbouillée de graisse sortit aussitôt et le rejoignit ; ensuite, à pas pressés, ils se dirigèrent vers le fond du garage où s'élevait du bruit de machines.

— Tu as un peu tardé, Pacha, fit remarquer l'homme en combinaison.

— Oh, de cinq minutes tout au plus, protesta le jeune homme en jetant un coup d'œil à sa montre. Tu as fait l'essentiel, je suppose, ajouta-t-il.

— Bien sûr, répondit laconiquement le garagiste qui s'arrêta devant une « 203 » dont il tapota le capot. « C'est celle-là, Pacha » dit-il à son compagnon qui regarda vers l'arrière de la voiture. La plaque d'immatriculation était de fabrication récente et peu soignée.

— Tu es sûr que ce numéro n'existe pas déjà ? s'inquiéta le Pacha.

— Absolument ! j'ai travaillé aux Mines pendant cinq ans et je sais ce qu'il en est. Ne t'inquiète pas.

Le motard s'installa dans la voiture et démarra sur des chapeaux de roue en direction du centre commercial. Il se gara au bout d'une file de voitures stationnées, enfonça ses mains dans ses poches et pénétra dans un magasin d'appareils de musique, de téléviseurs et de magnétoscopes. Une musique lente jouait en sourdine tandis que scintillaient alternativement les lumières multicolores en guirlandes. Le Pacha s'était arrêté, toujours les mains dans les poches, devant une

chaîne stéréophonique.

Assis dans une chaise à bascule, derrière un petit bureau métallique, le propriétaire du lieu, un bonhomme rondouillet à moitié chauve, regardait ce jeune homme beau et élégant, trop hautain pour daigner saluer un marchand.

— Et quelle est la puissance de ce truc-là ? demanda le Pacha avec une sorte de dédain qui irrita le marchand lequel, néanmoins, s'approcha de lui.

— C'est du 2x30w, répondit-il. C'est une bonne sono. Il y a des choses plus épatantes ; tenez, çui-là, c'est du 2x50, et çui-là...

— Non, le coupa le Pacha, c'est plutôt ça qui m'intéresse. Il faut l'emballer.

Le marchand s'affaira ; en un tour de main, l'appareil fut emballé. Le jeune homme paya avec des coupures neuves de dix mille francs et renonça à la monnaie.

— Il me faut un taxi maintenant ; ça risque d'être un peu plus difficile à cet endroit du marché.

— Mais non, mais non ! protesta le marchand. Vous attendez une minute et je vous trouve un bon taximan.

Il sortit. Le Pacha tira de la poche intérieure de sa veste quelque chose qui rappelait une carte de visite ou une carte postale et la jeta par terre, derrière un téléviseur.

Le marchand rentra, suivi d'un petit vieux bancal et bossu dont la tête ornée de quelques rares cheveux brillait. Les mains aux hanches, il fumait sans discontinuer, un œil clos.

— Voici le Chauffeur de l'enfer, le présenta le marchand. Vous êtes chez vous en un clin d'œil, monsieur. C'est un taximan sans pareil.

— D'accord, on y va, dit le Pacha sans grand enthousiasme.

Le Chauffeur de l'enfer s'empara du colis et peu après les deux hommes roulaient vers le Banconi. Le taxi était plutôt une pièce de musée : avec ses portières gondolées maintenues par des ficelles de nylon ou de fibre végétale, des sièges déchirés bourrés de chiffons, un tableau de bord presque illisible, des roues qui allaient de travers, des clignotants capricieux qui s'allumaient brusquement d'eux-mêmes et que le chauffeur éteignait précipitamment en jurant, et un grincement

rappelant le bruit de la scie dans une planche de bois. Après un arrêt, il fallait, pour démarrer, que le chauffeur de l'enfer déployât toute sa science pour débrouiller les fils du contact. Il insultait grossièrement les automobilistes qui manifestaient leur impatience en klaxonnant.

Le Pacha enrageait, se mordait les lèvres. Comme pour le calmer, le fameux chauffeur lui envoya une considérable bouffée de fumée qui le fit tousser à rendre ses poumons.

Là-bas, au centre commercial, longtemps après leur départ, le visage du jeune client se présenta plusieurs fois à la mémoire du marchand et finit par s'estomper, mais il retint que le jeune homme avait un grain de beauté à la naissance du cou, un peu du côté gauche.

Le Pacha fit arrêter le taxi à une cinquantaine de mètres environ du domicile d'Ibrahim, paya grassement la course, tenta de porter le colis, mais se ravisa et sollicita l'aide du Chauffeur de l'enfer qui, contre un pourboire substantiel, transporta le paquet jusque dans la chambre d'Ibrahim.

— Vous habitez ici ? demanda-t-il, intrigué, au Pacha.

— Oui, répondit ce dernier, et pourquoi me demandes-tu ça ? Ça te regarde ?

— Humm... rien, bafouilla le taximan, qui toussa ; mais le mégot lui resta collé au coin de la bouche.

— Je m'appelle Ibrahim, si ça t'intéresse, ça aussi... Tu m'attends dans le taxi : nous retournons ensemble, j'en ai pour cinq minutes.

Le taximan s'en alla. Le Pacha s'affaira quelques instants dans la chambre puis sortit.

Quelques minutes après que le taxi eut démarré, la petite Baminata, de retour de son habituel vagabondage, tourna au coin de la rue : elle n'avait rien vu de la scène.

« Écoute, arrête ! arrête ici, je te dis ! » hurla le Pacha au Chauffeur de l'enfer qui conduisait comme un somnambule. Le taxi montrait des signes de défaillance à proximité du centre commercial. Le chauffeur obéit en marmonnant. Le client paya de nouveau grassement et s'éclipsa, les mains dans les poches. Il reprit sa voiture un peu plus loin et fonça vers le garage où l'homme en combinaison bleue vint l'accueillir de nouveau.

— Ça a marché ?

— Oui, répondit le jeune homme en vérifiant l'état de sa tenue, tout va bien.

— Tu peux toujours compter sur moi, Pacha.

— Oui, tu es formidable. Bien sûr, au cas où malgré tout, « on » viendrait te voir, tu ne sais rien, n'est-ce pas ?

— Compte sur moi, Pacha ; dans ce genre d'affaire, je suis muet.

Ils se serrèrent la main vigoureusement ; le jeune homme enfourcha sa moto et franchit le portail en faisant gémir l'engin.

Pendant ce temps, Ibrahim passait devant le marché (où Tiléry, le fou, soufflait et haletait en comptant et recomptant sans cesse les étals abandonnés qu'il appelait « les gens du marché »), sans voir les brocantiers Mâmadou et son frère Sadi qui, de leur échoppe, l'observaient, et il arriva chez Ladji Sylla.

Le gardien à l'air maussade était assis sur un tabouret, dans l'encoignure du mur ; il se contenta de hocher la tête quand l'étudiant eut expliqué la raison de sa visite.

Ibrahim franchit la porte donnant sur le salon qu'ornaient des fauteuils et des couffins de velours, un grand buffet plaqué de formica, une bibliothèque où les bibelots et les statuettes se mêlaient aux livres saints, un réfrigérateur à pétrole et même un ventilateur portatif qu'alimentait une batterie de véhicule. Les murs étaient ornés de gravures représentant les lieux saints de l'Islam.

Ladji Sylla trônait dans un fauteuil, face à la porte, avec son élégance coutumière. Sous le regard froid, qui semblait lui fouiller le corps, Ibrahim se sentit intimidé et une bouffée de chaleur lui monta à la tête.

— Bonjour, Ladji, salua-t-il à mi-voix, arrêté à quelques pas de l'homme.

— Bonjour, mon fils, répondit le marabout d'une façon théâtrale, les yeux toujours rivés sur le jeune homme. Avance, ajouta-t-il, et assois-toi. (Il désigna le fauteuil placé vis-à-vis du sien.)

Ibrahim s'y assit, mal à l'aise, tandis que Ladji Sylla continuait à le dévisager. Ce regard... ce regard... qu'y avait-il donc dans ce regard ? Cet homme possédait-il un pouvoir hypnotique ? Ibrahim baissa la

tête.

« Mon fils, commença enfin le marabout, je t'ai fait venir non pas pour discuter avec toi, mais pour t'expliquer ce que tu ne sais pas. Je ne reviendrai pas sur les propos que j'ai tenus hier en quittant le cimetière, parce que je continue à penser pareillement ; dans cette affaire, la raison est de ton côté ; il faut être de mauvaise foi pour le nier. Malheureusement, mon fils, avoir raison n'est parfois d'aucune utilité. Écoute-moi (sa voix devint plus grave, comme menaçante), écoute-moi : quand tu mourras, tu seras seul dans ta tombe, enveloppé dans une obscurité inimaginable, tu te retrouveras seul face aux anges exterminateurs armés de verges incandescentes ; voilà pourquoi je te conjure de m'entendre et de répondre en ton âme et conscience aux questions que je m'en vais te poser... M'écoutes-tu, mon fils ?

— Oui, souffla le jeune homme.

— Bien ! je te demande maintenant : es-tu Allah, toi, pour oser soutenir que quelqu'un a tué ta mère alors que tu ne disposes d'aucune preuve ? Réponds !

— Non, Ladji, bafouilla Ibrahim effrayé par le regard enflammé du saint homme.

— À supposer même que quelqu'un l'ait tuée, ressuscitera-t-elle quand son meurtrier aura été découvert ? Réponds !

— Non, Ladji.

— Eh bien, mon fils, nous sommes au deuxième jour de sa mort : le corps de ta mère a tellement enflé qu'il a rempli la tombe. Voudrais-tu qu'on la déterre ainsi ? Parle donc !

— Non...

— Voudrais-tu donc voir le visage décomposé de celle qui t'a donné le jour ? Parle !

— Non... non... murmura le jeune homme terrorisé.

Ladji Sylla se tut, promena sa main sur son menton imberbe.

« Regarde-moi, mon fils, regarde-moi. » Ibrahim avait perdu toute volonté : il obéit. « Je vois que tu m'as compris, continua le saint homme, et c'est tant mieux. Oublie cette pénible histoire. Allah seul a retiré à ta mère Sira l'âme qu'il lui avait confiée, de même qu'il la retirera à chacun de nous, à ton père, à tes oncles, à tes frères, à toi, à

moi... Allah nous a dit que lui seul a le droit de s'occuper des morts : ne te place pas en travers de son chemin. Laissons les morts dormir tranquilles. Car je te le dis, mon enfant, si jamais par ta faute les hommes s'avisent de toucher au corps de ta mère, tu ne connaîtras plus de quiétude et ta jeunesse prendra fin prématurément. Voilà, je n'ajouterai plus rien, parce que je sais que tu m'as compris. (Il tira de sa poche une liasse de billets de banque et la tendit au jeune homme.) Prends cet argent, il te servira. Ne me remercie surtout pas : je connais et admire ton père et je me considère comme le tuteur de tous les enfants du Banconi jusqu'à ce que, dans sa clémence, Allah leur facilite la tâche. S'il m'arrivait un jour de laisser ce quartier aller à sa perte, Allah m'en voudrait. Moi vivant, par la volonté d'Allah, Chaïtane ne régnera pas ici. Voilà ! Allez, va, mon fils, je prierai pour toi. »

Ibrahim se leva mécaniquement et marcha vers la porte, la tête vide de pensées.

À peine s'était-il engagé sur la ruelle qu'un jeune homme l'aborda et le pria de monnayer son billet de dix mille francs en petites coupures. Ibrahim acquiesça, mit dans la main de l'inconnu tout l'argent que Ladji venait de lui donner. Sans s'étonner le moins du monde, l'inconnu compta scrupuleusement les billets de l'étudiant ; il y avait en tout dix mille francs. L'échange fut fait et Ibrahim, comme sous l'empire d'un charme, reprit le chemin de chez mère Sabou sans même prendre l'élémentaire précaution de glisser dans sa poche l'argent qu'il tenait. L'autre jeune homme, au contraire, après quelques pas, s'arrêta, recompta l'argent puis se gratta le derrière longuement, d'une façon impudique, alors que de chez les brocantiers Mâmadou le regardait. L'individu s'arrêta encore, écarta les jambes, se gratta le derrière avec fureur puis, sans prendre garde aux passants indignés ou amusés, il s'en alla, disparut dans les dédales du quartier.

On eût dit que le soleil s'était immobilisé, bien que la chaleur fût moins accablante depuis que les nuages s'étaient assombris et que le vent se fût transformé en brise. Un âne brayait encore quelque part et un forgeron frappait sur son enclume, mais comme toujours, à pareille heure, la vie semblait s'être arrêtée dans ce quartier. Bientôt,

cependant, l'agitation allait y renaître quand les taxis-brousse déverseraient leur cargaison de marchandises et de manœuvres de retour du centre-ville.

Ibrahim rentra chez la vieille propriétaire Sabou dont la petite-fille Baminata dormait à même le sol, auprès du foyer. Le couvercle de la tasse contenant le dîner avait glissé et une poule y picorait les grains de riz. Deux tourterelles qui éparpillaient du son de mil déversé sur le sol s'envolèrent.

Au seuil de la chambre, à la vue du volumineux colis, l'étudiant se figea ; son cœur se mit à battre des coups sourds et précipités, la sueur perla sur son front et lui colla presque instantanément sa chemise au dos. Il pressentait comme un danger, et une douleur aiguë s'installa aussitôt sous son crâne, lui donnant envie de vomir. Pourtant, comme fasciné, il avança, se baissa, la main tendue vers le paquet qu'il réussit à entrouvrir. Il eut juste le temps d'en entrevoir le contenu.

— « Ibrahim ? » demanda dans son dos une voix juvénile mais déjà assurée.

L'étudiant se retourna lentement, la bouche bée : il n'y comprenait rien.

« Inspecteur Sosso de la Brigade Criminelle », se présenta le jeune policier qui avait des allures d'étudiant ; grand, mince, le teint foncé, avec des petits yeux expressifs, il était habillé comme tous ceux de son âge aiment à le faire, d'un ensemble jean et était chaussé de tennis. Deux agents de police en uniforme l'encadraient. « Nous vous attendions » ajouta-t-il ; puis « Allez, fouillez là-dedans ! » ordonna-t-il aux policiers. Ibrahim se tenait raide.

« Voilà ce qu'on a trouvé, chef », dit peu après l'un des agents en tendant à l'inspecteur trois petits paquets qui étaient dissimulés au fond de la valise et contenaient chacun des liasses de billets de dix mille francs tout neufs. « Ils sont faux, bien sûr ; ça se voit de loin : c'est du travail d'amateur », constata l'inspecteur. « Ouvrez la main gauche, Ibrahim ! » ordonna-t-il sans transition. Ibrahim obéit et le billet de banque de dix mille francs tomba. « Faux aussi, naturellement » remarqua-t-il en faisant la moue après avoir ramassé le billet avant d'ajouter à l'adresse de ses agents : « Emmenez-le ».

Enfin réveillée par les bruits de pas, Baminata aperçut Ibrahim les menottes aux poignets entre les policiers. Elle les suivit. La Volkswagen était garée au coin de la ruelle. Les agents installèrent l'étudiant entre eux à l'arrière, l'inspecteur Sosso monta à côté du chauffeur et la voiture démarra. De l'autre côté, mère Sabou regagnait sa demeure en clopinant.

Durant tout le trajet, l'étudiant ne parla pas, ne se remua même pas. Il demeura raide, la bouche bée et les yeux dilatés si bien que, arrivés à la Brigade Criminelle, les policiers durent le tirer de la voiture de façon un peu rude.

L'inspecteur le fit entrer dans le bureau du commissaire Habib. Cet homme aux allures d'intellectuel, grand et mince, avec ses lunettes à verres correcteurs et son corps mince, presque fragile, posa sur l'étudiant un regard désabusé.

— Ibrahim ! appela-t-il.

— On dirait qu'il a perdu la langue, intervint l'inspecteur Sosso, comme Ibrahim demeurerait stupéfait.

— Et l'autre, le plaignant ?

— Il paraît qu'il est allé rendre visite à un parent tombé brusquement malade dans leur hameau. Il devrait être de retour sous peu.

— Le chauffeur de taxi ?

— Ils y sont allés ensemble.

— Bon, conclut le commissaire, gardez celui-là à vue ; entre-temps, il aura retrouvé sa langue... Je l'espère.

— Bien, chef, à vos ordres, approuva Sosso.

La porte ne tarda pas à se refermer derrière l'inspecteur et Ibrahim. L'officier resta longtemps le regard fixé vaguement devant lui.

Chapitre 2

L'inspecteur Sosso poussa la porte du bureau de son chef. Ce dernier, absorbé dans la rédaction d'une note, ne se rendit compte de rien. Son jeune collaborateur referma la porte silencieusement, s'y adossa. Le commissaire Habib leva enfin les yeux ; mais bien que ce fût en direction de l'entrée, il ne sembla rien apercevoir et replongea le nez dans ses papiers ; cependant, il ne tarda pas à relever vivement la tête.

— Ah ! s'exclama-t-il, il y a longtemps que tu es là ?

— Non, je viens d'arriver, chef.

— Ah oui, il n'y a pas longtemps, paraphrasa le commissaire en se remettant à écrire.

Le ventilateur faisait légèrement danser le plafond à intervalles réguliers, produisant un bruit bref et sourd à peine perceptible ; ses hélices jouaient avec la lumière et dessinaient sur le mur comme des ailes de libellules géantes. À travers les vitres épaisses, on percevait seulement des coups sourds portés au mur dans quelque bureau contigu.

L'inspecteur Sosso s'éclaircit la voix et toussota de façon presque inaudible.

— Chef, appela-t-il.

— Oui, ah ! il y a longtemps que tu es là ? demanda le commissaire pour la deuxième fois.

— Un peu longtemps, oui ; chef, c'est à propos de l'affaire d'hier...

— L'affaire d'hier ? s'étonna le commissaire en fronçant les sourcils — deux rides verticales s'imprimèrent au milieu de son front.

— L'affaire des faux billets, chef, expliqua le jeune policier d'une voix trahissant l'étonnement et peut-être aussi de l'irritation.

— Mais oui, mais oui, mais oui ! s'écria le commissaire. J'oubliais, Sosso ; bon, alors ?

Il ramassa calmement les feuillets éparpillés sur son bureau, les rangea dans un classeur avant de coiffer le crayon de son capuchon. « Tu vois bien, Sosso, comme il est difficile de tout garder en mémoire, dit-il, en se redressant, de cette voix douce mais assurée qui plaisait tant à son collaborateur. Il y a cette affaire de faux billets, mais on me demande aussi un rapport sur la criminalité chez les adolescents. Des chiffres, des chiffres, encore des chiffres ! Comme si on pouvait chiffrer le crime. Tu verras, mon petit Sosso, viendra le jour où on te demandera d'imaginer les moyens de diminuer la criminalité. (Il rit doucement sans ouvrir la bouche.) Faire en sorte qu'il y ait moins de vols quand il y a de plus en plus de misérables ; faire en sorte qu'il y ait moins d'avortements clandestins quand de plus en plus de femmes n'ont que leur corps à offrir ; faire en sorte qu'il y ait moins de drogués parmi les enfants quand tous les parents baissent les bras et que les familles volent en éclats ! Tu verras, Sosso, on te demandera de trouver des solutions à des problèmes dont la caractéristique est de ne pas pouvoir être résolus tant que la terre sera habitée par des hommes et non par des anges. (Il se tut, ôta ses lunettes, les examina, les porta de nouveau.) Non, mon petit Sosso, le policier n'est pas un philosophe. Comment l'humanité sera demain, ce qu'elle aurait dû être, ce n'est pas notre souci. Ce qui nous intéresse, c'est l'instant, la paix de l'instant. Notre rôle consiste à maintenir l'ordre, quel qu'il soit. (Il se tut et souffla.) Bien. Et maintenant, revenons à nos faussaires. L'étudiant, le marchand, le chauffeur de taxi, ils sont tous là, j'espère.

— Oui, chef, répondit l'inspecteur.

— C'est bien. L'étudiant d'abord... euh...

— Ibrahim.

— Oui, oui, c'est ça : Ibrahim.

L'inspecteur se dirigea vers la droite du commissaire où quatre boutons étaient incrustés dans le mur. Il sonna. La porte s'ouvrit presque aussitôt et Ibrahim entra suivi d'un agent de police dont on n'aperçut que la casquette, laquelle disparut en même temps que la porte se refermait.

Le commissaire Habib dévisagea le jeune homme d'aspect

quelconque, plutôt le type de l'étudiant nécessiteux. Il avait les cheveux hirsutes, les traits tirés, les yeux rougis et l'air absent. L'inspecteur plaça une chaise en face du commissaire et, du geste, invita Ibrahim à y prendre place. Lui-même s'assit à la gauche de son chef.

Les yeux du commissaire Habib ne quittaient pas le présumé faussaire.

— Alors, jeune homme, nous allons nous expliquer, commença-t-il. Après avoir passé tout un jour sans ouvrir la bouche, tu as dû retrouver ta langue. Je te préviens que tu as tout intérêt à être franc et à ne pas croire que tu joues un rôle au cinéma, sinon tu risques de te réveiller dans une réalité plus noire qu'un cauchemar. Tu as compris ?

— Oui, marmonna Ibrahim raide sur sa chaise.

— Bien. C'est donc dans ta chambre qu'on a trouvé ceci. (Il prit dans le tiroir les trois petits paquets et les déposa sur le bureau.) Ce colis contenant une chaîne stéréophonique que voici sur le tabouret et enfin, tu tenais ce billet de dix mille francs (il plaça le billet à côté des paquets.) Je t'écoute.

— Oui, acquiesça Ibrahim en avalant sa salive.

— Tant mieux. Dis-moi donc combien t'a coûté cet appareil.

— Je ne sais pas.

— Allons, Ibrahim, ça a bien commencé pourtant ! Tâche de ne pas t'embrouiller pour ne pas avoir à regretter plus tard. Combien t'a coûté cet appareil de musique ? Tu le sais forcément, puisque tu l'as acheté.

— Ce n'est pas moi qui l'ai acheté.

— Et qui donc l'a acheté ?

— Je ne sais pas, je ne sais rien, moi... rien...

Le jeune homme accompagnait ses propos embarrassés de gestes d'impuissance.

— Entendons-nous, Ibrahim : est-ce bien chez toi que les objets que voici ont été trouvés par l'inspecteur Sosso ? demanda le commissaire d'une voix qui s'était sensiblement durcie.

— Oui, monsieur, mais ils ne m'appartiennent pas. Moi aussi, je les ai trouvés dans ma chambre. Je ne sais pas qui les y a mis.

— Oh là là ! se désola le commissaire ; quelle méthode de défense dérisoire, mon petit ! Je t'aurais cru plus intelligent. Alors dis-moi ce que tu as fait avant d'être arrêté par l'inspecteur ; ton emploi du temps d'hier.

— Je suis allé à l'école, puis j'en suis revenu vers treize heures.

— Tu n'en as pas bougé avant treize heures ?

— Non... Je suis revenu dans ma chambre pour y déposer mes effets et je suis allé chez Ladji Sylla.

— Qui est Ladji Sylla ?

— C'est le grand marabout qui habite le Banconi.

— Tiens, fit le commissaire amusé, pourquoi es-tu allé voir un marabout ? Pour qu'il t'aide dans tes études ?

— Non, répondit l'étudiant ignorant la pointe, c'est lui qui m'a invité.

— Et pourquoi ?

Le visage du saint homme se présenta aux yeux d'Ibrahim et les paroles qu'il avait entendues la veille dans le salon cossu et qui l'avaient rempli d'une crainte inexplicable retentirent à ses oreilles : « ... Si jamais par ta faute les hommes s'avisent de toucher au corps de ta mère, tu ne connaîtras jamais la quiétude et ta jeunesse prendra fin prématurément... » Et ce regard... ce regard... qu'y avait-il donc dans ce regard ?

— Pour me donner de l'argent.

Le trouble de l'étudiant n'avait pas échappé au policier qui dévisagea avec plus d'insistance son interlocuteur qui regardait obstinément la table.

— Et quel lien y a-t-il entre toi et cet homme ?

— C'est une connaissance de mon père.

— Il avait donc l'habitude de te donner de l'argent ?

— Non, c'était la première fois,

— Ah... et pourquoi ?

— Parce que ma mère est morte hier matin.

La voix d'Ibrahim s'éteignit. Le commissaire ne put cacher son émotion.

— Je suis désolé pour toi, Ibrahim, crois-moi ; mais je suis obligé de

te demander de fournir un effort. Ladji Sylla t'a donc donné de l'argent — nous sommes d'accord là-dessus — en quelles coupures ?

— Dix mille francs en billets de mille et cinq cents.

— Et comment as-tu eu ce billet de dix mille en main ?

— Quelqu'un m'a abordé dans la rue et m'a demandé de lui faire la monnaie de ce billet en petites coupures.

— Qui ?

— Je ne le connais pas.

— Comment a-t-il pu savoir que tu possédais des billets de cinq cents et de mille à concurrence de dix mille francs ?

— Je ne sais pas.

— Oh là là ! oh là là ! oh là là ! se désola le commissaire en pianotant sur son bureau. Allons, allons, Ibrahim, tu te défends si mal ! Raconte au moins une histoire vraisemblable. La chaîne stéréophonique est chez toi par hasard, quelqu'un t'aborde dans la rue et te demande la monnaie de dix mille francs par hasard... mais enfin, Ibrahim, tu penses sérieusement me faire avaler ton mauvais petit scénario en affichant cette mine pitoyable ? Le commissaire s'adossa au fauteuil en se passant la main sur le visage. L'inspecteur le regarda. « Vas-y ! » l'encouragea le chef qui avait deviné le désir muet de son collaborateur.

Se tournant vers Ibrahim, l'inspecteur lui demanda :

— Votre chambre, vous la laissez ouverte d'habitude quand vous sortez ?

— Oui, répondit Ibrahim.

— Naturellement, intervint l'officier, c'est toujours le même système de défense ridicule, car tu diras que tu ne fermes pas ta porte d'habitude parce qu'il n'y a rien à y voler, et que si tu y avais mis ces objets-là, pour une fois tu aurais pris soin de la boucler. Je sais, je sais ! Ce sont des astuces qu'on trouve souvent dans les romans ou les films policiers. Mais tu te réveilleras, mon petit Ibrahim.

Il se tut et, d'un geste de la tête, invita l'inspecteur à poursuivre son interrogatoire.

— Dites-moi maintenant, Ibrahim, continua le jeune policier, n'avez-vous vu ni rencontré personne quand vous rentriez chez vous ?

— Non, personne, répondit Ibrahim qui paraissait plus à l'aise quand il avait affaire à l'inspecteur.

— C'est dommage que tu aies choisi cette méthode de défense qui consiste à faire l'ignorant et le naïf, dit le commissaire, l'affaire est plus grave que tu ne peux l'imaginer. Ici, la falsification des billets est considérée comme une atteinte à la sûreté intérieure de l'État et relève de la compétence de la D2, la Police Politique, dont la férocité est devenue légendaire. Alors prends garde, Ibrahim. Je veux bien t'aider, moi, mais à condition que tu me facilites la tâche, sinon... Tu gardais deux millions de francs en faux billets : dans ta valise, un million huit cent mille ; plus les deux cent mille environ que t'a coûté la chaîne stéréophonique... plus — j'oubliais — les dix mille...

Le téléphone sonna. Le commissaire décrocha le combiné en se redressant sans quitter des yeux le suspect. « Allô, oui... lui-même, j'écoute... Oui, oui, je comprends : vous dites bien la Routière ? Oui, oui... À quel moment ? Oui, oui ! Bien que ce ne soit pas votre boulot, puis-je vous demander de veiller à ce que personne ne touche à rien ?... Ah, eh bien tant mieux, tant mieux. J'y suis dans un instant ».

Il appuya sur le bouton d'appel et le même agent de police entra et salua. Le commissaire, lui montrant Ibrahim : « Ramenez-le et dites à ceux qui attendent qu'ils peuvent disposer. Je les rappellerai quand il le faudra. »

L'agent fit sortir Ibrahim et la porte se referma. « Nous nous occuperons d'Ibrahim un peu plus tard, mon petit Sosso, lui expliqua l'officier en rangeant ses documents. On m'annonce une mort suspecte au Banconi. (Il se leva, inspecta sa mise.) Si je dois confier l'une de ces affaires à quelqu'un d'autre, j'en aviserai à mon retour. Pour le moment, je m'occupe personnellement des deux. (L'inspecteur était déjà debout.) Toi, tu vérifies les déclarations du jeune homme : la mort de sa mère, Ladji Sylla, la rencontre providentielle, la propriétaire de l'endroit où il habite, etc. J'ai décidé de ne le confronter avec le chauffeur et le marchand qu'après. Voilà... Allez ! » conclut-il en allant vers la porte.

— Chef, risqua l'inspecteur comme ils descendaient l'escalier, puis-je vous demander vos premières impressions, parce que...

— Bof ! tu sais, Sosso, c'est dommage que tu tombes sur des affaires coriaces en début de carrière, qu'il n'y ait pas de progression dans la difficulté pour toi, car je te prédis qu'elle sera coriace, cette enquête qui commence. (Il s'arrêta en mettant sa main sur l'épaule de son collaborateur.) Je suis sûr que tu n'es pas loin de penser qu'Ibrahim est innocent ; méfie-toi de tes sentiments : tu es un policier et non un poète. Les affaires complexes sont souvent aussi lamentables. Dis-toi qu'il se peut qu'un jeune homme qui a presque ton âge se soit engagé dans une sale histoire en comptant s'en tirer par son intelligence ou son imagination. Car, à supposer qu'il soit la victime d'une machination, pourquoi l'a-t-on choisi, lui, et pas un autre ? Il est donc indéniable qu'on le connaît d'une façon ou d'une autre dans ce milieu. Allez !

La voiture du commissaire démarra alors que l'inspecteur, coiffé de son casque, enfourchait sa moto.

*

Habib repéra facilement le lieu car tout le Banconi semblait s'y être donné rendez-vous.

« C'est par là, commissaire », déclara un agent de la Brigade criminelle en l'accueillant. L'officier se contenta de grogner et suivit l'agent dont la tenue était couverte de poussière et le képi de travers.

C'était dans une concession d'aspect piteux, comme, du reste, pratiquement toutes celles qui formaient le Banconi : une clôture ébréchée, écroulée par endroits, autour de deux ou trois piaules en banco. Une foule de curieux se massait à l'entrée, contenue par un cordon de police ; elle s'ouvrit d'elle-même pour laisser passer l'officier que saluèrent les agents. « On en a assez ! » cria une voix au milieu de commentaires les plus extravagants. « On en a marre, comme ça ! » renchérit la même voix. Alors des murmures d'approbation s'élevèrent, mais pas assez forts pour couvrir la rumeur.

Le commissaire Habib pénétra dans les latrines. La morte était une femme adulte, bien en chair, vêtue d'une camisole et d'un pagne bon marché. Elle était couchée à même le sol, presque contre le mur que son bras droit portant des égratignures encore saignantes avait dû racler ; sa main gauche serrait son bas-ventre. Ses yeux grand ouverts

étaient remplis de larmes.

Le commissaire s'accroupit, observa le corps de la tête aux pieds. Il souleva la camisole de la morte et constata qu'une bandelette de tissu qui tenait lieu de ceinture était solidement nouée autour de la taille. Il se releva, promena son regard alentour : une bouilloire était posée tout près du mur situé à droite. Quand l'officier en eut soulevé le couvercle, il remarqua que l'outre était remplie d'eau dont aucune goutte ne s'était répandue sur le sol.

— Vous avez fait le nécessaire, je suppose, inspecteur, demanda-t-il à un policier d'un noir luisant habillé en civil : l'inspecteur Baly.

— Oui, commissaire ; j'ai accouru aussitôt que mon collègue de la Routière m'a mis au courant alors que nous procédions à un contrôle de routine, non loin d'ici. Je lui ai demandé de vous téléphoner pour...

— Oui, l'interrompt l'officier, vous avez bien fait. Vous me transmettez votre rapport dès que possible. Dites au médecin légiste que c'est urgent.

— Entendu, commissaire, à vos ordres.

Pendant qu'on déposait le corps sur un brancard, le commissaire Habib sortit.

Dehors, la foule avait grossi et les agents avaient de plus en plus de peine à l'empêcher d'avancer. De nouveau, pourtant, sans se faire prier, elle offrit le passage à l'officier.

« On en a marre, maintenant, on en a marre ! On est fatigué ! » Le nombre des protestataires s'était multiplié et les voix étaient devenues plus agressives. N'y comprenant rien, le commissaire Habib ne pensa plus qu'à retrouver son bureau.

*

Après une dizaine de minutes d'un parcours éprouvant, le commissaire Habib se rangea enfin devant la Brigade Criminelle et entama l'escalier un peu raide, sans se rendre compte qu'au même moment l'inspecteur Sosso, après avoir garé sa moto, pressait le pas pour le rejoindre.

— Salut, chef, nous arrivons presque en même temps, lança-t-il au commissaire qui se retourna, visiblement surpris par la décontraction

de son collaborateur. Il sourit puis continua son chemin en compagnie du jeune homme.

— Oui, inspecteur, il s'agissait tout simplement d'un constat, lui expliqua-t-il. En attendant le rapport du médecin légiste, il est bel et bien question de mort naturelle. C'est curieux malgré tout, parce qu'il n'est pas fréquent de voir des gens mourir dans les latrines. On verra bien. J'espère que tu rapportes quelque chose de plus intéressant, toi.

Ils montaient l'escalier intérieur et leurs pas résonnaient sur les marches de ciment.

— Oui, chef, répondit le jeune policier. C'est vrai que la mère d'Ibrahim est morte hier matin, c'est vrai aussi que Ladjì Sylla lui a demandé d'aller le voir et un témoin croit avoir aperçu l'étudiant entrant chez l'homme. Malheureusement, je n'ai pas réussi à voir Ladjì Sylla, qui serait en voyage pour quelques heures. Je note que le gardien de sa maison est muet, vraiment ; mais pas sourd. Ensuite, la propriétaire de la maison où habite l'étudiant s'appelle mère Sabou ; elle est sourde et presque aveugle et, dans tous les cas, elle n'est jamais chez elle. Sa petite-fille Baminata se rappelle seulement avoir vu Ibrahim de retour de l'école ; il aurait jeté quelque chose dans sa chambre et serait parti aussitôt. Quoi ? Elle l'ignore, mais affirme que ce n'était pas un objet lourd.

L'inspecteur ouvrit la porte du bureau et entra après le commissaire.

— Ainsi, constata ce dernier une fois assis, autant dire que tout continue d'être aussi flou. Avec ces sourds et ces aveugles, la chose ne sera pas facile. Dis-moi un peu, Sosso, ce Ladjì Sylla, qui est-il au juste ?

— Un marabout, un grand marabout, si je me réfère à sa maison qui est très belle. J'ai appris aussi que c'est un transporteur qui possède des camions reliant Bamako à Abidjan. On le respecte beaucoup et je pense même qu'on le craint. Il paraît qu'il est aussi un médium très prisé des plus hautes autorités politiques et administratives. Il paraît encore qu'il lui suffit de poser la main sur la tête de ceux qui formulent un vœu pour que le vœu se réalise. Bien entendu, ses services sont réservés aux plus riches.

— Eh oui, Sosso, l'argent, encore l'argent ! (Il sonna.) Nous allons

donc recommencer à bavarder avec l'étudiant. J'espère qu'il aura eu le temps de réfléchir.

Ibrahim fut introduit de nouveau sous le regard scrutateur des policiers. Il avait toujours l'air absent, presque stupide. L'inspecteur lui désigna, sans parler, la chaise placée en face du commissaire. Le jeune homme s'y assit mécaniquement.

— Allons, Ibrahim, l'exhorta l'officier, après ce temps de repos, je suppose que tu as recouvré tes esprits. Alors je récapitule : on a retrouvé au fond de ta valise un million huit cent mille francs en faux billets dont tu declares ignorer la provenance et même la présence ; dans ta chambre, il y avait encore un appareil de musique neuf d'une valeur d'environ deux cent mille francs, et dans ta main, un billet de dix mille qu'un passant — dont tu ne sais rien — t'a donné en échange des coupures de cinq cents et mille que t'a offertes Ladji Sylla. (Sa voix changea brusquement et se fit plus énigmatique.) Écoute bien, mon petit : de toute façon, je découvrirai la vérité. Si tu tentes de couvrir quelqu'un ou si tu te crois plus intelligent que moi, c'est tant pis pour toi. Alors je te pose de nouveau la question : peux-tu prétendre que tu ne sais rien ?

— Oui, répondit Ibrahim, je ne comprends rien... rien... je ne sais pas... quelqu'un a dû...

Le commissaire prit dans un tiroir une carte qu'il déposa devant l'étudiant.

— Et pourtant, voici ta carte d'identité qu'on a retrouvée dans le magasin d'où provient la chaîne stéréophonique. Regarde, regarde-la ! cria le commissaire en poussant la carte vers Ibrahim.

Ce dernier s'en empara, incrédule, la tourna en tout sens, porta machinalement sa main à sa poche et, finalement, la bouche ouverte, rendit la carte au commissaire.

— C'est bien la tienne, n'est-ce pas ?

— Oui, oui... mais... bégaya Ibrahim.

— Allons, allons, Ibrahim, explique-moi toute cette affaire sans crainte. Je suis prêt à faire l'impossible pour toi, à condition que tu me dises la vérité. D'où tiens-tu les faux billets ?

— Mais... Je n'en sais rien... Je ne suis allé nulle part... c'est

quelqu'un qui a dû... bafouilla le jeune homme sur le point de pleurer.

— Et il n'y a personne dans ton entourage, parmi tes camarades qui soit capable de se mêler de ce genre d'affaire ? Réfléchis !

— Nooon... Je ne sais pas...

— On va voir ! le coupa sèchement le commissaire en sonnant de nouveau.

L'inspecteur, lui, ne quittait pas le prévenu des yeux.

Aussitôt après, le propriétaire du magasin d'appareils de musique fut introduit dans le bureau.

— Regardez-le : le reconnaissez-vous ? lui demanda le commissaire en lui montrant Ibrahim.

— Hummmm..., grogna l'homme en examinant l'étudiant de ses yeux de myope.

Il n'hésita d'ailleurs pas à se baisser, les mains sur les genoux, pour scruter le visage du jeune homme. Sur son crâne à moitié chauve et luisant, l'ombre des pales du ventilateur dansait. Le commissaire paraissait anxieux.

— Nooon ! nia le commerçant rondouillet en se redressant lentement et en regardant l'officier dont les yeux brillants trahissaient une surprise désagréable.

L'inspecteur Sosso, au contraire, soupira imperceptiblement.

— Mais enfin, monsieur, voyez la carte d'identité que vous m'avez apportée ! Cette photo n'est-elle pas celle de ce garçon ?

— Oui, oui, commissaire, convint l'homme, c'est bien sa photo, mais je jure que ce n'est pas à ce type-là que j'ai vendu l'appareil. L'autre était plus beau, plus clair de teint, alors que celui-ci a l'air fatigué. Et... attendez ! s'écria-t-il soudain en ouvrant le col de la chemise d'Ibrahim. C'est ça ! Ce n'est pas ce jeune homme-là : l'autre a un grain de beauté à la naissance du cou.

Le commissaire Habib garda le silence, comme s'il méditait, et regarda fixement en direction de la porte. « Vous pouvez disposer, monsieur », dit-il au commerçant d'une voix impersonnelle.

Le chauve sortit. Ibrahim avala sa salive, mais se raidit de nouveau quand on fit entrer un autre homme, un petit vieux bancal et bossu ayant un mégot au coin des lèvres et qui s'immobilisa, les mains au

dos.

Le commissaire Habib ne put s'empêcher de sourire à la vue du petit vieux qui ressemblait plus à un personnage de film comique qu'à un véritable chauffeur de taxi.

— Si vous voulez bien me rappeler votre nom...

— Le Chauffeur de l'enfer, répondit-il avec une gravité qui ajoutait à son masque comique.

L'officier rit aux éclats, au grand étonnement de l'inspecteur qui sourit.

— Vous n'avez pourtant pas l'air d'un casse-cou, monsieur le Chauffeur de l'enfer, remarqua ironiquement le policier dont le visage cependant ne tarda pas à redevenir impassible. Regardez ce jeune homme devant vous. Est-ce lui que vous avez transporté avec son appareil de musique du Grand Marché au Banconi ?

Le petit vieux fit un pas en direction d'Ibrahim, les mains au dos et sans soulever les pieds. Il s'arrêta, effectua le même mouvement inverse puis se tourna vers l'officier.

— Non, dit-il avec assurance, celui-ci est un pauvre, l'autre est riche ; celui-ci est vilain, l'autre est beau ; celui-ci a le teint foncé, l'autre a le teint clair.

— Vous êtes sûr de ne pas vous tromper, Chauffeur de l'enfer ?

— Woï, woï, mon commissaire.

— Alors je vous remercie ; vous pouvez disposer, Chauffeur de l'enfer.

Le petit vieux sortit en traînant les pieds et le commissaire dit à l'étudiant : « Mon petit Ibrahim, je vais devoir te laisser libre provisoirement. Il est bien entendu que tu ne quittes pas Bamako sans mon autorisation. Dans ton cas, je n'ai qu'une certitude : tu n'es pas l'acheteur de l'appareil de musique ; mais ça ne fait que compliquer le problème, car tout le reste est à résoudre. Allez, tu peux partir. »

Le jeune homme sortit : plus rien ne semblait l'intéresser sur terre.

« Soso, j'ai le pressentiment qu'elle va être longue, longue et difficile, cette enquête, car vois-tu... » commença le commissaire Habib, mais le téléphone sonna. Il s'interrompit, décrocha le combiné : « Allô, lui-même... oui, j'écoute... (Son visage sembla s'assombrir.)

Mes respects, mon colonel. À l'instant ? Bien, mon colonel. À vos ordres, mon colonel. » Il raccrocha.

« Sosso, tu viens avec moi au Directoire, le patron me convoque », dit-il en se levant énergiquement.

Les deux hommes dévalèrent les marches deux par deux et l'inspecteur s'installa au volant ; son chef se cala sur le second siège.

Chapitre 3

Au Banconi, devant la maison endeuillée, après que l'ambulance eut emporté le corps de la morte, la foule, au lieu de se disperser, s'épaississait. Les cris de protestation on ne sait trop contre qui ni contre quoi s'élevaient de plus en plus nombreux.

Peu à peu, la rumeur s'amplifiait, se faisait tumulte. « On en a marre ! On en a marre ! On est fatigué ! » clamait-on dans un désordre épouvantable. Les enfants commencèrent à jeter des cailloux aux véhicules qui passaient et proféraient des vulgarités à faire frémir. Sans que personne le lui eût commandé, la foule se mit en branle en vociférant. La poussière rouge que soulevaient les pieds devenait de plus en plus dense, recouvrait tout, étouffait.

Les cris de protestation du début avaient cédé la place à des revendications plus précises : « Nous en avons assez d'être exploités ! Nous en avons assez d'engraisser les porcs qui nous gouvernent ! Nous en avons assez de trimer et de mourir de faim ! » Comme une mécanique déréglée, la foule se répandit dans le Banconi. « Au marché ! au marché ! » vociféra quelqu'un. « Au marchéééé ! » tonnèrent en écho des centaines de bouches à la fois.

La foule déchaînée se rua sur les boutiques dont les propriétaires surpris n'avaient pas eu le temps de fermer ; elle vidait puis saccageait les rayons et les comptoirs. Pendant que, attirés par la clameur, d'autres habitants affluaient, ceux qui avaient réussi à s'emparer de quelques marchandises s'en retournaient chez eux en courant. Quelqu'un tenta même d'emporter un bédouin en divagation, mais l'animal lui flanqua un tel coup dans le ventre que l'imprudent s'étala, les quatre fers en l'air, à la grande joie des enfants. La bête prit son élan, fonça de nouveau : l'homme qui s'était relevé on ne sut comment, se fondit dans la foule.

On dévalisait à présent les magasins de céréales. Spontanément, il se

forma une chaîne de distribution : ceux qui se trouvaient à l'intérieur faisaient passer aux autres des sacs de mil, de maïs et de riz.

Tout se déroula sans incident jusqu'au moment où la foule s'attaqua au troisième magasin de céréales. Son propriétaire, armé d'une pique, surgit et blessa légèrement un des assaillants : on se jeta sur lui et il fut désarmé en un tour de main. Pendant que certains le rouaient de coups, les autres accaparaient les sacs de céréales.

« La police ! » cria quelqu'un. Ce fut la débâcle. Déjà, surgissant d'un « panier à salade », des soldats — et non des policiers — casqués et brandissant leurs fusils, fonçaient sur les pillards qui jetaient les sacs et disparaissaient dans les dédales du quartier. Ceux qui tenaient à leur butin se faisaient arrêter stupidement après avoir reçu quelques coups de crosse. Les soldats en poursuivaient d'autres jusque dans les maisons d'où ils les ramenaient en leur tordant la main ou en les tirant par une jambe et les jetaient dans la fourgonnette.

Pourtant, un soldat tressaillit, jeta son arme, et se tint à deux mains la bouche pleine de sang. Il cracha : deux dents tombèrent. Un peu plus loin, disparaissait à toutes jambes, dans le labyrinthe des chemins, son lance-pierre à la main, un garçon.

Des camions pleins de soldats venaient à la rescousse des premières unités : le quartier allait être quadrillé.

*

En route pour le Directoire, l'inspecteur Sosso conduisait d'une main, l'autre soutenant sa tête. À le voir enfoncé dans l'encoignure, on eût dit qu'il se reposait. La voiture, d'ailleurs, roulait assez lentement à cause de l'encombrement de la chaussée où un flot de cyclomoteurs et de charrettes tirées par des chevaux ne cessait de grossir. Les cyclistes pédalaient sur le bas-côté sans s'inquiéter outre mesure des voitures qui, à cause de l'état désastreux de l'asphalte, pouvaient dégringoler sur eux à tout moment.

Soudain, l'inspecteur freina si brutalement que la tête de son chef rebondit contre le siège. « Allons, allons, Sosso, ne réfléchis pas au volant ! Je crains que tu ne m'aies fait une bosse à la nuque », le gronda le commissaire en se frottant la partie endolorie.

L'inspecteur ne répondit pas ; sa confusion était évidente car il avait

seulement marmotté sans oser regarder l'officier. Un embouteillage fort pittoresque, comme on n'en voit qu'à Bamako, qui fait hurler les hommes, piaffer les chevaux, braire les ânes dans un tintamarre de klaxons de tous timbres, s'était formé on ne sait trop pourquoi. L'agent de police arrêté au carrefour se démenait, mais dépassé par les événements, il gesticulait et s'embrouillait dans ses décisions.

« Quel enfer ! » grommela le commissaire Habib en soufflant. Les lèvres de l'inspecteur remuèrent mais n'é mirent aucun son audible.

Il fallut, pour mettre fin à cet imbroglio, que les usagers de la route prissent la décision de régler eux-mêmes la circulation. Alors on fôça en tout sens ; on freina, on marcha en arrière, on freina de nouveau, on se faufila entre les autres véhicules ; quand on était coincé, il suffisait d'appuyer sur le klaxon sans désespérer et les obstacles s'évanouissaient. Quelques minutes de ce remue-ménage indescriptible et la circulation redevint fluide. L'inspecteur Sosso démarra.

« C'est ce qu'on appelle de l'autogestion », nota l'officier de police qui éclata aussitôt de rire en apercevant l'agent de police qui, par prudence, était allé s'arrêter sous un arbre et demeurerait là, le sifflet aux lèvres. L'inspecteur rit dans sa barbe.

Ils traversaient un quartier populaire aux rues poussiéreuses ; le commissaire monta la vitre fébrilement. Son jeune collaborateur s'enfermait dans son mutisme.

— Voyons, dit soudain l'officier, dis-moi ce qui te tracasse, Sosso.

— Non, chef, rien... bafouilla l'autre.

— Mais si, mais si ! insista le chef. Tu es absorbé dans tes pensées, mon petit.

— Oui, avoua l'inspecteur, je pense à Ibrahim, chef ; quelque chose en moi m'interdit de croire à sa culpabilité et même à sa complicité.

— Hum, je ne suis pas loin d'éprouver la même impression, mais je m'en tiens aux faits. En tout cas, elle sera difficile à débrouiller, cette affaire.

— Chef, si vous le permettez, je voudrais faire une remarque, euh...

— Mais vas-y, mon petit Sosso.

— Voilà, chef, je pense que vous auriez dû procéder à la confrontation avant tout ; il me semble qu'on aurait gagné du temps.

— Peut-être ; mais il n'y a pas de règle absolue en la matière. Si j'avais procédé immédiatement à la confrontation, mon jugement aurait été affecté, car Ibrahim a révélé involontairement des détails qu'il aurait cachés. La vérité, Sosso, c'est que nous nageons dans le noir, parce que les événements n'ont pas fini de se dérouler, parce qu'il manque un pion au jeu. Le problème ne peut être résolu si l'énoncé est incomplet. Mais quelque chose me dit que ça ne saurait tarder.

— Oui, chef, opina l'inspecteur.

Ils parvinrent au Banconi étrangement vide. Le commissaire descendit la vitre. Quelques soldats casqués et armés montaient la garde aux points stratégiques ; puis l'officier de police aperçut des camions immobilisés à une centaine de mètres du marché où Tiléry comptait de nouveau les « personnes » présentes avec la même application. Il se tourna vers l'inspecteur.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est étonnant, chef, on dirait...

La place du marché jonchée de sacs de céréales éventrés et de diverses autres marchandises se découvrit. Les portes et les fenêtres de plusieurs magasins avaient été arrachées. Le lieu avait l'aspect désolé d'un bidonville malmené par une violente tornade.

« Ça m'a tout l'air d'une émeute, marmonna le commissaire, je crois comprendre la raison de la convocation du patron. (Il se tut et se tourna vers son collaborateur.) Ça se complique terriblement, Sosso. »

L'immeuble abritant les bureaux du Directoire (appellation ésotérique du Centre d'Information et de Prévention — direction tentaculaire des Services de Sécurité et de Renseignements) se dressait presque au flanc de la colline et n'attirait guère les regards à cause de la banalité de son architecture, deux étages compartimentés le plus simplement et peints à la chaux jaunâtre que les pluies avaient délavée.

L'inspecteur Sosso gara la voiture le long de la clôture de briques surmontée d'une grille de fer.

— C'est une séance d'empoignades qui va commencer, Sosso, lui confia son chef. Ça va être long et passionné, comme d'habitude. Voici

ce que tu vas faire en attendant : je recevrai les résultats de l'autopsie sous peu, je l'espère ; fais donc un tour au Banconi et prends le maximum de renseignements sur tout ce qui est susceptible de nous éclairer. Fouine partout, écoute tout. À l'heure qu'il est, les obsèques ont commencé ou elles ne tarderont guère. Tu peux écouter nos informateurs aussi, mais tu les connais... Allez !

— À vos ordres, chef.

Le commissaire montait les marches de l'escalier du Directoire quand son collaborateur tourna au coin de la rue.

Chapitre 4

Dans la vaste salle de réunion du Directoire, s'étaient installés autour de la longue table plaquée de formica tous les grands chefs des différents services de la Sécurité. Il y avait le patron du Groupement d'Interventions Rapides, ou D1, celui de la redoutable Police politique : D2, celui de la D3, l'Agence de Renseignements, celui de la D4, la Brigade Criminelle (en fait Direction Générale de la Répression du banditisme), le commissaire Habib, auxquels s'était joint le chef d'État-major de la gendarmerie. On n'attendait que le grand patron, l'Oracle, comme on l'avait surnommé au Directoire.

Ces chefs semblaient avoir choisi chacun son voisin d'après leurs affinités ; ainsi, tandis que le redoutable commandant de la D2 était seul, au bout de la table, et griffonnait des notes, levant de temps en temps un regard sévère sur ses collègues qui s'entretenaient à voix basse, le commissaire Habib conversait avec son condisciple, le chef des Renseignements, un homme beau et distingué que sa physionomie apparentait plus à un play-boy qu'à un policier.

— Écoute, mon vieux, disait-il au commissaire, tu as bien traversé le Banconi, non ?

— Oui, mais après ? lui demanda son collègue.

— Bon, ça ne peut être qu'à ce propos que l'Oracle veut nous voir.

— Oui, mais c'est plutôt du domaine de la répression, il me semble.

— De tous les domaines, mon cher ; tu vas t'en rendre compte. Tu vois ton « ami » (il fit un clin d'œil vers le chef de la police politique), il jubile déjà.

— Naturellement, convint le commissaire en souriant, il pense à son avancement.

— Et ton affaire de faux billets ? interrogea le commandant sans transition.

— Mais... comment le sais-tu ? s'étonna l'officier de police.

Le chef des Renseignements rit doucement : « Allons, ne va pas me faire croire que tu as perdu la boule, mon cher commissaire... » À ce moment, le colonel entra : tous se levèrent. « Asseyez-vous, messieurs », commanda l'homme après s'être bien installé à l'autre bout de la table, face au chef de la D2. Malgré son uniforme militaire, il avait l'air d'un chef de famille affable. Sa calvitie ressemblait à une tonsure et ne se remarquait pas du premier coup.

Son secrétaire, qui était entré à sa suite, déposa devant lui une chemise. Le militaire ôta cérémonieusement ses lunettes à verres correcteurs de leur étui et les mit ; puis il ouvrit la chemise, regarda à la ronde les officiers silencieux. « Messieurs les officiers, commençait-il, vous m'excuserez d'abord pour ce retard qui, comme vous pouvez vous en douter, est indépendant de moi : le ministre m'avait convoqué d'urgence (la quatrième convocation depuis hier matin). Il va sans dire que le motif de notre réunion est de la plus haute importance. » Il se tut, jeta un coup d'œil aux documents étalés devant lui. « Voici donc les faits, continua-t-il. Ce matin, il s'est produit au Banconi une émeute... euh non, non ; disons plutôt des troubles (parce qu'une émeute c'est autrement plus grave). Il y a donc eu des troubles avec vols et pillages, naturellement, d'après les premières informations que m'a fournies la D3, tout a commencé aux obsèques d'une femme nommée... euh... enfin, c'est un détail sans intérêt. Ce qui est grave, c'est que ces troubles ont revêtu un caractère politique, si on se réfère aux cris de la foule, des cris hostiles au gouvernement. La soudaineté de l'affaire et son organisation font croire, raisonnablement, qu'elle a été provoquée par des agitateurs. Or, dans la situation actuelle du pays, que vous connaissez autant que moi, toute manifestation de ce genre constitue un danger majeur pour l'ordre public, pour la stabilité du régime. Notre devise en cette affaire doit être : prévenir et guérir ; guérir en retrouvant les agitateurs en question et remonter au groupuscule qui les emploie ; prévenir en agissant de façon à décourager d'éventuels trublions qui seraient tentés de jouer aux justiciers. Il faut aller très vite, et c'est pourquoi une action concertée est nécessaire... Commandant », conclut-il en levant les yeux sur le chef des Renseignements.

— En fait, dit ce dernier après avoir essuyé avec son mouchoir les revers de sa veste, je ne possède d'autres renseignements que ceux que vous détenez, mon colonel. J'ai une certitude, cependant, parce que les rapports de nos informateurs concordent tous sur ce point : cette émeute... ces troubles sont le fait d'agitateurs ; d'abord, il n'y a aucun lien entre le décès d'une femme issue d'une famille quelconque, plutôt préoccupée de sa survie que de politique, et les cris hostiles proférés ; ensuite un individu dont, malheureusement, nous ne possédons qu'un vague portrait, a été le premier à pousser lesdits cris et a disparu. Ce n'est pas un habitant du quartier et j'insiste là-dessus. Voilà, mon colonel : j'ai terminé.

— J'ai entendu les cris en question, moi-même, intervint le commissaire Habib, parce que j'étais présent : la mort de la femme m'avait été signalée comme suspecte, mais j'attends les résultats de l'autopsie. J'avoue que ça ne m'a pas paru être le début d'une émeute ; il m'avait semblé qu'il s'agissait d'une simple querelle due à l'émotion provoquée par la mort d'un proche. D'ailleurs, quand je quittai les lieux, il n'y avait pas de manifestation du tout.

— C'est dommage, commissaire, fit remarquer le commandant de la Police politique, c'est dommage que vous ne sachiez pas distinguer une simple querelle d'une manifestation politique. Vous m'en voyez sidéré. Si vous aviez su faire cette distinction, la manifestation en question aurait été étouffée dans l'œuf.

— Et moi, je trouve dommage, Commandant, que vous n'ayez pas suffisamment de flair pour vous trouver là où vous le devez et au moment opportun. Vous me permettrez de vous rappeler que je ne suis ni vos yeux, ni vos oreilles.

— Allons, allons, messieurs les officiers ! les rabroua l'Oracle, ce n'est pas le moment de se tirailler pour des futilités, parce que nous n'avons pas de temps à perdre.

Le chef d'État-major de la gendarmerie demeurait impassible, raide dans son uniforme, tandis que le chef de la D1 jouait avec les clés de sa voiture et que le commandant de la D3 souriait à l'adresse de son condisciple.

À travers les fenêtres vitrées, on apercevait les arbres immobiles qui

couronnaient la colline toute proche ; les roches y scintillaient au soleil comme des plaques de métal.

Dans la salle, les climatiseurs ronronnaient.

Le colonel, s'adressant au chef de la D1, demanda : « Votre appréciation de la situation, commandant ? » Le chef de la D1 avait l'air absent, même quand il cessa de jouer avec ses clefs comme à regret.

— Ainsi que l'a dit mon collègue de la D2, il n'y a pas de faits nouveaux ni d'informations nouvelles. Notre intervention nous a permis de procéder à des arrestations, mais je ne peux pas affirmer que c'est du gros gibier parce que mes hommes avaient essentiellement pour mission de stopper le désordre ; ils ont donc arrêté un peu au hasard.

— Combien sont-ils en fait ? s'enquit le grand patron.

— Quarante-huit, dont un blessé grave qui a été admis à l'hôpital.

— Vous m'envoyez les quarante-sept restants, commanda le chef de la police politique avec tant de brutalité que ses collègues ne purent s'empêcher de manifester leur surprise ou leur agacement. Ce fut le commandant de la D4 qui lui donna la réplique :

— Vous avez tendance à brûler les étapes, cher commandant ; qui vous dit que ces gens-là sont pour la D2 ? Il me semble que vos mains vous démangent de nouveau.

— Attention, commissaire, attention à vos insinuations outrageantes ! je ne tolérerai pas...

— Ça suffit ! tonna le colonel en tapant sur la table. Je vous rappelle, messieurs les officiers, que vos querelles d'humeur n'ont pas place ici. Tâchez de ne pas l'oublier. Commandant, veuillez achever votre intervention, termina-t-il en s'adressant au chef de la D1.

— Je n'ai pratiquement rien à ajouter, mon colonel, sinon que la diligence de mon collègue de la D3 mérite un coup de chapeau car c'est grâce à cela que l'opération a été menée rapidement.

— Ce que vous dites ne me déplaît pas tellement, lui répondit avec coquetterie le chef de la D3 en souriant. Je voudrais cependant insister sur le fait qu'autant il est prudent d'empêcher ce genre d'incident de se reproduire par la prévention, comme le dit mon colonel, autant la

sagesse commande d'éviter d'exagérer la gravité du problème. Dans cette affaire, il faut faire la part des choses : il y a deux personnes qui sont, à coup sûr, des agitateurs, et les autres ne constituent qu'un troupeau de moutons...

— Vous ne pouvez pas savoir, commandant, le coupa le chef de la D2, parce que derrière chacun de ceux que vous désignez comme d'innocents moutons, il peut se cacher un agitateur. Soyons clairs : il s'agit là d'un problème politique et j'en fais mon affaire. Mon colonel, avec votre permission, j'en formule la demande.

— Décidément, vous avez envie de broyer de la chair humaine, mon très cher collègue, lui rétorqua le commissaire Habib.

— Bien sûr, commissaire, bien sûr ! Seulement, si vous étiez un poète ou un philosophe, vous ne seriez pas là. Vous êtes un policier et moi, un militaire. Nous avons une seule et même mission : réprimer. Moi, j'ai le mérite de faire mon travail plus consciencieusement et sans masque.

*

Pendant que les chefs de la Sécurité se livraient à un duel impitoyable, au Banconi, l'inhumation terminée, on regagnait la maison de Mambé. Le veuf marchait à côté de Ladji Sylla et de l'imam toujours d'humeur morose. À la queue du cortège, les jeunes gens bavardaient presque gaiement. L'inspecteur Sosso se trouvait parmi eux et ne cessait de s'étonner de ce deuil si peu habituel.

Une fois chacun ayant regagné sa place, dans la concession de Mambé, alors qu'on s'attendait aux remerciements de Monzon qui libéreraient la foule, c'est Ladji Sylla lui-même qui fut annoncé comme le dernier orateur ; il y eut quelques murmures de surprise.

L'homme se leva et Monzon aussi. Un silence pesant s'établit instantanément. « Ladji Sylla va parler ; mon maître va parler, frères musulmans », déclara Monzon avec emphase.

« Mes frères musulmans, commença le grand marabout, si aujourd'hui je prends la parole alors que j'ai toujours laissé les autres le faire, c'est parce que je le crois nécessaire. Nous vivons une période trouble qui annonce la grande fin, ainsi que nous l'a enseigné le prophète Mohamed, la paix soit sur son âme. Tout le prouve, de

l'inclemence du ciel aux agissements des mortels. Tout est précaire, tout est dangereux. C'est pourquoi nous devons prendre garde, mes frères musulmans.

Allah, dans sa toute-puissance, vient de retirer à Naïssa l'âme qu'il lui avait confiée selon le contrat qui les liait depuis le jour où il a insufflé la vie à Naïssa. Dans ces conditions, que devons-nous faire sinon tomber à genoux et reconnaître l'omnipotence de notre créateur, le seul être à qui on ne pose pas de questions, qui n'a pas à répondre de ses actes.

On m'a dit que Naïssa suivait un chemin oblique au regard de la loi divine. On m'a dit : elle priait, certes, elle jeûnait, certes, elle offrait l'aumône, certes, mais elle marchait dans les ténèbres.

Et moi, je dis à ceux qui affirment une telle chose que l'homme n'est pas Dieu, qu'il doit se garder de vouloir se substituer à Dieu. Allah nous a dit par la bouche de son prophète Mohamed (que la paix soit sur son âme) que celui qui prie, jeûne et offre l'aumône mérite d'être inhumé par ses semblables et qu'il n'a à répondre que devant lui seul de ses actes. Voilà pourquoi j'ai fait comprendre à tous ceux qui pensaient contrairement qu'ils avaient outrepassé leurs droits.

Par ailleurs, certains frères musulmans désarmés tentent de faire croire qu'Allah a décidé de punir les habitants du Banconi. Pourquoi ? D'après eux, parce qu'il y a eu deux décès en deux jours.

Que les morts soient tous deux des femmes, que les malheurs se soient produits également dans les latrines, qu'y a-t-il d'étonnant ? Et moi je demande : et si demain, dans sa toute-puissance Allah décidait de mettre un terme à la vie d'une autre femme dans les mêmes conditions, dirait-on que la fin du monde a sonné ?

Non, mes frères musulmans, aucun mortel n'a le droit de se substituer à Allah. Le jour de la fin du monde, vous verrez le ciel s'entrouvrir ; il pleuvra une pluie de soufre et de braises ardentes ; vous verrez des anges dans le ciel, vous en verrez d'autres fendre la terre ; le soleil s'éteindra et la voix de notre créateur retentira, faisant trembler la terre sur ses fondations. Ne voyez-vous pas que nous sommes loin de ce jour ? Et je vous redis : croyez en Allah et vénérez-le. Que la paix du Tout-Puissant soit sur nous tous ! »

L'homme se rassit tandis que Monzon qui n'avait cessé, tout au long de son discours, d'acquiescer de la tête et de la voix, demeurait debout et disait les mérites exceptionnels du grand marabout à l'assemblée qui l'avait écouté dans un grand recueillement.

Un griot révéla, en vociférant et en agitant des billets de banque, que Ladji Sylla venait d'offrir cinquante mille francs à Mambé, le veuf, pour l'aider à surmonter la pénible épreuve à laquelle il se trouvait confronté. Mambé, lui, demeurait recroquevillé, hébété, comme s'il ne comprenait pas encore le drame.

Puis la foule se dispersa. L'inspecteur Sosso, la tête pleine des rumeurs et des confidences, démarra. Il pensa que son chef avait eu du flair, comme d'habitude, tant cette cérémonie funèbre lui paraissait édifiante.

*

D'ailleurs, au Directoire aussi, la tumultueuse rencontre allait bientôt s'achever.

« Alors messieurs, conclut le colonel, dans la vaste salle silencieuse où les passions s'étaient apaisées, voici mes instructions. D'après vos rapports, il apparaît qu'on ne peut pas, pour le moment, se hasarder à faire des déductions. Il n'y a qu'une certitude : cette émeute... euh... ces troubles, s'ils ne sont pas absolument politiques, ils ont quand même été utilisés par des agitateurs professionnels ; d'où l'urgente nécessité d'y mettre un terme en retrouvant les responsables de l'agitation.

Je décide donc ceci : en ce qui concerne les personnes arrêtées, leur interrogatoire sera mené conjointement par la D2 et la D1, jusqu'à ce que soit découverte une piste digne d'intérêt ; auquel cas, la D2 deviendrait responsable à part entière de la suite de l'enquête.

Naturellement, de par sa fonction, la D3 sera associée à toutes les phases des recherches. En ce qui concerne la cause apparente des troubles (la mort de la femme... euh...), je demande à la D4 d'établir s'il s'agit de mort naturelle ou de crime et, dans ce dernier cas, quel rapport il peut y avoir éventuellement entre ce fait et celui qui nous préoccupe. S'il est prouvé qu'il y a une connexion entre les différentes pistes, il m'appartiendra de prendre la décision qui s'impose. Vous

avez soixante-douze heures pour résoudre ce problème. Nous nous retrouverons donc ici dans trois jours, à la même heure. Messieurs les officiers, je vous remercie. »

Le colonel se leva et, suivi de son secrétaire, disparut par où il était entré. Les autres officiers, à leur tour, s'égaillèrent.

Alors que les portières claquaient et que les voitures démarraient en trombe, celle du colonel étant déjà au tournant de la rue, le commissaire Habib et le commandant de la D3 se serrèrent la main en plaisantant.

L'inspecteur Sosso attendait son chef à l'endroit où ils s'étaient quittés. L'officier de police se retourna, agita la main à son collègue et condisciple dont la voiture climatisée traînait après elle un ronronnement particulier, puis il s'assit à côté de son jeune collaborateur.

— Ça s'est passé exactement comme je m'y attendais, lui expliqua-t-il : des empoignades entre mon très cher et très vénérable collègue de la D2 et moi. Nous en serions venus aux mains sans la présence de l'Oracle.

La voiture démarra.

Le commissaire bâilla et murmura « pardon ».

— Il paraissait effectivement furieux à sa sortie, le chef de la D2, confirma l'inspecteur Sosso.

— Naturellement, il n'aime pas être contrarié, commenta le commissaire ; sans transition, il ajouta : gare-toi devant la rôtisserie, Sosso, j'ai terriblement faim. Avec tout le boulot qui nous attend...

Ils pénétrèrent dans la rôtisserie, sorte de hangar moderne construit avec des éléments préfabriqués entièrement en bois. Pas de fourchettes ni de couteaux, seulement des gobelets en plastique de diverses couleurs. Dans un coin était installé un four isolé du reste de la pièce par une murette. On apercevait quand même les braises rougeoyantes chaque fois qu'un serveur entrouvrait la petite porte d'accès à la cuisine.

Seuls deux hommes aux cheveux blancs étaient attablés et mangeaient en silence. Le Commissaire passa la commande après qu'ils eurent choisi une table isolée.

— Alors, Sosso, la pêche a-t-elle été bonne ? demanda-t-il.

— Assez, chef, lui répondit l'inspecteur en souriant. Il y a d'abord la morte. Elle s'appelle Naïssa et elle semble avoir une mauvaise réputation dans le quartier, à tel point que l'imam s'est fait tirer l'oreille pour assister à l'inhumation.

— Tiens ! et qui a osé tirer ces saintes oreilles ?

— Ladjì Sylla, chef.

— Ah ! tu l'as enfin vu ?

— Oui, chef, et c'est un homme vraiment imposant, bel orateur, riche, très riche même, parce qu'il a offert cinquante mille francs au veuf...

— Quoi ? s'exclama le commissaire, tu t'imagines, mon petit ?

— C'est exact, chef. Et le mari, le veuf, est un homme désabusé qui se drogue pour ainsi dire de prières. Il vit hors du monde.

Un serveur tout en sueur déposa devant les policiers une assiette en plastique jaune pleine de viande grillée et un seau d'eau pour se laver les mains.

— Seulement, ça ne nous avance pas beaucoup, mon petit, remarqua le chef peu après qu'ils eurent commencé à manger.

— Il y a un détail curieux : la mère d'Ibrahim est morte, elle aussi, dans les latrines, tout comme Naïssa, précisa Sosso.

L'officier de police suspendit son geste :

— Tiens, tiens, tiens, c'est curieux, ça. Et... y a-t-il un lien quelconque entre les deux femmes, entre leurs maris ?...

— Je ne sais pas, chef, mais je ne pense pas.

— Et le père d'Ibrahim ?

— Oh... J'avoue qu'il donne une image plutôt troublante de lui. C'est un homme renfermé, d'après ce que j'en ai appris. Il serait aussi d'une jalousie malade. Il paraît qu'il a failli étrangler sa quatrième épouse qu'il soupçonnait d'entretenir des rapports coupables avec un jeune homme.

— Et où est-elle, cette malheureuse quatrième épouse ?

— Saïbou l'a répudiée.

— Saïbou ? s'étonna le commissaire avant de se reprendre : « Je comprends, je comprends : c'est le nom du père d'Ibrahim, n'est-ce

pas ? Continue, Sosso. »

— Il paraît qu'il a des colères hystériques en pareil cas, mais que, après, il pleure à chaudes larmes et devient doux comme un enfant.

— Entre sa femme et lui ?

— Personne ne se souvient de les avoir vus ni entendus se quereller, mais Saïbou aimait follement sa femme Sira. Un de ses voisins paraît même convaincu que c'est lui qui a empoisonné son épouse, sans pouvoir en apporter la moindre preuve, bien sûr. En tout cas, tout son voisinage est unanime à insister sur sa jalousie. Et Sira était jeune et très belle...

— Oui, acquiesça le chef songeur, tu vois, Sosso, quelque chose commence à se dessiner, mais j'ai la conviction que les événements n'ont pas fini de s'accomplir. Il faut aller vite, parce que le patron me donne trois jours pour élucider le mystère de cette mort — si mystère il y a réellement —, sinon, c'est mon ami de la D2 qui a des chances de se voir confier l'enquête. Et comme il voit de la subversion partout, il va tout bâcler. Dès que les résultats de l'autopsie seront disponibles, eh bien, il y aura un peu plus de lumière.

Quand ils eurent fini de manger ils reprirent le chemin de la Brigade Criminelle. Au Banconi, qu'ils devaient franchir, un agent de police, arrêté au milieu de la seule rue passante du quartier, déviait la circulation. Sur sa droite, devant une maison, un attroupement plutôt silencieux ne cessait de grossir. Un car de police était garé non loin et d'autres policiers en uniforme étaient remarquables dans la foule à leurs casquettes.

L'inspecteur Sosso freina quand l'agent lui intima l'ordre de bifurquer à gauche. Le commissaire se pencha par la portière.

« Qu'est-ce qui se passe ? » lança-t-il à l'agent qui, l'ayant reconnu, se mit à crier : « Inspecteur ! inspecteur ! » à l'adresse de quelqu'un dans la foule. Baly surgit en courant et, suivant le doigt de l'agent qui indiquait la voiture du commissaire, il reconnut son chef.

— Chef, vous tombez à pic... débita-t-il.

— Allons, allons, inspecteur Baly, reprenez donc votre souffle ; qu'y a-t-il ? l'interrompt le commissaire, un sourire moqueur aux lèvres.

— Bien, chef, mais il y a encore un mort... dans les latrines !

Le commissaire et l'inspecteur Sosso jaillirent de la voiture comme des diables et se précipitèrent en direction de la maison où se massait la foule de curieux, devançant l'inspecteur Baly qui dut trotter pour les dépasser et leur frayer un chemin.

Le deuxième mort de la journée était un homme, un adulte corpulent, lisse telle une femme et vêtu d'un ensemble tergal presque délavé. Il était étendu sur le dos, les yeux révulsés, la bouche affreusement tordue, le visage inondé de sueur, les jambes écartées, une main agrippant le ventre, l'autre soutenant la tête. Il paraissait avoir été frappé de stupeur.

Le commissaire s'accroupit, releva la veste de l'homme et nota la ceinture de cuir correctement bouclée.

Il jeta un dernier coup d'œil autour de lui et prit le chemin de la sortie.

— Nous vous avons cherché partout, en vain, chef, commença l'inspecteur Baly. La victime s'appelle Hama. Il était comptable à la Générale des Sociétés Sucrères. Je regrette que...

— Ne vous excusez pas, inspecteur, l'interrompit l'officier, vous avez fait ce qu'il fallait. Dites au médecin légiste que j'exige les résultats des deux autopsies pour demain à la première heure. Vous êtes responsable devant moi, inspecteur. Qu'il travaille de nuit, s'il le faut !

Le commissaire prit place à côté de l'inspecteur qui démarra alors que les brancardiers transportaient le corps hors de la maison. Ils roulèrent longtemps en silence.

— Sosso, mon petit, dit enfin le commissaire Habib, il me semble que la pièce qui manquait au puzzle vient de nous être donnée : l'énoncé du problème est presque complet. Il n'est pas indispensable de connaître les résultats de l'autopsie pour faire une première déduction. Mais toi, tu ne fais que commencer ta carrière : je me garderai bien de te donner de mauvaises méthodes de travail.

Alors, patientons jusqu'à demain. En attendant, je te dépose chez toi.

— Oui, chef, acquiesça l'inspecteur.

Chapitre 5

Bamako est une ville qui se réveille tard. Tant que le soleil n'inonde pas les rues, celles-ci demeurent presque désertes et les arbres et les habitations paraissent sommeiller encore. Puis brusquement, on ne sait comment, ça bourdonne, ça pétarade, ça klaxonne, comme si tous les habitants quittaient leur domicile au même instant.

C'est justement avant le moment de ces embouteillages typiquement bamakois que, sur sa moto, l'inspecteur Sosso fonçait vers le Banconi d'où, en file indienne, se hâtaient des piétons (comme de toute la banlieue, du reste), pour rejoindre le centre-ville. Des taxis-brousse, encore peu nombreux mais bondés de marchandes et d'ouvriers un peu plus fortunés, bringuebalaient dans les rues poussiéreuses.

L'inspecteur s'arrêta devant la concession de mère Sabou et, ayant ôté son casque, il pénétra dans la maison. La cour était vide ; seules deux tourterelles éparpillaient du son de mil ; elles s'envolèrent, d'ailleurs, en entendant le pas du jeune homme. Le policier tapa à la porte de la chambre d'Ibrahim sans recevoir de réponse. Il tapa de nouveau et une voix enrouée lui répondit.

L'inspecteur tira la porte en face de laquelle était assis Ibrahim, sur son lit de bambou. Il paraissait avoir vieilli ; deux nuits d'insomnie lui avaient tiré les traits, enfoncé les yeux dans les orbites ; l'étudiant s'abandonnait à sa détresse.

- Ibrahim, l'appela le policier.
- Oui, répondit faiblement Ibrahim.
- C'est moi, Sosso ; tu me reconnais pas ?
- Hum...
- Je peux entrer, Ibrahim ?

Ibrahim hocha la tête. Sosso entra et s'assit à côté de l'étudiant, son casque sur les genoux.

Dans la mansarde planaient une odeur de renfermé et la chaleur que

la relative fraîcheur matinale n'avait pu dissiper. Dans le toit, on entendait comme un craquement de poutres.

— Ibrahim, écoute-moi, commença l'inspecteur, nous avons pratiquement le même âge, toi et moi. Ne vois pas en moi un policier, mais un copain qui te veut du bien. J'ai une certitude : toi, tu n'es pour rien dans cette affaire de faux billets. Si je n'étais pas convaincu de ton innocence, je n'aurais pas pris le risque de venir te voir sans l'aval de mon chef. Sans en avoir la preuve, j'ose dire que tu es victime d'une machination. C'est pourquoi il faut que tu te secoues pour que nous recherchions la vérité ensemble. Tu comprends, Ibrahim ?

La sincérité du ton et l'allure du policier que rien, apparemment, ne distinguait des autres jeunes hommes (il était, ce matin-là, vêtu d'une chemise à carreaux et d'un pantalon de velours côtelé et chaussé de baskets) parurent avoir raison de l'apathie d'Ibrahim qui se redressa.

— Oui, répondit-il d'une voix plus vivante.

— Écoute. Je vais te poser une question qui va te surprendre après tout ce que je viens de te dire, mais réponds franchement sans chercher à comprendre autrement. Es-tu jamais entré en rapport avec quelqu'un, un individu qui t'aurait parlé d'une affaire de faux billets ? Qui t'aurait fait des propositions ? Réponds franchement, Ibrahim, c'est indispensable si tu veux que nous découvriions la vérité.

— Non, répondit l'étudiant sans hésiter.

— Tu me donnes ta parole ?

— Oui, je te donne ma parole.

Un sourire furtif éclaira le visage du policier.

À travers le rideau, on apercevait, dans la cour, la petite Baminata accroupie, en train de faire sa toilette sommaire avec une bouilloire d'eau et, comme à l'accoutumée, elle se laissait distraire par le moindre objet, le moindre bruit.

— Dis-moi maintenant, Ibrahim, s'enquit l'inspecteur Sosso auprès de son interlocuteur en le regardant droit dans les yeux, de quoi as-tu donc peur ?

— De... rien... rien, bafouilla Ibrahim qui s'était contracté de nouveau, comme s'il eût été terrorisé.

— Bien, bien, laissons ça, si tu veux, s'empresse de l'apaiser son interlocuteur, mais tu dois t'être rappelé où tu as perdu ta carte d'identité, n'est-ce pas ?

Ibrahim soupira. Le policier lui posa la main sur l'épaule.

— Ibrahim, insista-t-il, il faut que tu répondes. Tu sais où tu l'as perdue, n'est-ce pas ?

— Oui, reconnut Ibrahim.

— Où donc ?

— On me l'a volée.

— Tu dois donc savoir qui l'a volée.

— Oui, un ami.

— Ah ! s'étonna l'inspecteur Sosso, quelqu'un qui te vole ta carte d'identité et t'attire des ennuis, tu considères celui-là comme un ami ? C'est drôle.

— C'est un ami, malgré tout.

— Et comment ça s'est passé ?

— Quelqu'un l'a contacté la veille de la mort de ma mère et lui a proposé une forte somme d'argent contre la carte d'un étudiant qui se prénommerait Ibrahim, avec la promesse de la lui rendre.

Il prétendait que c'était pour les besoins d'un journal qui organisait un concours et qu'il ne pouvait pas en dire plus.

Mon ami a accepté parce qu'il se trouve dans une situation pénible. Je crois qu'il n'a même pas réfléchi, tellement il avait besoin d'argent. Quand je lui ai expliqué ma mésaventure, il a voulu aller de lui-même se dénoncer à la police ; je l'en ai dissuadé en lui faisant comprendre que la vérité surgirait d'elle-même.

— Tiens, tu me parais un peu trop optimiste, Ibrahim. Cet ami, quel est son nom ?

— Je ne peux pas le dire.

— Que fait-il ? Travaille-t-il ? Est-ce un étudiant ?

— Je ne peux pas le dire.

— Alors, dis-moi quand même à qui il a donné ta carte.

— À quelqu'un qui s'appellerait le Pacha.

Il ne le connaît pas et il ne sait pas comment cet homme nous savait amis. C'est certainement un surnom qu'il lui a donné.

— Il pourrait quand même le reconnaître, je suppose.

— Je ne sais pas. Je ne... Il paraît qu'il est beau et élégant et qu'il a un grain de beauté à la naissance du cou. Il posséderait une XL rouge.

L'inspecteur sourit en se levant. « Eh bien, je m'en vais maintenant, Ibrahim. Ces détails me suffisent, pour le moment, sinon je te préviens que je retrouverai ton ami avec ou sans ton aide. Tu es trop généreux, Ibrahim ; trop généreux ou trop naïf, mon ami. C'est parfois dangereux. À bientôt. »

La petite Baminata attendit que le policier eût franchi le seuil pour lui lancer une pierre qui rata sa cible. L'inspecteur Sosso ne se retourna pas. Peu après, il fonçait vers la Brigade Criminelle.

*

En montant l'escalier, l'inspecteur croisa le médecin légiste qui, l'air préoccupé, ne le remarqua pas.

Le jeune homme se retourna en souriant puis grimpa les marches deux à deux. Il entra dans le bureau du commissaire qui était en train de téléphoner.

« Sosso, tiens, assois-toi donc ! » s'écria l'officier presque joyeusement dès qu'il eut raccroché. Le jeune homme s'assit, son casque sur les genoux. « C'est maintenant que le boulot commence vraiment, mon petit. Je viens de recevoir les résultats des deux autopsies : empoisonnement au cyanure dans les deux cas. Aucune erreur possible, le médecin légiste vient de lever toute équivoque. Qu'est-ce que tu en penses, toi ? »

— C'est très intéressant, chef, mais si on pouvait savoir de quoi est morte la mère d'Ibrahim, ce pourrait être plus intéressant. Elle est morte dans les latrines, elle aussi, et même si ce n'est pas forcément...

— Parfaitement, mon petit ! le coupa son chef. Je pense exactement comme toi ; seulement, dans le dernier cas, il faudrait exhumer le corps. En entrant, tu m'as trouvé en train de téléphoner à la « Poubelle » pour vérifier si dans le cas de la mère d'Ibrahim — elle s'appelle Sira — il avait été établi un certificat de décès et un permis d'inhumer. Eh bien, non, sa mort n'a même pas été constatée par un médecin.

— Je vois, chef, mais c'est courant dans ces milieux-là. On ne

déclarer le décès d'un parent qu'au moment de payer l'impôt de capitation.

— Et c'est dommage, Sosso ; c'est bien dommage ! Remarque que c'est l'Administration qui en est responsable parce qu'elle ferme les yeux sur des anomalies. Sinon, tout aurait été plus clair, si les choses s'étaient déroulées légalement. Maintenant, il n'y a pas d'autre solution que d'exhumer le corps. Avec ces mentalités stupidement religieuses, ça ne va pas être facile.

— En essayant de les persuader... suggéra l'inspecteur.

— Mais c'est impossible, mon petit ; je n'ai que trois jours pour tirer tout ça au clair ! Il faut au contraire agir sans même prévenir qui que ce soit.

Tout en parlant, il composait un numéro. « Le colonel, de la part du commissaire de la Brigade Criminelle, dit-il. Il se tut un bref instant puis : mes respects, mon colonel... Justement, c'est à ce propos que je vous appelle, mon colonel. Il y avait eu auparavant une mort suspecte, mais la défunte avait été enterrée sans qu'aucune formalité ait été remplie ; or il y a des détails troublants concernant ce premier cas qui ressemble étrangement aux suivants... Oui... oui... oui ; c'est cela, mon colonel, une exhumation... Je comprends parfaitement mon colonel, mais je n'ai que trois jours pour débrouiller cette affaire... Oui... Pour raison d'État, mon colonel, ça justifie tout — il sourit — oui, mon colonel. À vos ordres, mon colonel. »

Il raccrocha puis, s'adressant à Sosso : « Dans quelques minutes, nous pourrons commencer à travailler ».

— Oui, chef, lui répondit son jeune collaborateur, mais l'affaire des faux billets...

— Je ne l'ai pas oubliée, Sosso, je ne l'ai pas oubliée. À propos, quelle est ton opinion deux jours après le début de toutes ces histoires abracadabrantes ?

— Chef, euh, hésita le jeune homme, je ne sais pas comment dire, mais j'ai l'impression que toutes ces affaires sont liées et qu'aucune d'elles ne saurait être éclaircie sans les autres.

— Et voilà ! s'exclama le commissaire Habib triomphant. Je suis heureux que nous pensions pareillement, mon petit ; c'est de bon

augure. Bientôt, nous allons en avoir le cœur net. Tiens, ajouta-t-il en poussant des feuillets devant l'inspecteur, les rapports du médecin légiste et de l'inspecteur Baly ; tu peux en prendre connaissance.

Le commissaire écrivait et l'inspecteur lisait quand le téléphone sonna.

« Mes respects, mon colonel, répondit l'officier de police. Oui... oui... oui ; entendu, mon colonel... oui... oui. J'y veillerai, mon colonel... Oui... mes respects, mon colonel. »

Levant les yeux sur son collaborateur, qui était tout oreilles, le commissaire dit d'une voix qui trahissait sa satisfaction : « ça y est, mon petit Sosso, le boulot commence ! ».

Chapitre 6

La rumeur de l'exhumation prochaine de petite-mère Sira avait stupéfait et indigné au Banconi, car de mémoire d'homme on n'avait jamais vu déterrer un cadavre humain. Était-ce seulement pensable ? Des attroupements agités avaient commencé à se constituer çà et là, mais des soldats avaient, discrètement, pris position aux points névralgiques du quartier, tempérant ainsi les velléités de soulèvement. Le cimetière était particulièrement surveillé : à ses abords, stationnaient deux fourgonnettes de la police et un camion de transport militaire dont les occupants étaient soigneusement dissimulés derrière les arbres.

Dans la famille de la défunte, après qu'on eut eu vent de l'horrible nouvelle, les vociférations avaient retenti de nouveau, comme si petite-mère Sira venait de mourir une deuxième fois. Quant à Saïbou, il avait disparu de la maison à l'insu de tous ; son jeune frère Balla le chercha vainement à travers le quartier.

Peu après, un cortège d'une dizaine de voitures officielles (reconnaissables à leurs plaques d'immatriculation ou à leur couleur noire) traversa le quartier périphérique et se dirigea vers le cimetière, sous les yeux incrédules des habitants du lieu, lesquels, cependant, se contentèrent de contempler le spectacle par-dessus les murs de clôture. Le lugubre cortège passa en trombe dans un brouillard de poussière. Au-devant, la voiture du procureur et du juge d'instruction ; suivaient celle du maire, celle du colonel du Directoire, celle du commissaire Habib qui avait tenu à se faire accompagner de son fidèle inspecteur Sosso ; enfin, une ambulance à bord de laquelle se trouvaient le médecin légiste et des infirmiers.

Aux abords du cimetière, les voitures s'immobilisèrent les unes après les autres, les portières claquant les unes après les autres. C'est en silence que leurs occupants marchèrent à pas presque cadencé en

direction d'un point du cimetière, précédés d'un indicateur de la police qui se trouvait auprès des soldats en faction au garde-à-vous. Le médecin et les infirmiers en blouse blanche descendirent à leur tour de l'ambulance et se hâtèrent. Surgissant d'entre les arbres, des soldats munis de piques et de pelles prirent la même direction.

« Arrêtez ! Arrêtez ; mécréants ! Je ne vous laisserai pas profaner cette tombe. » Celui qui avait hurlé ainsi était un vieil homme malingre, voûté sous son grand boubou, et pointant un fusil sur les officiels. D'où avait-il surgi ? Certainement d'entre les mélinas formant une haie à une centaine de mètres environ du cimetière.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » interrogea le colonel surpris, mais il ne reçut pas de réponse ; instinctivement, tous avaient ralenti le pas. On entendit des armes cliqueter. Les officiels finirent par s'immobiliser.

« Vieillard, lança le chef du Directoire à celui qui menaçait de son arme, laisse tomber ce fusil, sinon tu provoqueras ton propre malheur. » Le vieillard ne répondit pas, ne bougea pas : son arme demeurait braquée devant lui. Le colonel esquissa un pas en avant : le coup partit et atteignit un infirmier à l'épaule.

« Ne tirez pas ! » cria le commissaire Habib aux soldats qui, sans cet ordre, eussent abattu le mari de la défunte Sira ; celui-ci, d'ailleurs, laissa tomber son arme et s'assit par terre, la tête entre les mains, et pleura à chaudes larmes comme un enfant. Le commissaire Habib alla le relever pendant que l'inspecteur Sosso s'emparait du fusil. Le vieil homme fut confié à la garde de deux agents de police qui l'entraînèrent vers les fourgonnettes. L'infirmier, blessé légèrement, mais dont la blessure saignait quand même, fut soutenu par un de ses collègues qui l'aïda à entrer dans l'ambulance.

Loin derrière le cordon de sécurité, quelques habitants du quartier suivaient la scène. Deux enfants traînaient un chien mort mais durent s'en débarrasser avant d'avoir atteint le cimetière, les soldats leur ayant ordonné de retourner sur leurs pas.

On creusait déjà. Les piques et les pioches s'enfonçaient en un bruit sourd dans la terre sèche ou ricochaient contre les roches en faisant jaillir des milliers d'étincelles. Une odeur de chair décomposée

empestait l'air à mesure que les restes de petite-mère Sira se découvraient. Les hommes s'étaient couvert le nez de leur mouchoir ; l'inspecteur Sosso, lui, tourna le dos au spectacle macabre. Son chef le rejoignit.

— C'est affreux, mon petit.

— Oui, chef, acquiesça le jeune policier, c'est insupportable.

Ils s'éloignèrent lentement sans plus parler. Quelques instants après, le procureur, le juge d'instruction, le maire et le chef du Directoire leur emboîtèrent le pas. Le médecin et les infirmiers ne tardèrent pas à regagner l'ambulance avec leur horrible butin.

Les portières claquèrent de nouveau et le cortège s'ébranla.

Après qu'ils eurent roulé quelque moment dans un silence pesant, le commissaire Habib obligea l'inspecteur Sosso à se garer le long de la clôture du Jardin botanique, parce que, depuis leur sortie du cimetière, l'inspecteur paraissant encore sous le choc qu'avait provoqué en lui l'exhumation des restes de petite-mère Sira.

« Eh oui, mon petit, lui dit l'officier après qu'ils se furent assis sur un banc, c'est aussi ça l'homme, rien que ça : un corps destiné à pourrir. Le spectacle n'est pas beau à voir, c'est vrai, mais il faut t'y faire, Sosso. La pitié, la cogitation, les tergiversations ne sont pas de notre monde. Vois-tu, mon grand "ami" de la D2 n'a pas tout à fait tort ; moi je dis seulement qu'on peut être un policier ou un soldat et demeurer un peu humain. » Il se tut et son collaborateur ne parla pas.

Sur un autre banc, deux jeunes amoureux s'embrassaient langoureusement. La fille émettait des rires brefs chaque fois qu'elle tentait de s'écarter du jeune homme qui la retenait. D'autres couples passaient nonchalamment, enlacés et muets. Une vieille Blanche promenait son chien qui humait l'herbe. Dans les feuillages, les oiseaux pépiaient.

« Allons, Sosso, nous partons, commanda le commissaire un quart d'heure environ après en se levant. Pour nous, il n'y a pas de repos. » À proximité de la voiture, il ajouta : « C'est moi qui conduis ; c'est plus sûr. »

*

Pendant ce temps, dans la salle des interrogatoires de la D1 se

déroulait un curieux défilé de mode.

Suivant les instructions de l'Oracle, les chefs de la D1 et de la D2 étaient convenus de la méthode indiquée pour distinguer dans le lot des quarante-huit interpellés de l'affaire du Banconi les prévenus susceptibles d'être confiés à la police politique et ceux de peu d'intérêt. Puisque c'était la D1 qui détenait la « marchandise », le commandant de la D2 avait dû faire le déplacement. À présent, il se trouvait assis dans un fauteuil attenant à celui de son collègue, chacun des deux chefs ayant à ses côtés ses collaborateurs privilégiés.

La salle était un long couloir toujours plongé dans la pénombre et dont les murs étaient si épais qu'ils étaient insonores. Aux deux extrémités, deux portes se faisaient face ; la première assez grande, la seconde étroite ; à quelques pas de cette dernière, deux petites issues latérales.

Depuis un moment déjà, les interpellés défilaient dans l'allée sous le regard sévère des deux chefs pendant qu'un soldat en civil droit debout lisait leurs dossiers. Pour la police politique, la pêche demeurait encore infructueuse, tous ceux qui avaient passé jusque-là n'étant que du menu fretin.

« Amadou Ganda ! » appela l'agent en civil. La porte du fond s'entrebâilla et un homme apparut, sans doute poussé dans le dos, vu la façon dont il avait titubé. Il hésita, probablement à cause du silence qui l'accueillit et des silhouettes mystérieuses qui l'attendaient dans la semi-obscurité. « Avance ! » lui ordonna une voix. L'homme se remit à marcher.

« Trente-deux ans ; célibataire sans enfants ; condamné une fois à deux mois de prison pour vol », continua de lire l'agent.

— Ce ne sera certainement pas ta dernière condamnation ! lança le commandant de la D2 à l'adresse de l'homme qui s'immobilisa. Qui t'a payé pour semer le désordre, qui ?

— Personne, murmura l'homme.

— Je te demande qui t'a payé pour que tu ailles dévaliser le marché ?

— Personne, murmura de nouveau le détenu.

Des jets de lumière fusant de partout l'éblouirent soudain. Il se

protégea les yeux des mains. « Enlève tes mains de là ! » hurla le chef de la D2 ; l'homme obéit. Il suait à grosses gouttes.

« ... puis à trois mois de prison pour avoir voulu franchir la frontière clandestinement avec la complicité d'étrangers... »

— Et alors, Amadou Ganda, qui étaient ces étrangers qui avaient tenté de te faire sortir du pays ? Qu'avais-tu à te reprocher pour t'enfuir ainsi ?

— Rien ; je ne connais pas d'étrangers ; je n'ai rien fait de mal...

« ... cinq ans de prison pour recel d'armes à feu... »

— Coupez ! ordonna le chef de la D2 qui, se tournant vers son collègue de la D1, ajouta : « Celui-là, je l'emmène ».

Les projecteurs s'étaient éteints et la salle avait été de nouveau plongée dans la pénombre. « Mais non, protesta l'autre chef, je vois mal ce que vous pourriez en tirer. S'il vit encore, c'est qu'on n'a pas pu prouver qu'il était impliqué dans des problèmes politiques. Sinon, votre prédécesseur ne l'aurait pas libéré. Il a purgé ses peines comme un détenu de droit commun. Non, vraiment, non, commandant, pas celui-là. »

Puis à haute voix, alors que le chef de la D2 haussait les épaules et faisait la moue, celui du Groupement d'Interventions Rapides ordonna à l'homme de marcher et de sortir par la porte de droite. « Au suivant ! » laissa-t-il tomber froidement.

« Mamadou B. ; vingt-huit ans ; célibataire ; deux enfants ; ancien étudiant à ***, expulsé pour agitation ; ancien étudiant à *** ; expulsé pour agitation ; a séjourné à *** pendant un an À SES FRAIS. Arrêté à Bamako en 19... pour agitation, mais libéré faute de preuves. Actuellement au chômage... »

— Ça suffit ! coupa le patron de la D2, les yeux rivés sur le jeune homme svelte mais exténué que les projecteurs aveuglaient. Qu'en dites-vous, commandant ? Celui-là aussi est-il sans intérêt ? demanda-t-il à son collègue impassible qui se contenta de tirer les lèvres grotesquement en hochant la tête.

— Mamadou B., il me semble que tu es arrivé à destination maintenant, n'est-ce pas ? Alors explique-moi ce que tu faisais en tête des émeutiers du Banconi. Allez, je t'écoute.

— Je n'étais pas à la tête des émeutiers, répondit calmement Mamadou B. ; je ne faisais que passer et on m'a arrêté.

— Sans doute comme tu passais par hasard dans tous les pays d'où tu as été expulsé pour cause d'agitation, ironisa le chef de la D2.

— Il n'y a aucune preuve contre moi ; on n'arrête pas un innocent.

L'aplomb du jeune homme surprit tellement le commandant de la D2 qu'il ne put retenir un rire nerveux. « Oh ! tu l'auras bientôt, ta preuve, répondit-il au téméraire. On verra bien si dans quelques heures tu vas continuer à crâner. »

« Avancez ! Porte de gauche ! » ordonna le chef de la D1.

Le jeune homme s'exécuta. « Le dernier ! » lança la même voix. La porte du fond s'ouvrit devant une espèce de colosse au visage balafre ; sa chemise était ouverte sur sa poitrine velue.

« Kambira Barka : quarante ans ; célibataire sans enfants ; ex-soldat de deuxième classe ; s'est d'abord signalé par un refus d'exécuter un ordre sous prétexte que l'ordre en question était contraire à sa foi religieuse. Arrêté en 19... pour participation au complot d'octobre de la même année ; a été pour cette raison condamné à cinq ans de prison ; s'est expatrié à *** et est de retour depuis trois jours... »

— Et voilà le deuxième poisson ! conclut le chef de la D2 en se levant presque en même temps que son collègue qui fit retentir son « Avancez ! Porte de gauche ».

Au moment où, au bas de l'escalier, ses hommes embarquaient les deux suspects dans une jeep, le chef de la D2 serra la main du commandant de la D1 et lui dit en souriant : « Vous avez l'air fatigué, mon cher collègue », avant de s'engouffrer dans sa voiture qui démarra en trombe.

« On dirait des SS conduisant un convoi de Juifs à Auschwitz », fit remarquer le commandant de la D1 au jeune sergent qui se tenait à côté de lui.

Chapitre 7

Au moment où l'inspecteur Sosso pénétrait dans le bureau du commissaire Habib, il n'était pas encore huit heures ; cependant, le chef était là, arrêté à la fenêtre aux volets ouverts et absorbé dans ses pensées. Bien que la porte eût claqué quand le jeune policier la refermait, l'officier ne s'était rendu compte de rien.

Hors de là, dans les rues étroites encombrées de piétons et de véhicules, Bamako se débattait dans ses habituels soucis. La foule bigarrée qui avait envahi les trottoirs marchait nonchalamment, comme si elle accomplissait une corvée. Au-delà de l'épais rideau de caïlcédrats, le fleuve paraissait assoupi sous le fin nuage vaporeux flottant à sa surface ; témoin indolent des angoisses et des turpitudes de cette cité, il ne se mettait presque jamais en colère. Au-delà du fleuve, une chaîne de collines plutôt sombres que vertes se détachait sur l'horizon cotonneux.

— Bonjour chef, salua l'inspecteur.

— Ah, Sosso ! s'exclama le commissaire Habib en refermant les volets ; j'essayais de comprendre à quoi ressemble cette ville, mais je n'y suis pas parvenu.

Il marcha vers son bureau, s'y appuya : « Je crois même que je n'y parviendrai jamais », dit-il — « Tiens, mais assois-toi donc, mon petit », invita-t-il son collaborateur au moment où lui-même prenait place. Lis ça (il plaça un texte sous les yeux de l'inspecteur qu'il regardait pendant que celui-ci lisait).

Quand le jeune homme eut pris connaissance du texte, il soupira, hocha la tête.

— Les choses sont devenues plus claires, continua le commissaire, parce que la donnée est complète maintenant ; trois morts, trois empoisonnements au cyanure.

— Je suis d'accord avec vous, chef, mais si les trois personnes en

question sont mortes par absorption de cyanure, rien ne nous permet de conclure qu'il s'agit d'empoisonnements criminels...

— Mais je n'ai rien affirmé de tel, Sosso, protesta le commissaire.

— C'est exact, chef, mais puisque nous tenons pour presque certain que ces morts et les faux billets sont liés, logiquement...

— Effectivement, l'interrompit le commissaire avec un sourire d'admiration. Tu as l'esprit agile, mon petit Sosso, et avec ça, tu iras loin dans la police. Cependant, une rectification : nous ne tenons pas pour presque certain qu'il y a corrélation entre ces affaires, mais nous avons le pressentiment que... c'est différent ! Bon, alors résumons-nous : en deux jours, nous avons trois morts : une femme le premier jour ; une femme et un homme, le deuxième jour ; tous trois morts des suites d'absorption de cyanure ; et les trois corps ont été découverts dans des latrines. Tu m'entends, Sosso ?

— Oui, chef, très bien.

— Bien ! alors il s'agit pour nous de découvrir d'éventuels rapports entre les trois victimes, de vérifier leur emploi du temps du jour de leur mort pour savoir d'où pouvait provenir le cyanure qui les a tuées.

— C'est tout un programme, chef, remarqua l'inspecteur ; et si c'est au plus tard demain qu'il faudra avoir débrouillé tout ça...

— C'est juste, Sosso. C'est d'ailleurs pourquoi nous allons procéder d'une façon inhabituelle : toi, tu t'occupes du cas de l'homme, euh... Hama. L'inspecteur Baly a établi un excellent rapport sur lui, ça doit aller vite ; moi, je m'occupe des deux mortes ; avec les femmes, c'est plus subtil, mon petit. C'est dommage, ç'aurait été très utile pour ta formation ; mais qu'à cela ne tienne, je m'engage à tout t'exposer par écrit, mon petit. Compte sur moi.

L'inspecteur Sosso sourit en se levant et en balançant légèrement son casque.

— Ha ! Tu m'as l'air sceptique, constata le commissaire ; crois-moi, je tiendrai ma promesse. Allez, Sosso, en avant !

Le jeune policier sortit en riant.

*

Au « Centre d'écoutes » de la D2, Kambira passait de bien pénibles moments. Le centre en question était une cellule étroite, insonorisée,

dont le mobilier se composait de cinq fauteuils alignés le long du mur et faisant face à une chaise en fer, d'une table longue au-dessus de laquelle pendait une chaîne métallique accrochée au plafond. Un lourd battant fermait la porte d'entrée et pour toute fenêtre, il n'y avait qu'une sorte d'œil-de-bœuf vitré.

Kambira Barka était donc attaché à la chaise, menottes aux poignets, et le dos plaqué contre une fente circulaire pratiquée dans une murette dressée vis-à-vis des fauteuils. Du mur opposé, les faisceaux de lumière de trois projecteurs convergeaient sur le visage de l'ancien soldat. Dans les fauteuils, le chef de la D2 et quatre de ses collaborateurs ; sur leur droite, un homme trapu se tenait debout près d'un tableau de commande hérissé d'ampoules multicolores, de manettes et de boutons.

— Pour la dernière fois, Kambira Barka, menaça le commandant, je te somme de dire quels sont tes complices dans cette agitation au Banconi. Tu as tout intérêt à parler si tu veux sortir d'ici à peu près intact. Je t'écoute.

— Je n'ai pas de complices, pour la simple raison que je n'ai rien à me reprocher dans cette histoire, lui répondit Kambira.

— Et que faisais-tu parmi les émeutiers ?

— Je passais, j'ai été mêlé à la foule, puis arrêté. La preuve, c'est que je n'ai même pas tenté de m'enfuir.

— Naturellement !

Sur un signe du commandant, le servant du tableau de commande abaissa successivement deux manettes et appuya sur un bouton. Les ventilateurs suspendus au-dessus des fauteuils se mirent à tourner ; une lumière aveuglante jaillit d'un projecteur et fouetta littéralement le prévenu au visage tandis que, par la fente circulaire, de la vapeur d'eau se répandait, de plus en plus chaude.

Pour ne pas suffoquer, Kambira Barka ouvrait la bouche grandement. Ses yeux se dilataient et il tentait de se lever, mais ses liens le retenaient solidement. Devant lui, des hommes impassibles, indifférents, dont certains paraissaient sommeiller. Une vague de colère submergea soudain Kambira qui banda tous ses muscles et hurla : « Assassins ! Vous êtes des assassins ! Je suis innocent, libérez-

moi ! » puis il retomba sur son siège, apathique, comme s'il s'était vidé de son reste d'énergie.

Le commandant se leva, se dirigea vers l'œil-de-bœuf, les mains dans les poches. « Tu parleras, Kambira, tu parleras ; ici, on finit toujours par parler, quand on a perdu l'envie de faire la tête ; quand on sent qu'on ne saurait résister davantage. Les héros n'existent pas, Kambira, et toi, tu n'es pas un héros. Tu parleras ou tu mourras bêtement ! » affirma-t-il. Il pivota et marcha du même pas tranquille vers son fauteuil et, une fois assis, il fit de nouveau un signe de tête au servant du tableau de commande, qui appuya sur un bouton rose. Peu après, Kambira se mit à haleter, les paupières closes ; sa gorge se contractait et il hoquetait. « Parle, Kambira, résonna la voix froide du commandant, parle sinon tu vas crever inutilement, parle ! » Le prévenu, dont les habits trempés lui collaient au corps, haletait comme un chien, tandis qu'en face de lui cinq paires d'yeux le contemplaient sans ciller.

« Ah ! Ta femme, Birama, je te jure que c'est elle qui est venue à moi. Moi, je ne t'aurais jamais joué un tel tour. Je suis ton ami, Birama, mais la femme, c'est le diable. Elle m'a harcelé ; elle m'a supplié nuit et jour, j'ai résisté autant que j'ai pu. Mais pardonne-moi cette fois-ci, au nom de notre amitié. » Les yeux fermés, Kambira parla comme s'il rêvait. Ensuite, il se mit à chanter une berceuse d'une voix menue d'enfant. « Mère, mère, que fais-tu ? Mère, mais viens donc ! Ne vois-tu pas que je ne peux pas aller au marigot tout seul ? J'ai peur, mère, j'ai peur du caïman. Mère, j'ai faim, allaite-moi donc ! Mère... » Ses bourreaux rirent. « La mémoire te revient, Kambira, lui dit le chef de la D2 entre deux rires, c'est toujours comme ça. » Le silence se réinstalla.

Kambira s'arc-bouta tout à coup, toutes les veines démesurément gonflées, à tel point que sa figure en devint monstrueuse. Alors, de sa bouche ouverte et de ses narines, trois jets de sang fusèrent.

*

L'inspecteur Sosso roulait à vive allure dans une rue du Banconi lorsqu'il freina si brutalement que l'avant de la moto se souleva. Il tourna à droite, s'engagea sur une autre ruelle et stoppa devant la

concession de mère Sabou.

Il traversa la cour vide et alla droit à la chambre ouverte d'Ibrahim. « Il n'est pas là », dit une voix de petite fille. L'inspecteur Sosso se retourna : Baminata faisait la cuisine, couchée de tout son long sur une vieille natte, derrière une case. La flamme chauffait moins la marmite que les pierres du foyer, mais la fillette n'en avait cure.

— Il est sorti il y a longtemps ? l'interrogea le jeune policier.

— Depuis hier.

— Depuis hier ? s'étonna l'inspecteur. Il n'a pas dormi ici ?

— Non.

— Et comment le sais-tu ?

— Je le sais parce que je l'ai vu hier : il est devenu fou.

— Quoi ?

— Il est devenu fou ; tout le Banconi le sait...

— C'est toi qui es folle, Baminata, l'interrompt l'inspecteur qui entra dans la chambre d'Ibrahim.

Effectivement, l'étudiant en était absent.

— Je te dis qu'il est devenu fou ; il est parti hier en parlant tout seul et en riant. C'est ta faute. Toi et tes policiers...

— Où est ta mère ? demanda Sosso en sortant de la chambre.

— Ce n'est pas ma mère, c'est ma grand-mère. Elle est au marché ou bien elle est tombée dans un puits, parce qu'elle est sourde et aveugle.

— Tu ne sais même pas faire la cuisine. Règle la flamme ! lui lança le jeune homme agacé.

Baminata attendit qu'il fût dehors pour lui crier : « Ça ne te regarde pas ! » Mais déjà le policier avait mis en marche sa moto qui parut s'arracher du sol en projetant du sable et des cailloux.

*

Sosso ne tarda pas à pénétrer dans le quartier du centre. Il s'arrêta au cinquième de la rue 9.

En constatant que la maison de Hama, elle aussi, paraissait abandonnée, l'inspecteur ressentit un pincement au cœur. En fait de maison, c'était un unique bâtiment de trois pièces en briques de terre enduites de ciment ; à gauche, deux débarras dont l'un servait de cuisine et l'autre de toilettes.

L'inspecteur tapa à chacune des portes closes sans recevoir de réponse. « Il y a quelqu'un ici ? » demandait-il vainement à chaque fois ; il se mit alors à tambouriner sur l'une d'elles au hasard. Une figure de femme ridée apparut par-dessus la clôture de la concession contiguë.

— Que veux-tu, mon fils ? demanda la vieille femme intriguée.

— Je veux voir la femme de Hama, lui répondit Sosso.

— Elle est sortie. Tu es... son frère ? demanda la vieille femme avec un regard soupçonneux.

— Heu... non. Est-ce que je peux entrer chez vous, « mère » ? J'ai un renseignement à vous demander.

L'autre tira ses lèvres grotesquement puis acquiesça du chef.

Sosso entra chez la femme qui lui présenta un escabeau sans manifester une grande chaleur.

— Je suis de la police, « mère », commença l'inspecteur.

— Hé, bissimilahi ! tu aurais dû me le dire plus tôt ! s'exclama la femme dont la réserve s'envola. Il paraît que Hama a été empoisonné ; eh bien, c'est elle, Houley, qui l'a empoisonné ! assena-t-elle avec une assurance déconcertante.

— Comment pouvez-vous en être aussi certaine ? se hasarda à demander le jeune homme.

— Hey ! mais il me semble que tu ne connais rien, toi, explosa la femme. Je me demande vraiment pourquoi on embauche des enfants étourdis comme toi dans la police. Est-ce que tout le Banconi ne sait pas que Houley détestait son mari à mort ? Est-ce que tout le monde au Banconi ne sait pas que Houley est le genre de femme capable de sucer le sang de son semblable ? Moi, Ba Djénèba qui te parle, je vis dans ce quartier depuis trente ans, depuis qu'il n'était qu'un hameau : je sais tout ce qui se passe ici, même dans la tête des gens !

Elle avait parlé, la vieille Ba Djénèba, sans même prendre le temps de respirer, en gesticulant et en rattachant sans cesse son mouchoir de tête qui n'arrêtait pas de tomber. Son ton autoritaire et la confiance qu'elle avait en elle-même amusèrent l'inspecteur.

— Est-ce que vous avez vu Houley en train d'empoisonner son mari ? lui demanda Sosso tout en prévoyant une réponse cinglante.

— Oh ! tu es pire qu'un idiot, mon enfant. Est-ce que quand on tue quelqu'un on invite tout Bamako à venir assister au crime ? Ha ! toi, tu aurais voulu que Houley vienne me prendre par la main pour me dire : « Écoute, Ba Djénèba, je vais donner du poison à Hama » ? N'est-ce pas ? Idiot !

— Vous avez raison, Ba Djénèba, lui concéda le policier amusé, mais ils se querellaient souvent, Hama et Houley ?

— Pour se quereller, il faut être au moins deux ; or Hama n'existait pas. Ce n'était pas un homme, parce que sa femme le commandait. Elle criait sur lui, le prenait au collet, et l'autre lui demandait pardon. Hama était la honte des hommes. Je veux bien demander à Allah de lui pardonner ses péchés, mais c'était un moins que rien, ce Hama. Quant à Houley, elle a tellement d'amants qu'ils ne peuvent pas tenir dans cette concession. Au moins cent, bilahi ! Des grands, des petits, des minces, des gros, des Blancs, des Noirs, des Chinois, des... Même des enfants comme toi en ont fait leur femme. Or Hama aurait volé pour lui offrir ce qu'elle désirait... Houley ? Pouah ! C'est pourquoi Allah ne lui a pas donné d'enfants.

Un vieillard tout voûté, un véritable arc de cercle, entra en s'aidant d'un bâton. Il marchait lentement et s'arrêtait tous les trois pas pour souffler. « Il va pleuvoir ! La pluie, bientôt, Kokè ! » cria la femme à tue-tête. Le vieillard fut pris d'agitation aussitôt et se hâta, manquant de tomber à chaque pas. Quand il eut disparu derrière une porte, Ba Djénèba rit : « C'est mon mari, expliqua-t-elle à l'inspecteur. C'est le seul moyen de l'obliger à aller vite. Il ne connaît même pas son âge. » C'est cette dernière remarque incongrue qui fit rire Sosso. Il se leva.

« Elle doit être chez un de ses amants, cette maudite Houley. Dès que tu la verras, mets-la en prison : c'est elle et personne d'autre qui a tué Hama », continua Ba Djénèba.

Le policier venait de franchir le seuil quand la femme lança : « Si jamais tu ne la mets pas en prison et que tu enfermes un innocent, tu auras affaire à moi ; bon à rien !... Il va pleuvoir ! Houhou, Kokè ! »

L'inspecteur Sosso démarra en riant aux éclats. Il ne remarqua pas Houley qui, de retour d'un voyage de trois jours, marchait vers le domicile conjugal, une valisette en main. Le quartier était tellement

habitué à ses fugues que plus personne n'y prêtait guère attention. Elle était donc hors de cause.

Chapitre 8

Dans la salle d'attente attenante au secrétariat du commissaire Habib, étaient assises chacune à une extrémité d'un banc, Sadio et Soussaba, les deux épouses restantes de Saïbou. Elles se tournaient le dos comme étrangères l'une à l'autre.

L'inspecteur Baly sortit du bureau du chef avec une liasse de feuillets et, sans s'arrêter, « Qui est Sadio ? C'est toi ? Allez, entre ! » lança-t-il à la première épouse de Saïbou. La femme se leva, dénoua puis renoua son foulard de tête, ajusta son pagne et entra enfin dans le bureau de l'officier de police au moment où en sortaient deux autres femmes qu'elle sembla avoir reconnues.

« Asseyez-vous sur cette chaise », l'invita le commissaire en tentant de rencontrer son regard qui fuyait sans cesse, car la femme ne relevait pratiquement pas la tête.

Elle s'assit, les mains sur les genoux la tête baissée. Le commissaire comprit qu'il avait devant lui le type même de la femme soumise à son mari, au chef, au mâle.

— Sadio, commença-t-il d'une voix grave, presque cérémonieuse, mais sans sévérité, je vous ai fait venir pour vous interroger au sujet de la mort de votre jeune coépouse Sira. Il est vrai que c'est Allah seul qui décide de notre sort, mais il est aussi vrai que certains hommes, sous l'emprise de Satan, ôtent à leur semblable le don qu'Allah lui a fait. Nous avons la preuve aujourd'hui que Sira a été empoisonnée par quelqu'un, une femme ou un homme. Je n'accuse personne et je ne dis pas que l'assassin se trouve dans la famille de Saïbou ; c'est justement parce que je veux savoir la vérité que je vous ai demandé de venir ici. Je vais donc vous poser des questions et il faudra que vous y répondiez avec la plus grande franchise. Nous nous sommes compris, n'est-ce pas, Sadio ?

La femme releva la tête le temps de souffler « oui ». Pendant que le

policier parlait, Sadio n'avait cessé de l'approuver avec des « uhum » sans pour autant le regarder une seule fois dans les yeux.

— Alors, Sadio, continua le policier, Sira était votre coépouse. Bien que vous soyez plus âgée, vous partagiez donc le même mari avec elle. Vous arrivait-il de vous quereller, elle et vous ?

— On ne peut pas vivre dans la même maison sans se quereller, à plus forte raison quand on a pour mari un seul et même homme. C'est vrai que dans les premiers moments, nous nous sommes chamaillées, Sira et moi, mais nous n'en sommes jamais venues aux mains. Elle était trop jeune alors, elle avait le sang chaud ; mais après...

— Cependant, vous vous êtes querellées il y a tout juste quatre jours, l'interrompit le commissaire.

Sadio ne put cacher sa surprise, car elle redressa brusquement la tête et, pour la première fois, elle osa dévisager son interlocuteur.

— C'est vrai, acquiesça-t-elle en avalant difficilement sa salive, mais ce n'est pas tout à fait ainsi : elle se disputait avec Soussaba et je lui ai donné tort, parce qu'elle avait tort. C'est pourquoi elle s'est fâchée.

— Et elles se disputaient souvent, Soussaba et Sira ?

— Oui, surtout ces derniers temps ; mais Allah veut qu'on dise vrai, c'était surtout Sira qui provoquait les hostilités. Elle était si irritable ces derniers temps qu'il était difficile même de la saluer sans provoquer sa colère.

— Elle ne vous a rien confié, un secret, par exemple qui pourrait expliquer son comportement ?

— Non, rien. Elle avait, ces derniers temps, peu de rapports avec les membres de la famille. Elle était toujours dans sa chambre.

— Essayez maintenant de faire un effort, Sadio, pour vous souvenir de ce qu'a fait Sira le jour de sa mort et qui vous aurait intriguée.

Pour réfléchir, la femme détourna la tête et regarda fixement le mur en faisant craquer ses doigts. Le commissaire l'observait, les mains jointes sur la table.

— Non, dit-elle, je ne me souviens de rien en particulier. Elle m'avait seulement dit, avant de sortir, qu'elle allait demander à son amie Mamou de lui donner un peu de henné.

— Seulement, Mamou, qui vient de sortir d'ici, prétend ne l'avoir

pas vue ce jour-là.

— Ah ! s'étonna la femme qui se tut aussitôt et baissa les yeux.

— Oui. Entre votre mari et Sira, comment étaient les rapports ?

— Je ne sais pas, répondit Sadio après un court moment de réflexion ; Allah seul sait ce qui se passe entre une femme et son mari. Mais je sais que notre mari l'aimait beaucoup. Beaucoup.

— Ils ne se querellaient pas ? Le comportement de Sira ne laissait-il pas deviner que quelque chose n'allait pas entre eux ?

— Je ne sais pas. C'est à l'égard de tout le monde que Sira avait changé ces derniers mois. Elle semblait éprouver du plaisir à tenir des propos blessants.

L'inspecteur Baly rentra : « Chef, Ibrahim est introuvable. Il a disparu de son domicile depuis deux jours et à la Faculté non plus on ne l'a pas vu. »

— Recherchez-le, inspecteur, parce que j'aurai bientôt besoin de lui. C'est dans son intérêt aussi, d'ailleurs... Qu'on fasse entrer la suivante.

La deuxième épouse de Saïbou, Soussaba, entra à son tour, les mâchoires serrées, les lèvres tirées et les yeux plissés. Elle s'assit sans attendre d'y être invitée. L'officier de police la toisa. « Soussaba, lui dit-il avec un soupçon d'irritation dans la voix, je disais à votre "grande sœur" Sadio que Sira, votre coépouse, a été empoisonnée par quelqu'un que nous cherchons à découvrir... »

— Alors vous croyez que c'est moi qui l'ai empoisonnée ! lança la femme avec une telle hargne que le commissaire écarquilla les yeux et que Sadio ouvrit la bouche d'étonnement.

— Je ne vous ai pas accusée d'avoir tué Sira, lui rétorqua le policier dont la voix trahissait l'exaspération, mais il n'est pas interdit de vous poser des questions que je sache, d'autant plus que, entre Sira et vous, rien n'allait.

— Eh oui, je m'y attendais : c'est ce qu'« elles » sont venues dire. Elles auraient dû préciser qu'elles m'ont vue en train de forcer Sira à boire de l'eau empoisonnée. Elles ne craignent pas Allah, pourquoi me craindraient-elles, moi, Soussaba ?

Ce n'était plus de la hargne, mais de l'insolence, car la deuxième épouse de Saïbou tordait la bouche en parlant, martelait la chaise et

regardait sa coépouse du coin de l'œil. Le commissaire Habib ne put maîtriser davantage sa colère.

— Écoutez-moi bien, Soussaba, quand on me parle, on n'élève pas la voix, parce que ici, le chef, c'est moi ! Que vous ayez un caractère désagréable, c'est votre affaire, mais moi, je ne suis pas votre coépouse pour supporter votre humeur exécrable. Quand tout le Banconi vous entend dire à chaque fois que vous vous chamaillez avec Sira que celle-ci ne vivra plus longtemps si elle continue à s'en prendre à vous, comment voulez-vous qu'on ne vous interroge pas quand Sira meurt brutalement des suites d'un empoisonnement ? Qu'est-ce qui prouve que ce n'est pas vous qui lui avez fait manger un plat empoisonné ?

— N'est-ce pas ce que je disais dès le début, monsieur le policier ? Il ne vous reste donc qu'à me mettre en prison puisque c'est ce qu'« elles » veulent. (Elle se tourna vers sa coépouse.) Tu es enfin parvenue à tes fins, Sadio. Tu m'as toujours souhaité du mal, tu t'es employée à me perdre par tous les moyens. C'est toi qui poussais Sira à médire de moi ; mais Allah te voit et Il te jugera. Je m'en remets à Lui.

— C'est ça, lui répondit Sadio, Allah te jugera aussi pour le mauvais caractère que tu me prêtes injustement.

Elle se tut et détourna la tête comme si tout ce que pouvait désormais dire sa coépouse ne l'intéresserait pas, ne la concernerait pas. Le commissaire Habib, lui, savait d'expérience que la meilleure façon de mener l'interrogatoire dans ce genre de situation était de laisser les coépouses s'entre-déchirer. Effectivement, les derniers propos de Sadio jetèrent la deuxième épouse de Saïbou dans une fureur aveugle ; elle ne se retenait plus, criait à tel point que de l'écume s'amassait aux coins de sa bouche.

— Tu l'as dit et bien dit, Sadio : Allah châtiara celle de nous deux qui a l'âme noire. J'ai toujours compris qu'on ne m'aime pas dans cette maison. Que n'a-t-on pas fait pour me rendre détestable ? Quel marabout n'a-t-on pas consulté pour que mes enfants ne réussissent pas dans la vie ? Et c'est toi, Sadio, avec tes airs de sainte, qui manigances tout. Tu m'as rendue antipathique à mon mari et à Sira et tu jubiles de ton forfait. Alors, alors, puisque personne ne veut de moi

dans cette maison, eh bien, moi non plus je ne veux de personne. (Elle se tourna vers le commissaire.) J'ai donc décidé de dire toute la vérité : eh bien, monsieur le policier, c'est mon mari qui a donné du poison à boire dans une bouteille à Sira au moment où elle sortait sous le prétexte de se rendre chez une de ses amies. Voilà la vérité !

Sadio était devenue raide et, la bouche et les yeux grands ouverts, elle regardait sa coépouse comme une apparition. Le commissaire Habib, lui, ne parut pas étonné outre mesure de la révélation faite par Soussaba qui, essoufflée, s'était tue et tentait maladroitement de renouer son foulard de tête.

— Il faut faire attention à ce que vous dites, Soussaba ; l'accusation est très grave. Êtes-vous prête à la répéter ? intervint le commissaire.

— Je suis prête à la répéter même devant le pape ! clama Soussaba en se frappant la poitrine alors que sa coépouse la dévorait du regard, bouche bée, et pleurait.

Le commissaire avait sonné entre-temps et Saïbou fut introduit. La seule nuit de garde à vue avait fini de le voûter ; il marchait avec précaution comme s'il eût craint de tomber, les yeux hagards, les lèvres tremblantes. À la vue de son mari, Sadio fondit en larmes et enfouit son visage sous un pan de son boubou ; Soussaba, elle, continuait de tirer les lèvres. Quand le vieil homme se fut assis sur la chaise qu'il lui avait désignée, le commissaire Habib le regarda comme avec compassion, mais quand il parla, sa voix avait la froideur du marbre.

— Saïbou, votre femme vient de me révéler un détail important que vous m'avez caché : vous avez donné à Sira une bouteille contenant un liquide, juste avant qu'elle ne sorte de chez vous. Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ?

— Oui, c'est moi qui l'ai dit à monsieur le policier, cria Soussaba à Saïbou, moi Soussaba que tu n'aimes pas, à qui tu préfères tes autres femmes. Je t'ai vu lui donner cette bouteille ; tu l'as tuée par jalousie ; tout le Banconi sait qu'il n'y a pas mari plus jaloux que toi sur terre. Oui, c'est moi Soussaba qui l'ai dit à cet homme.

— Je vous écoute Saïbou, intervint le policier.

— C'est vrai : je lui ai donné cette bouteille, reconnut le vieil

homme.

— Voilà, je n'ai pas menti ! triompha Soussaba en claquant des mains et en roulant les yeux. Sadio se mit à gémir et se cacha le visage.

— Qu'y avait-il dans cette bouteille, Saïbou ? demanda l'officier.

— La réponse est chez moi, monsieur le policier. Si nous y allions ensemble...

La voix de Saïbou s'étrangla. Le commissaire descendit derrière lui les marches de l'escalier de la Brigade Criminelle après avoir donné à l'agent se trouvant dans la salle d'attente l'ordre de retenir les deux coépouses.

Chapitre 9

La famille de Saïbou fut stupéfaite en voyant le chef suivi du commissaire Habib. Tous les gestes se suspendirent et tous les regards s'attachèrent aux deux hommes.

C'est dans une chambre délabrée que Saïbou fit entrer l'officier de police, qui toussa dès qu'il eut franchi le seuil. L'intérieur puait à tel point qu'on se demandait si jamais un être avait habité là. On entendait un frou-frou incessant dans le toit ; des ustensiles, des sacs de jute et divers objets indéfinissables qui s'entassaient pêle-mêle. Il fallut au policier le temps de s'habituer à la pénombre pour distinguer sur une natte un vieillard tout blanchi, mais tellement gras qu'il était obligé de s'adosser au mur et de tenir sa bouche toujours ouverte.

À la vue du policier, le vieillard entrouvrit seulement ses paupières, puis les referma. Un silence étrange planait dans la chambre.

— C'est mon frère Gossi, dit enfin Saïbou en regardant le vieillard. Gossi, dit enfin Saïbou en regardant le vieillard. Gossi, te souviens-tu de ce que tu m'as donné pour Sira le jour de sa mort ? Dis-le à monsieur le policier.

— Parle fort, Saïbou, je t'entends mal, répondit l'autre d'une voix presque éteinte.

— Gossi, mon frère, reprit Saïbou en élevant la voix, dis à monsieur le policier ce que tu m'as donné pour Sira le jour de sa mort.

Les paupières du vieillard dansèrent, il étendit la main, tira d'une outre un flacon plein d'un liquide jaunâtre. Saïbou s'en empara et le tendit au commissaire Habib. « Voilà ce que j'ai donné à Sira, monsieur le policier, expliqua-t-il d'une voix tremblante. J'ai eu un fils de ton âge, mais tu représentes la loi et je vais devoir te dire ce que personne au monde, hormis mon frère Gossi et moi, ne sait. Mon frère a donné ça à Sira pour que je redevienne un homme parce que, je ne sais pas pourquoi, en face d'elle, je... Et c'est depuis des mois. Ça s'est

fait comme ça, brusquement. C'est inexplicable. Voilà, monsieur le policier. »

« Oui, murmura le commissaire Habib, j'ai compris. » Il empocha le flacon, quitta la chambre, traversa la cour où le petit monde de Saïbou n'avait pas esquissé un geste depuis. La façon dont il démarra trahit son malaise. Alors il fonça en direction du Grand Marché où, arrivé bientôt, il comprit qu'il était contraint de se garer en stationnement interdit, tant le lieu grouillait de monde. C'est à peine si les voitures pouvaient se déplacer au milieu de la foule qui coulait en traînant les pieds. Dès que le commandant de la Brigade Criminelle eut bouclé la portière et tourné le dos, un agent de la Routière, qui semblait le guetter, se hâta de glisser une contravention sous l'essuie-glace de son véhicule.

Le commissaire se laissa emporter par le flot, butant contre des pieds, accrochant des pans de boubou, donnant du coude dans quelque objet dur ou mou. Il parvint à se frayer un passage à coups d'épaule, s'engagea sur une ruelle coincée entre deux rangées de bâtiments et débouchant sur la partie du marché où les femmes vendaient des pagnes de toutes sortes dans une odeur étouffante de teinture. Tout au fond, s'entassaient des étalagistes vendant de tout, des pièces détachées pour bicyclettes aux carcasses de voitures.

Un jeune homme au visage agréable qu'éclairaient des yeux malicieux vint à la rencontre du commissaire après être sorti d'on ne sait où. Il se contenta de saluer par un « bonjour, chef » et se dirigea vers un coin isolé, suivi du policier.

— Alors ? l'interrogea laconiquement le commissaire.

— Chef, ça n'a pas été facile, parce que les gens hésitent à parler, surtout après les arrestations...

— Oui, oui, l'interrompt le commissaire ; je comprends tout ça, Kabirou, mais viens-en à l'essentiel.

— Bien, chef ; voici : je n'ai rien découvert d'intéressant dans la famille même dont le chef est un pauvre type toujours endetté qui ne peut même pas nourrir les siens. Il a trois femmes et dix-sept gosses. Donc, vous comprenez, chef, dans des circonstances pareilles, si on n'a pas...

— Allons, allons ! s'impacienta le commissaire.

— Alors, chef, bref, reprit Kabirou qui n'arrêtait pas de gesticuler et de plonger les mains dans ses poches, bref, c'est loin d'être une famille modèle. La femme Naïssa n'a jamais eu d'enfants ; vous savez, chef, parce que dans des situations de ce genre, quand une femme...

— Kabirou !

— Alors, bref, chef, feu Naïssa menait une vie pas très catholique...

— Oui, oui, le coupa de nouveau l'officier de police, je connais la liste de ses amants, mais je t'ai chargé de chercher à savoir son emploi du temps le jour de sa mort.

— Alors, bref, chef, c'est ça : le jour de sa mort vers onze heures, elle était chez sa copine Sali...

— Où habite-t-elle ? Que fait-elle ?

— Elle habite le Banconi, elle aussi, chef ; et son métier est difficile à expliquer ; vous savez, chef dans des circonstances de ce genre, quand une jeune femme est obligée de...

— Prostituée, c'est bien ça, Kabirou ?

— Bref, oui, chef, vous l'avez deviné.

— Tu as pu en savoir davantage ?

— Non, chef ; bref, les prostituées, moi je suis un bon musulman, c'est pourquoi je préfère...

— C'est ça, c'est ça, Kabirou, tu es un bon musulman et moi un cafre ! L'adresse de Sali ?

— Enfin, bref, chef, Rue 2, logement 3.

— Tu es un indicateur efficace, Kabirou, conclut le commissaire Habib, mais tu parles trop. Sosso prendra contact avec toi plus tard. Alors, bref, ciao, mon petit.

— Enfin, bref, merci chef et au revoir.

Kabirou disparut derrière les collines de pagnes alors que le policier refaisait péniblement le même trajet, car de minute en minute la foule grossissait.

Il arracha la contravention, la froissa avec rage et la jeta ; puis il démarra, mais freina plusieurs fois avant de pouvoir forcer la priorité au milieu d'un concert de klaxons et de protestations. Le commissaire Habib n'en avait cure. Il avait seulement hâte de voir à quoi

ressemblait cette Sali, et ce qu'elle pouvait bien lui apprendre.

Arrivé au Banconi, il se gara devant une mansarde de la rue 2 et ne put s'empêcher de faire la moue en entrant dans la cour au mur de clôture écroulé à moitié. Il marcha droit vers l'unique petit bâtiment qui se dressait dans un angle, tapa par deux fois à la porte de tôle ondulée, mais n'obtint pas de réponse. Malheureusement pour celui qui se trouvait de l'autre côté et voulait faire croire à son absence, un objet métallique tomba et tinta tout le temps qu'il roula. Un juron étouffé et un frou-frou se firent entendre.

« Commissaire Habib ! c'est la police, Sali ; ouvrez ! » Quelque instant encore et la porte s'ouvrit sur une chambre proprete parfumée à l'encens et séparée en deux par un rideau épais. Sali, une jeune femme, pas belle mais assez charmante et rondelette, était debout, les cheveux défaits et les habits mal mis.

— Asseyez-vous, pria-t-elle le commissaire alors même que cette partie de la chambre était dépourvue de siège.

— Vous êtes bien Sali, l'amie de Naïssa ? lui demanda le commissaire, ignorant l'invitation.

— Naïssa ? interrogea Sali. Quelle Naïssa ?

— Cessez de jouer cette détestable comédie, Sali ! le rabroua le policier. Naïssa était chez vous quelques heures avant sa mort. Vous faites semblant d'ignorer que votre situation est grave, parce que rien ne prouve que ce n'est pas vous qui l'avez empoisonnée.

— Hey ! hey ! hey ! s'exclama la jeune femme en tapant des mains, hey ! moi, tuer Naïssa ? Hey ! hey !

— Alors dites-moi où elle est allée après vous avoir quittée, sinon vous serez obligée de venir avec moi à la police, la menaça le policier.

— Babou ! Babou ! cria soudain la femme, en tirant brutalement le rideau derrière lequel apparut, assis sur un lit défait, un adulte dont la chemise était à l'envers et les cheveux en bataille. De gêne, il n'osait regarder le commissaire en face. C'est toi qui m'as dit que tu as aperçu Naïssa à sa sortie d'ici, alors réponds ! lui commanda Sali.

— Elle est allée chez elle... je suppose, répondit l'homme dont l'hésitation était manifeste.

— Tout droit ? s'enquit le policier.

— Non, elle est passée par le marché.

— Chez qui est-elle allée ?

— Je ne sais pas, moi ; elle s'est arrêtée en chemin pour bavarder avec un jeune homme qui lui a remis quelque chose qu'elle a attaché dans son mouchoir de tête.

— Quel jeune homme ?

— Je ne le connais pas du tout ; je l'ai seulement rencontré quelquefois au quartier.

— Est-ce qu'il présente un signe particulier ?

Babou baissa la tête, puis dit :

— Il se gratte le derrière souvent ; du moins, c'est ce qu'il a fait ce jour-là.

— C'est tout ce que vous avez retenu de lui ?

— Oui, commissaire, je le jure.

— Quelle est votre profession ? lui demanda Habib sans transition.

Le nommé Babou écarquilla d'abord les yeux avant de répondre :

« Agent d'affaires ».

Le commissaire se tut et dévisagea ses hôtes mal à l'aise.

— Dites-moi, Sali, vous n'êtes pas mariée, vous, mais Naïssa l'était. Que venait-elle donc chercher chez vous ? Comment s'appelle son amant ?

— Elle n'avait pas d'amant, répondit la jeune femme avec assurance.

Le ton du commissaire se durcit.

— Faites attention, Sali, c'est la dernière fois que je me montre compréhensif. Dites-moi le nom de celui qui était l'amant de Naïssa. Allez !

Le nommé Babou n'osait pas relever la tête. Maladroitement, il tentait d'arranger tantôt sa chemise, tantôt ses cheveux. Habib semblait ne même pas le remarquer.

— C'est pourtant la vérité que je vous dis là, commissaire, protesta Sali. Naïssa venait ici chaque fois avec quelqu'un de nouveau. C'étaient souvent des jeunes gens et je ne les connais pas. Ils ne m'intéressaient pas. J'avais dit à Naïssa qu'ils étaient trop jeunes, mais c'est ce qu'elle voulait.

— Si je comprends donc, ici, c'est une chambre de passe ?

— Ah non, non ! nia énergiquement la prostituée, Naïssa était une amie d'enfance. Je lui rendais seulement service. Et c'était gratuit. D'ailleurs, Naïssa ne prenait jamais d'argent pour... Elle se tut. Le commissaire la dévisagea de nouveau, puis son regard s'attacha à Babou.

— Et vous, Babou, connaissez-vous au moins un de ces jeunes gens ?

— Non, répondit Babou en avalant sa salive, je n'en ai jamais rencontré ici.

— Sali, qu'est donc venue chercher Naïssa ici, le jour où... Babou l'a aperçue au marché ?

— Rien, répondit Sali. Elle est venue tout juste pour me voir. Je ne lui ai pas demandé d'où elle venait, mais elle paraissait pressée de rentrer chez elle.

— Son mari savait-il qu'elle le trompait ?

— Non, je ne crois pas. Naïssa était prudente. Je pense que c'est pour ça qu'elle ne s'attachait pas à un seul homme. En tout cas, tout ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle souffrait de ne pas avoir d'enfants.

Sans plus attendre, le commissaire Habib tourna le dos : il était convaincu que ce n'était pas dans cette mansarde qu'il résoudrait le mystère de la mort de Naïssa, même si ce qu'il venait d'apprendre sur la défunte n'était pas dénué d'intérêt.

*

Après avoir quitté Ba Djénéba, l'inspecteur Sosso voulut en apprendre davantage sur Hama à la Générale des Sociétés Sucrières qui constituait le siège social de plusieurs unités industrielles.

Il faillit manquer le virage et percuter l'une des deux colonnes de béton en délimitant l'entrée. En voulant redresser le guidon de sa moto, il faillit de peu tamponner une fille qui quittait le lieu et qui dut s'écarter précipitamment. Le jeune policier réussit tant bien que mal à conduire son engin jusqu'au parking où il tenta, pour se garer, de se glisser entre deux voitures, mais il en frôla une, y laissant une longue rayure sur la portière arrière. Il se dégagea vivement, alla se garer plus loin et s'empessa de s'éloigner.

La secrétaire du service de comptabilité, qui se limait les ongles derrière sa machine à dactylographier, autorisa l'inspecteur à entrer dans le bureau grand ouvert du chef comptable sans même en aviser ce dernier penché sur les documents jonchant sa table métallique. On ne voyait de lui que son crâne dégarni et luisant.

— Monsieur le chef comptable ? s'enquit le policier.

— Ouïii, répondit l'homme en relevant la tête et en fixant sur le jeune inconnu des yeux vifs mais petits que des sourcils froncés réduisaient à deux points lumineux.

— Je suis l'inspecteur Sosso de la Brigade Criminelle et j'ai quelques questions à vous poser à propos de Hama.

— Hama ! s'exclama le chef comptable qui se mit à tâter la table des deux mains comme s'il eût cherché quelque chose.

— Vous avez l'air préoccupé, monsieur, lui fit remarquer le policier.

— Heu, bafouilla l'homme, je cherche... c'est ça : mes verres !

L'inspecteur sourit, car les lunettes étaient posées bien en évidence sur la table. Le chef comptable put enfin parler. Il bégayait et clignait des yeux constamment.

— Monsieur l'inspecteur, Hama, vous savez... Mais asseyez-vous donc, asseyez-vous là, inspecteur... Bien ! Alors Hama est... était un imbécile. Pardon, pardon, il est mort. Mais c'est un imbécile vraiment, qui, à quarante ans passés, se lamentait comme un enfant chaque fois que sa femme menaçait de le quitter. Si ce n'était que ça ! Imaginez, monsieur l'inspecteur, i-ma-gi-nez qu'il a sub-ti-li-sé deux millions de francs ! dans la caisse et quand le Directeur l'a mis en demeure de les restituer, il a promis de le faire avant sept jours. Et la veille de sa mort, il a rapporté les deux millions ; mais comment ? Tenez-vous bien, monsieur l'inspecteur, en faux billets de dix mille ! En faux billets de dix mille, je dis ! Mais c'est un imbécile, vraiment !

— Vous vous êtes plaints à la D2, je suppose...

— Le patron, lui, certainement ; c'est ce matin seulement que j'ai découvert la supercherie.

— Dites-moi maintenant, monsieur, est-ce que ces derniers temps Hama avait des fréquentations inhabituelles ?

— Oh, Hama, c'est un... c'était un imbécile. La veille de sa mort, un

jeune homme est venu le chercher ici. Il avait dans les vingt-trois vingt-cinq ans. Beau, élégant, avec une moto, je suppose, parce qu'il tenait un casque. Je ne sais pas ce qu'il est, mais Hama avait beaucoup d'égards pour lui.

— Un signe distinctif ?

— Humm... non... oui... oui... je ne sais pas si c'est important, mais il a une tache noire là, au bas du cou. Et Hama l'appelait... euh...

— Le Pacha, lui rappela l'inspecteur qui se leva.

Aliou sortit vite de son étonnement pour dire :

— Dites, monsieur l'inspecteur, est-ce qu'on ne va pas croire que c'est moi, les deux millions ? Parce que vous comprenez, l'imbécile, il crève comme ça...

— Rassurez-vous, monsieur, lui répondit le policier, vous ne serez pas du tout inquiet : nous nous attendions à quelque chose comme ça. Au revoir, monsieur.

En sortant, Sosso sourit à la toute jeune secrétaire qui se trouvait à la place de celle qui l'avait introduit.

Sur le parking, un attroupement s'était formé autour de deux hommes qui vociféraient en gesticulant, prêts à se jeter l'un sur l'autre. En les écoutant, l'inspecteur Sosso comprit que le propriétaire de la voiture qu'il avait éraflée accusait injustement quelqu'un d'autre du forfait. Sans demander son reste, il se hâta vers sa moto.

*

Bientôt, de nouveau, les ruelles tortueuses du Banconi ; de nouveau, la poussière rougeâtre. L'inspecteur Sosso freina devant la concession de mère Sabou, mais n'eut pas le temps d'éteindre son moteur car, de la cour où elle jouait avec des cailloux, la petite Baminata lui cria : « Il n'est pas revenu. Puisque je te dis qu'il est devenu fou, pourquoi tu ne veux pas me croire ? D'ailleurs, qui es-tu, toi, avec ta grosse moto et ton gros casque ? En tout cas, Ibrahim est devenu fou. Je l'ai dit à ma grand-mère, mais elle a répondu qu'il y a beaucoup d'oiseaux là-haut. Tu entends ça, hein ? »

Le jeune policier ne put s'empêcher de sourire et comme il allait repartir, la fillette lança : « Si tu rencontres ma grand-mère, prends-la sur ta moto et amène-la ici, mais ne roule pas vite sinon elle va

tomber. Tu entends, toi ? »

Durant un bon moment, l'inspecteur ne cessa de sourire en se rappelant les propos de Baminata, cependant, peu à peu son visage s'assombrit, car la disparition d'Ibrahim ne présageait rien de bon. Et si l'étudiant était réellement impliqué dans l'affaire des faux billets et qu'il eût cherché à jouer la comédie ?

Au feu rouge du rond-point de Médine, il stoppa derrière trois jeunes motards en file indienne. Tout à coup, il se rendit compte que celui du milieu conduisait une XL rouge et que ses habits étaient d'une coupe choisie. Comme s'il le lui eût commandé, le jeune homme tourna la tête et le policier remarqua qu'il portait une tache noire à la naissance du cou. Malheureusement, le feu passa au vert et l'autre, qui semblait impatient, démarra en trombe, se faufila entre les voitures et fonça sans se soucier de la priorité. L'inspecteur Sosso se lança à sa poursuite.

À la hauteur de l'hôpital Gabriel-Touré, le Pacha eût, sans son exceptionnelle maîtrise de la moto, renversé une vieille femme qui traversait la rue en boitant. Il tourna à l'angle du Grand Hôtel, faisant fi de l'agent de police réglant la circulation et qui le siffla sans conviction. Au moment où l'inspecteur Sosso virait à son tour, une voiture arriva sur lui à vive allure ; il freina brutalement, ses roues patinèrent et il fut projeté à quelques pas de sa moto qui tomba avec fracas.

Des curieux affluaient déjà vers lui quand l'inspecteur se releva, le visage meurtri et la chemise déchirée. Il enfourcha sa moto et tourna sur sa gauche, puisqu'il n'y avait plus de doute qu'il ne réussirait pas à rattraper le Pacha qui ne s'était douté de rien.

*

Au centre d'écoutes, cependant, on tenait coûte que coûte à découvrir des coupables. Sans tarder, un autre suspect avait pris la place de Kambira.

« Amadou, lui dit le commandant de la D2 en souriant, c'est toi qui exiges des preuves de ta culpabilité, n'est-ce pas ? Eh bien, je vais te laisser d'abord le soin de trouver lesdites preuves, en te rendant la mémoire, sinon... »

Amadou était lié à la chaise comme tantôt Kambira. Des taches de sang couvraient le mur et le sol, et le détenu les regardait les yeux dilatés, comme s'il cherchait encore à se convaincre que c'étaient vraiment des taches de sang.

Progressivement, la pénombre s'était épaissie dans le centre d'écoutes et, sourdant de partout, une plainte, d'abord faible, allait s'amplifiant. On pouvait deviner que c'était une voix d'homme et que celui qui gémissait subissait un pénible châtement. De minute en minute, la plainte devenait plus lugubre, comme devenaient plus distincts les bruits qui l'accompagnaient : les claquements de fouet, le choc régulier de quelque instrument dans une partie molle du corps, des vibrations entrecoupés de crissements ; parfois, un ordre retentissait sec et inhumain ; aussitôt le supplicié hurlait plus fort et plus longuement et son hurlement s'amplifiait, pareil à un roulement de tonnerre répercuté par des montagnes.

Amadou claquait des dents, le visage baigné de sueur, face aux quatre hommes assis, indolents, dans leurs fauteuils.

Le commandant fit un signe de la main : la plainte cessa brusquement.

— Amadou, dit l'officier, ce n'est qu'un début ; pour la dernière fois, je t'ordonne de me dire le nom de ton commanditaire. Allez !

— Il s'appelle le Pacha, souffla le jeune homme. Il m'a demandé de me mêler aux manifestants en me faisant comprendre que c'était une marche de protestation contre l'oppression.

— Et voilà ! s'exclama le commandant en se levant, j'ai toujours raison, moi. Si cet imbécile de commissaire Habib pouvait être là pour entendre de ses oreilles de sourd ! Mais qu'à cela ne tienne, il entendra parler de moi. (Il marcha jusqu'à un pas de Amadou.) Alors Amadou, tu sais bien que le Pacha n'est pas un nom. Je ne veux plus te faire souffrir ; dis-moi quel est le véritable nom de ton employeur.

— Je peux vous le décrire, s'empressa de proposer, le jeune homme. Il m'a même donné de l'argent, mais je ne le connais pas...

— Je veux son nom ! rugit le militaire en faisant le même signe. Le servant du tableau de commande appuya sur une manette ; Amadou poussa aussitôt un cri terrifiant et s'évanouit.

— Ranimez-le ! ordonna le chef de la D2 en retournant à son siège. Pendant qu'on détachait Amadou, un soldat entra et salua, suivi de deux autres encadrant Ibrahim, menottes aux poignets.

« C'est un fou qui crie des slogans politiques, mon commandant. Nous l'avons arrêté alors que des écoliers le suivaient en répétant ses paroles. »

L'officier resta muet dans son fauteuil, les yeux rivés sur le jeune homme qui, l'air hagard, les cheveux en broussaille, le regardait à son tour, la bouche bée.

— Ainsi, tu es fou, à ce qu'il paraît, jeune homme ? demanda le chef de la D2 à Ibrahim.

— À bas les voleurs ! À bas les démagogues ! Nous avons faim ; que vienne la Révolution ! rugit Ibrahim, la bouche tordue et l'œil en feu.

— Eh bien, je crois que c'est toi que j'attendais, lui rétorqua le commandant, un sourire mauvais au coin de la bouche, sois le bienvenu, monsieur le fou.

*

Au même moment, Ladji Sylla avait fait appeler son disciple Boussé qui se tenait respectueusement à quelques pas de lui, son sac de voyage en bandoulière, les bras croisés et la tête basse. Était également présent dans le salon Diabi, le chauffeur de Ladji, un bout d'homme solide, au cou de taureau, antipathique à souhait, qui était réputé cruel au point de boire du sang humain.

— Boussé, mon enfant, dit le marabout de sa voix profonde et chaude, tu vas donc retourner chez ton père. C'est lui-même qui me le demande, tu vois sa lettre (il tira une enveloppe de la poche de son grand boubou). Il a dû apprendre tes agissements ici et je comprends son souci de ne pas me voir sali par ta faute. Allah m'est témoin que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour te faire retrouver le droit chemin. Je ne suis qu'un mortel, mais je continuerai de prier le Très-Haut, pour qu'il répande un peu de sagesse sur toi, parce que, au fond, tu n'es pas un être mauvais.

— Maître, commença Boussé d'une voix chevrotante, désormais...

— Non, mon enfant, l'interrompit Ladji Sylla fermement, mais sans rudesse. Je comprends ta peine, mais je ne peux m'opposer à la

volonté de ton père. Si tu parviens à t'amender, tu pourras toujours revenir auprès de moi. N'est-ce pas, Boussé ?

— Oui, maître, murmura le jeune homme.

— Diabi me dit qu'il peut t'amener, puisque son chemin passe par Kobi. Ça t'évitera de marcher. (Il lui tendit un billet de banque que le disciple prit religieusement.) Maintenant, va ! Qu'Allah te protège !

Boussé sortit, suivi du chauffeur. Ladji tira un chapelet de la poche de son grand boubou et se mit à l'égrener.

« Grimpe derrière ! » ordonna le chauffeur à Boussé une fois qu'ils furent parvenus à proximité d'une camionnette bâchée. Boussé, qui se dirigeait vers la cabine, s'arrêta net. « C'est moi qui commande maintenant », ajouta le chauffeur en claquant la portière. Presque aussitôt, il alluma le moteur et dit : « Tu me dois beaucoup d'argent, Boussé. Tu m'as trompé, mais n'oublie pas que moi je ne pardonne jamais. »

Boussé se gratta furieusement le derrière puis grimpa à l'arrière et s'assit sur la banquette. « Je te paierai » murmura-t-il d'une voix plaintive.

La voiture quitta la maison de Ladji Sylla, roula quelque temps dans une ruelle et s'arrêta devant une paillote. Deux hommes, l'un costaud et très grand, l'autre filiforme avec des muscles noueux et des yeux exorbités, montèrent et prirent place sur la banquette sans mot dire. Chacun d'eux tenait un baluchon. Intrigué, Boussé tenta d'apercevoir le regard fuyant de ses hôtes, en vain. Il se gratta furieusement le derrière et demeura les yeux fixés sur ses compagnons de voyage si étranges.

La camionnette roulait à vive allure ; elle se trouvait déjà hors de la ville. Le chauffeur ne se souciait aucunement des obstacles et des aspérités de la route et fonçait, cependant que les passagers étaient fortement secoués et s'accrochaient aux ridelles. Un épais nuage de poussière ocre s'élevait et se précipitait sous la bâche.

Cependant, bientôt l'allure diminua. La camionnette bifurqua, s'engagea sur un chemin de traverse et continua sa course, mais plus lentement.

Boussé tenta de nouveau de dévisager ses compagnons taciturnes,

mais ceux-ci semblaient résolus à rester anonymes. De nouveau, le jeune homme se gratta furieusement le derrière. Or la camionnette s'arrêta. C'était à l'orée de la forêt de Dialan.

« Bon, c'est ici que vous descendez », expliqua le chauffeur aux trois passagers. Sans un mot, les deux adultes mirent pied à terre. Le jeune homme, perplexe, se gratta le derrière comme s'il eût voulu en arracher la peau.

— Mais... ce n'est pas Kobi ici ! cria-t-il.

— Je sais, répondit le chauffeur, mais moi, je ne vais pas jusqu'à Kobi. Ces deux-là sont mes amis. Vous franchissez la forêt et vous empruntez un taxi-brousse sur la grand-rue. Le maître t'a donné de l'argent pour ça, non ? Moi, je t'ai tout simplement rendu service.

Boussé ne parut pas convaincu. Il écarquillait les yeux. Malgré lui, pourtant, il se traîna hors de la camionnette et se trouva aux côtés des deux étrangers.

— Tu devrais me remercier, parce que c'est moi qui ai suggéré au maître que je pourrais te déposer ici au lieu que tu fasses cette distance à pied. De toute façon, ces deux-là sont des amis, tu n'as rien à craindre, ajouta le chauffeur.

— Oui, souffla Boussé, je te rendrai ton argent quand je retournerai à Bamako, dans une semaine. On ne m'a pas encore payé toute la « marchandise ».

Le chauffeur ne répondit pas. La camionnette démarra et disparut rapidement.

« Bon, allons-y ! » dit l'homme filiforme. Boussé marcha entre les deux adultes. Son cœur battait frénétiquement et la sueur perlait sur son front.

Les trois voyageurs entrèrent dans la forêt sombre et silencieuse. Sans s'en rendre compte, Boussé se trouva seul devant, à un moment donné. Instinctivement, il tourna la tête : ses deux compagnons avaient tiré chacun de son baluchon une machette. Le garçon détala et les deux adultes se lancèrent à ses trousses.

Boussé courait, aveuglé par la peur ; il s'accrochait aux lianes, butait contre les souches, titubait, se ressaisissait. Ses poursuivants ne le lâchaient pas d'une semelle et la distance qui les séparait se réduisait.

Boussé cria au secours ; on eût dit que la forêt étouffait son appel. Comme il percevait de plus en plus distinctement le souffle de ses ennemis mortels, il se baissa soudain, ramassa une pierre qu'il lança de toutes ses forces à l'adulte filiforme. Ce dernier, atteint en plein visage, hurla de douleur et se laissa tomber. Son compagnon, lui, ne s'arrêta cependant pas. Boussé voulut se baisser de nouveau pour ramasser une pierre, mais il buta et s'affala. L'homme fonça sur lui en hurlant, les yeux hagards et en brandissant sa machette. Paralysé par la peur, le garçon ferma les yeux et hurla à son tour.

Chapitre 10

Le sable et les galets crissaient sous leurs pas alors qu'ils marchaient dans une espèce de cuvette que le fleuve découvrait en s'asséchant. L'inspecteur Sosso avançait allègrement, tandis que son chef peinait quelque peu.

— Ah ! se lamenta le commissaire, l'âge fait son chemin, mon petit Sosso ; sinon, autrefois...

— Oui, chef, acquiesça le jeune homme par formalité, peut-être même sans avoir rien compris.

Après l'étendue sablonneuse, ils abordèrent un terrain marécageux que le soleil avait desséché et transformé en un conglomérat de grandes plaques argileuses aussi dures que du roc, entre lesquelles poussaient des touffes d'herbe jaunâtre ; puis ils escaladèrent un monticule au-delà duquel se dressaient des cabanes. De loin, on apercevait des filets de pêche étalés sur les toits de chaume ou fixés au sol par des pieux, des épaves de pirogues dans lesquelles s'amusaient des enfants nus et criards. L'herbe devenait plus verte, mais demeurait tout aussi drue, de même que la végétation se résumait à quelques arbustes rugueux et rabougris.

L'officier de police soufflait. Il baissa les yeux et constata que ses chaussures avaient pris la couleur de la terre ; il les secoua, en vain ; devant lui, son jeune collaborateur, au contraire, marchait avec une grande agilité comme s'il prenait de l'exercice.

À mesure qu'ils approchaient des huttes, une odeur de poisson et une vague de chaleur humide devenaient de plus en plus intenses. Au loin, sur le fleuve d'une couleur indéfinissable, des silhouettes de pêcheurs se tenaient immobiles dans leurs pirogues. Les oiseaux qui survolaient les eaux en rase-mottes passaient telles des flèches par-dessus le petit campement.

« C'est une vieille connaissance, expliqua le commissaire Habib à

son collaborateur qui avait ralenti le pas pour se trouver à la hauteur de son chef. Il s'appelle Zarka. Zarka comment ? je crois que personne n'est capable de répondre à cette question. Il vient du même village que moi ; c'est un ami d'enfance de mon père, qui s'est retrouvé ici je ne sais comment. Je le taquine souvent, parce que c'est un cousin à plaisanteries. Mais c'est un savant, mon petit Sosso. Personne mieux que lui ne connaît les plantes et leurs vertus. Dans ce domaine, je me fie plus à lui qu'à notre labo... C'est par là. »

Devant la cabane qu'avait montrée le commissaire était assis un garçon de trois ans ou quatre ; entre ses jambes étendues, de tout petits poissons encore vivants s'agitaient faiblement et l'enfant les regardait d'une façon mystérieuse. L'intrusion des deux étrangers parut lui déplaire, car dès qu'il eut relevé la tête, son visage s'assombrit. « Où est ton grand-père ? » lui demanda l'officier de police. Pour toute réponse, l'enfant tourna la tête vers une cabane ; dès que les étrangers y pénétrèrent, il ramassa ses poissons et s'éloigna.

— Je parie que c'est ce vaurien de Habib qui vient me casser les pieds, lança une voix de l'intérieur.

— Je vois que tu commences à être intelligent, Zarka, lui répliqua le commissaire en entrant.

Le vieillard était assis sur un grabat et raccommodait des filets. Malgré son visage labouré de rides profondes et ses cheveux blancs épars sur sa tête comme des piquants, il demeurait encore solide. Son boubou de cotonnade béait sur sa poitrine, laissant apparaître des pectoraux imposants.

— Je ne le connais pas, celui-là, dit-il en montrant l'inspecteur Sosso.

— Il s'appelle Sosso, c'est un collaborateur.

Le vieux pêcheur regarda le jeune homme attentivement, puis hocha la tête. « Sosso, est-ce un nom pour un homme ? » demanda-t-il en souriant.

— C'est un moustique qui ne pique pas, lui répliqua le commissaire.

— Qu'en sais-tu ?... Je ne te demanderai pas de t'asseoir parce que tu n'en as jamais le temps. Qu'est-ce qui te fait donc courir chez ton

maître, mon petit esclave ?

L'officier de police tira de sa poche le flacon que lui avait remis Saïbou : « Ça, répondit-il. J'ai encore besoin de tes lumières, mon brave Zarka. Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Le visage du pêcheur devint soudain grave. Il tourna et retourna le flacon lentement, l'agita, le déboucha, le huma, le referma, l'agita de nouveau puis l'observa plus longuement. Le liquide, initialement blanc, avait viré au jaune et des bulles s'y formaient. Un sourire ironique illumina le visage du vieillard alors qu'il reportait son regard sur le policier.

— Tu vieillis déjà, mon esclave, dit-il au commissaire. Moi, mon dernier enfant, je l'ai eu à soixante-dix ans ; toi, tu es déjà fatigué. Mais celui qui t'a donné ce remède est un connaisseur et il doit être aussi âgé que moi.

— Tu as raison, Zarka. Il n'y a donc aucun risque pour celui qui consomme ce... remède, quelle qu'en soit la quantité ?

— Aucun risque, mon enfant. Tu peux en boire toute une journée durant sans même attraper une diarrhée. C'est une décoction de feuilles et d'écorces d'arbres rares.

— Tu es un savant, mon brave Zarka, mais tu as commis une erreur : ce n'est pas moi qui ai besoin de ce remède-là, mais quelqu'un... qui est mort.

— Ah ! s'exclama le pêcheur qui ajouta, philosophe : on meurt un jour ou l'autre.

— Dis, mon esclave, est-ce un médicament pour les femmes aussi ?

— Oui, mon esclave, c'est l'un des rares médicaments de cette espèce à posséder cette vertu, répondit Zarka.

Puis avisant Sosso arrêté sagement dans une encoignure, les mains croisées sur la poitrine, il lui demanda. « Et toi, moustique, qu'as-tu au visage ? Viens ici. » Sosso obéit. Le vieillard l'obligea à se pencher, examina un moment les meurtrissures recouvertes de sparadrap. Tout à coup, il en arracha le pansement, faisant sursauter le jeune policier, puis il tendit la main vers une outre dans laquelle, de l'index, il puisa une pâte blanchâtre qu'il appliqua sur les plaies vives qui l'absorbèrent presque instantanément.

— Reste deux jours sans te laver cette partie du visage et le lendemain il n'en paraîtra plus rien.

La grimace de douleur de l'inspecteur fit sourire le commissaire qui prit son collaborateur par la main et l'amena hors de la hutte. Le vieillard les suivit, s'arrêta au seuil et ferma les yeux à cause de la lumière.

— Comment sont donc tes rapports avec tes chers poissons, Zarka ? le taquina le commissaire.

— Vos machines sont en train de tuer les poissons en amont, répondit le vieux pêcheur d'une voix triste. Ils passent sur l'eau en quantité innombrable, le ventre en l'air. Moi, je souhaite seulement que la mort m'emporte avant la catastrophe que vous allez provoquer, vous les enfants.

— Allons, allons, mon esclave, tu vivras encore cent ans, lui répliqua affectueusement le policier en lui serrant la main. Que la paix du jour soit sur toi !

— Qu'Allah nous apporte la paix à tous ! souhaita le vieillard en tendant la main à Sosso.

Il regarda les deux hommes s'éloigner, soupira, puis rentra dans sa cabane.

Les policiers empruntèrent, pour retourner, un chemin plus long, mais plus commode. Un peu plus loin, sur leur droite, retentissaient des rires de femmes.

Le commissaire sortit le flacon de sa poche et le lança dans les mates.

— Voilà qui innocente le vieux Saïbou. Au fond, je m'attendais à un tel dénouement ; je n'ai procédé à cette vérification que par scrupule, confia-t-il à l'inspecteur.

— Oui, chef, mais son coup de fusil ?

— Bof ! J'ai obtenu de l'infirmier qu'il ne porte pas plainte. Nous ne sommes pas la D2, que diable ! Nous pouvons comprendre les problèmes des autres. Du reste, Saïbou est chez lui, mais c'est un homme fini à la tête d'une famille brisée.

Là-bas, sous les arbres au pied desquels s'étendait de l'herbe verte, des vaches paissaient, portant sur leur échine des aigrettes qui

voletaient entre leurs montures et les branches basses.

— Alors récapitulons, Sosso, dit le commandant de la D4. Nous avons apparemment deux affaires distinctes ; d'un côté, une affaire de faux billets ; de l'autre, trois morts par empoisonnement. En ce qui concerne les faux billets, la question était de savoir qui avait bien pu compromettre Ibrahim. Le marchand d'appareils de musique et le fameux « Chauffeur de l'enfer » accusent un certain Pacha dont les caractéristiques apparentes seraient la beauté, l'élégance et une tache noire à la naissance du cou. D'après Ibrahim, le même Pacha posséderait une XL rouge. Mieux, tu l'as pris en chasse, toi-même, Sosso, et le portrait que tu en donnes corrobore les précédents.

Quant aux meurtres, nous retiendrons ceci : les trois victimes en question ont été retrouvées dans des latrines. L'autopsie, dans les trois cas, a conclu à une mort par absorption de cyanure très peu de temps avant la constatation des décès. Il est difficile, pour le moment, de préciser s'il s'agit de morts accidentelles, de meurtres ou de suicides, mais il y a des faits troublants. J'ai, par exemple, examiné de près ces trois morts dans les latrines et j'affirme que les victimes ne se trouvaient pas en ces lieux pour accomplir un besoin naturel, car aussi bien Sira, Naïssa que Hama portaient leur ceinture ; et dans le dernier cas, il n'y avait même pas de bouilloire pour que l'homme pût penser à faire sa toilette après.

Une autre certitude : ni Naïssa ni Sira n'ont touché aux bouilloires, et si ce que disent leurs parents est exact (et rien ne permet d'en douter), elles sont allées directement de la rue aux latrines, sans même changer d'habits, ce qui est quand même surprenant. Qu'y avait-il donc de si urgent dans les latrines ?

— Chef, vous me permettez de vous interrompre, intervint l'inspecteur, et si les trois victimes avaient absorbé le poison et qu'elles se soient précipitées dans les latrines, elles n'auraient pas eu, dans ce cas, la présence d'esprit de se comporter comme en situation normale.

— Exact, Sosso ; j'y ai pensé un moment, mais cette hypothèse s'effondre dès qu'il s'agit de cyanure, car on ne peut pas en absorber et marcher impunément d'un bout du quartier à l'autre. En outre,

personne n'a remarqué ni de la fièvre ni une grande hâte dans les gestes des victimes. Cependant, je concède que, pour le moment, rien n'autorise à parler de crimes. Je constate seulement qu'il y a trop de coïncidences dans ces affaires pour que tout cela relève vraiment du hasard. Qu'en penses-tu ?

— J'ai des doutes moi aussi en ce qui concerne le caractère fortuit de ces ressemblances, mais à supposer que les trois individus soient morts des suites d'un empoisonnement au cyanure, sous quelle forme ce poison a-t-il donc été absorbé ?

— Sous la forme liquide, je te réponds sans hésiter, Sosso, car si c'était sous forme de capsules, à quoi bon aller dans les latrines ?

Suis-moi bien, mon petit, parce que ça peut te paraître tiré par les cheveux. Je dis donc que le choix des latrines pour y absorber le poison n'est ni étrange ni gratuit, car s'il était nécessaire de faire disparaître les récipients ayant contenu le poison, l'endroit idéal, c'est bien les latrines pour les jeter dans les fosses d'aisance.

— Alors, chef, si je vous comprends, on leur a fait boire du poison sans qu'ils s'en rendent compte ?

— Parfaitement, Sosso ; et il s'agit forcément de la même personne. Elle n'a pas obligé ses victimes à absorber le poison, mais elle leur a fait croire que c'était autre chose. C'est pourquoi j'ai demandé à mon collègue des Sapeurs pompiers de retirer des trois latrines tout ce qui aurait pu contenir un liquide, pour un examen au labo. Enfin, quels liens existaient entre les trois victimes ? Apparemment aucun ; mais à y regarder de plus près, que découvre-t-on ? Ceci : Sira était confrontée à l'impuissance, soudaine et sélective, de son mari. Cette situation a empoisonné sa vie ces derniers mois et elle a tenté d'y remédier. Naïssa souffrait de sa stérilité à tel point qu'elle a cru pouvoir concevoir en adoptant une vie débridée. Hama, lui, était pauvre et tenait coûte que coûte à garder une femme qui n'était pas faite pour lui. Sa passion était si dévorante qu'il en redevenait un bambin. Est-ce que tu commences à « voir », Sosso ?

— D'une certaine façon, oui, chef, acquiesça le jeune homme sans conviction : disons que je comprends dans le détail, mais je vois mal où tout ça mène.

— Tu ne tarderas pas à le découvrir, mon petit, le rassura son chef en souriant. Je continue donc. Il s'agit ensuite de savoir quel rapport il y a entre les meurtres ou ce que nous supposons comme tel et l'affaire des faux billets. Il y a d'abord ce Pacha dont tu as retrouvé la trace au bureau de Hama, où il a passé avant la mort de ce dernier. Donc sur ce point, l'hypothèse de la connexion peut, raisonnablement, être retenue. Reste ce jeune homme qui se gratte le derrière d'une façon... disons indélicate. Qu'a-t-il bien pu dire ou remettre à Naïssa avant sa mort, et de la part de qui ? J'ai demandé le concours de mon ami de la D3 qui ne devrait pas avoir de grandes difficultés à identifier un individu affecté d'une tare si grotesque.

Ils entrèrent dans la voiture garée sur la berge, dans le sable fin parsemé de coquillages.

— C'est triste à constater, dit sans transition le commissaire devenu soudain sombre, le fleuve Niger n'est pas beau, Sosso, il n'est pas beau du tout.

L'inspecteur Sosso hocha la tête, perplexe, démarra lentement, roula un instant le long du fleuve puis vira à gauche. Son chef demeurerait muet, le regard fixe, comme s'il méditait. Pourtant, il dit sans regarder le jeune policier : « Il nous faut retrouver le fameux Pacha le plus tôt possible, Sosso, parce qu'il est la clé de l'énigme. »

— Je m'en charge, chef, s'empressa de proposer Sosso.

— J'ai confiance en toi, mon petit, lui répondit le commissaire, mais l'échec n'est plus pardonnable ; nous opérerons donc tous ensemble. Et maintenant, je te pose une devinette : le Pacha est un play-boy ; pour le retrouver la nuit, où est-il raisonnable de se rendre ?

— Dans les boîtes de nuit, chef, répondit Sosso sans hésiter.

— Bravo ! mon petit Sosso. Ce soir, nous investirons les boîtes de nuit. En attendant, retournons au bureau où doivent nous attendre les rapports de l'inspecteur Baly et du labo.

L'inspecteur Sosso appuya sur l'accélérateur.

Chapitre 11

La salle d'attente du bureau du commandant de la D4 aura rarement connu une discussion aussi orageuse que celle qui opposait les brocantiers Mâmadou et son frère Sadi. Le secrétaire était au bord de la crise de nerfs, car ni ses cris, ni ses menaces n'avaient prise sur les deux frères qui, assis côte à côte sur le banc, semblaient à tout moment sur le point d'en venir aux mains ; c'est avec un grand soulagement qu'il vit apparaître son patron suivi de l'inspecteur Sosso.

« Commissaire, ce sont ces deux fous impossibles qui font ce tapage », dit-il.

Mâmadou s'était dressé brusquement, déséquilibrant son grand frère qui dut, involontairement, s'appuyer sur lui : Mâmadou fut alors contraint de se rasseoir rudement, mais il se releva promptement, obligeant son frère à l'imiter.

— Com'saire, com'saire, c'est moi Mâmadou, je vends un peu de tout au marché du Banconi, et surtout des bouteilles. Voici mon frère Sadi, com'saire, j'ai quelque chose de très important à vous dire, s'expliqua d'un trait le jeune homme au teint clair et au petit nez aplati.

— Com'saire, com'saire, Mâmadou est fou, protesta Sadi ; il n'a rien de sensé à vous dire (puis se tournant vers son frère sous le nez duquel il agitait vivement l'index, il ajouta :) « Tation », Mâmadou ! Moi je t'ai fait venir de Soroya pour t'ouvrir les yeux, mais pas pour que tu me crées des problèmes. Pourquoi viens-tu voir le com'saire pour lui raconter des sottises ? Est-ce que tu crois que ce grand homme n'a rien d'autre à faire que d'écouter un sauwasse comme toi ? Hé, Mâmadou... !

— Tcha, tcha, tcha ! grand frère Sadi, lui répliqua le jeune ; laisse-moi parler au com'saire, on verra. Com'saire, entrons dans votre chambre à coucher ; ici ce n'est pas un lieu pour faire des

confidences ; il y a trop de monde.

Les policiers rirent, tandis que le secrétaire regardait le spectacle, bouche bée.

— Dites-moi d'abord à quel sujet vous voulez me voir en particulier, Mâmadou, dit le commissaire.

— C'est à propos des trois morts du Banconi, lui répondit le jeune homme.

La mine du policier changea brusquement.

— Com'saire, com'saire ! recommença Sadi.

— Ça suffit ! tonna le commissaire. Entrez là, leur ordonna-t-il en montrant son bureau dont la porte se referma aussitôt sur eux.

Sadi et Mâmadou étaient assis face au commissaire et l'inspecteur Sosso demeurait presque adossé à la porte.

— Eh bien, je t'écoute, Mâmadou. Quant à toi, Sadi, ne parle que si je te le demande. Allez, je t'écoute, Mâmadou.

Face à l'officier de police, Mâmadou paraissait moins sûr de lui-même. Il hésita, regarda son frère qui fit une moue grotesque.

— Com'saire, dit-il enfin, Sira, Naïssa et Hama sont venus chez nous, à la « boutique » de mon frère, et ont demandé chacun une bouteille plate et noire ou d'une couleur foncée.

— Hé, Mâmadou, hé, Mâmadou ! se lamenta le grand frère, est-ce qu'on vient raconter des paroles sans queue ni tête à un grand chef comme le com'saire ? Hé...

— Tais-toi ! le coupa le commissaire. Quelle était la couleur des bouteilles que tu leur as vendues, Mâmadou ?

— C'étaient des bouteilles d'un rouge foncé.

— Pouvait-on distinguer ce qu'il y avait là-dedans ?

— Non, com'saire, c'est impossible.

— Tu dis qu'elles étaient plates, mais où pouvait-on les garder sur soi, par exemple ?

— Dans la poche du boubou, de la chemise... ou dans le mouchoir de tête... Je ne sais pas...

Le téléphone sonna à ce moment : Mâmadou s'interrompit et son frère sursauta.

« Lui-même, répondit le commandant de la D4, le labo ? Oui,

j'écoute... Oui... trois flacons plats et d'un rouge foncé... Oui... oui... Faites suivre le rapport, docteur, mais ce que vous m'apprenez est déjà très important. Merci, docteur. » Il reposa le combiné avec précaution comme s'il calculait ses gestes, les yeux fixés sur ses deux interlocuteurs : « Tu as parfaitement raison, Mâmadou, et ce que tu m'as appris est très important », dit-il.

— Tcha, tcha, tcha ! grand frère Sadi, eh ! triompha Mâmadou qui se leva brusquement en se frappant la poitrine. Je t'ai dit que ce « secret » est très important. Com'saire, grand frère Sadi a peur, parce qu'il dit qu'on va le découvrir, parce que, figurez-vous, com'saire, que nous, nous ne payons jamais d'impôts. Dès que nous « les » voyons venir, nous fermons la « boutique » et nous fuyons. C'est pourquoi on n'a pas de « niméro ». Grand frère Sadi, rassure-toi, le com'saire est un grand homme, et après le service que je viens de lui rendre, il nous dispensera de payer l'impôt ; n'est-ce pas, com'saire ?

Sur ces entrefaites entra l'inspecteur Baly qui fronça les sourcils en apercevant les deux frères. « Mon commandant, je vous apporte les résultats de mes investigations, commença-t-il en déposant trois feuillets dactylographiés sur le bureau de son chef. Le mari de Sira déclare que sa femme possédait deux boucles d'oreilles en or pur de cent cinquante grammes chacune, mais qu'elles ont disparu, en plus de dix pagnes neufs de Guinée à rayures jaunes et noires portant une croix tissée à l'un des bouts. Quant à Naïssa, un bracelet et un pendentif en or qu'elle gardait au fond de sa malle ont disparu, d'après sa petite sœur qui jure qu'ils étaient encore à leur place la veille de la mort de sa sœur. Voilà, mon commandant, c'est tout ce... Heu, pardon, mon commandant, un détail : la femme de Hama prétend que son mari lui avait affirmé qu'il serait riche demain à quatorze heures. »

— Merci, inspecteur, vous avez travaillé avec diligence. Je me charge du reste.

L'inspecteur Baly allait franchir la porte lorsqu'il se ravisa et retourna sur ses pas.

— Excusez-moi, commandant, mais j'ai oublié de vous dire qu'il vient d'y avoir un meurtre dans la forêt de Dialan.

— Quoi ? s'exclama l'officier.

— Le jeune homme a été tué de plusieurs coups de hache. Les assassins sont recherchés, car tout laisse à penser qu'ils étaient au moins deux. Du reste, le labo nous éclairera sur ce point. Quelles sont vos instructions, chef ?

Le commissaire Habib ne répondit pas, car l'édifice qu'il avait échafaudé risquait de s'écrouler si ce meurtre avait un rapport avec les précédents et embrouillait tout.

Baly déposa une photographie sur le bureau du commissaire. « C'est un agrandissement de la photo d'identité trouvée sur la victime. Malheureusement, la carte d'identité ne lui appartient pas : il l'a volée pour y apposer sa photo... enfin volée ou ramassée — ça revient au même », expliqua-t-il.

Devant le silence du chef, l'inspecteur Baly ne sut que faire. Son collègue Sosso lui posa la main sur l'épaule : il comprit et sortit.

Le commissaire contemplait la photo sans y toucher. Mâmadou aussi, d'ailleurs, qui s'exclama :

— Hey, hey ! tcha-tcha-tcha ! com'saire, je le reconnais, celui-là ! Son grand frère se laissa glisser sur la chaise, désespéré.

— Quoi, Mâmadou, quoi ? cria à son tour le commissaire.

— Je le connais, com'saire, réaffirma Mâmadou qui quitta son siège et s'arrêta au milieu de la salle où il se gratta furieusement le derrière. Il fait comme ça, comme ça ! Puis hurlant presque, il ajouta : Hey, hey ! tcha-tcha-tcha ! Il a échangé l'« arsent » avec Ibrahim, le fils de Sira. Grand frère Sadi, tu t'en souviens, n'est-ce pas ?

Mais grand frère Sadi pleurait à chaudes larmes.

— Mâmadou, dit le commissaire Habib, tu as parfaitement raison...

— N'est-ce pas que nous ne payerons plus d'impôts, com'saire.

— On verra, Mâmadou ; sergent, en attendant, prenez leur déposition ! » commanda l'officier par interphone.

Les deux frères sortirent allègrement ; l'inspecteur Sosso referma la porte.

À peine le téléphone eut-il sonné que le commissaire décrocha le combiné : « Ah, c'est toi, mon cher, s'exclama-t-il joyeusement, mais peu après sa mine s'assombrit et sa voix s'assourdit. Oui... oui...

tiens !... Je comprends, oui, oui... Il l'a certainement torturé. Certainement... Oui... merci bien, mon vieux... Oui, Ah, oui : Boussé tu dis ? Bien, bien. Alors merci bien, mon vieux. Je me demande ce que je serais sans toi. Allez, bye ! »

Il raccrocha, resta un moment la main sur l'appareil puis dit à l'adresse de l'inspecteur Sosso : « Mon petit, j'ai une mauvaise nouvelle pour toi : le salaud de la D2 a cueilli Ibrahim. Le jeune homme se trouve à l'asile psychiatrique. C'est mon ami des Renseignements qui me l'apprend. »

Il décrocha le combiné, le raccrocha, se leva si précipitamment qu'il cogna son bureau, faisant tomber les documents et se rua vers le secrétariat. Son collaborateur fit un écart pour éviter le choc. « Ah, ils sont là ! s'écria-t-il en haletant. Mâmadou, dis-moi, dans quelle maison as-tu vu entrer le jeune homme qui se gratte ? Allez ! »

— Dans la maison de l'homme qui a beaucoup d'« arsenic » ! Ladji Sylla lui-même, répondit Mâmadou surpris.

« Sosso ! » hurla le commissaire Habib. Les deux policiers sortirent en trombe, dévalèrent l'escalier sous les regards stupéfaits des employés de la Brigade Criminelle et s'engouffrèrent dans la voiture qui démarra tel un bolide et, peu de temps après, s'immobilisa en crissant devant le domicile de Ladji Sylla.

Le gardien leur ouvrit le portail sans parler. À la question « Est-ce que Ladji Sylla est ici ? » posée par le commissaire, l'homme hochait la tête, et c'est alors que l'officier se souvint qu'il se trouvait en face d'un muet. Les deux policiers parvinrent à la porte du salon. Ayant entendu le bruit des pas sur le sol de ciment, le grand marabout invita ses hôtes à entrer.

Ladji Sylla, assis dans le fauteuil faisant face à l'entrée, en désigna deux autres aux policiers : le commissaire s'installa vis-à-vis du maître de céans, l'inspecteur Sosso ayant choisi de demeurer debout près de la bibliothèque pleine de bibelots.

— Que puis-je pour vous ? demanda le saint homme après les salamalecs d'usage durant lesquels il avait regardé avec insistance le jeune policier tout absorbé dans la contemplation des objets contenus dans la bibliothèque.

— Je suis le commissaire Habib de la Brigade Criminelle, répondit l'officier en exhibant sa carte que Ladjy Sylla regarda presque avec dédain. Je voudrais savoir, continua néanmoins le commissaire, si vous avez ou aviez à votre service, ou chez vous, un employé, un disciple ou un parent nommé Boussé.

— Boussé ? Boussé comment ? interrogea l'homme d'Allah avec suffisance, ses yeux à la flamme insoutenable rivés sur ceux de son interlocuteur aussi froid que du marbre. On eût dit un défi.

— Boussé C., maître ; mais voici quelque chose qui vous aidera certainement à vous souvenir, dit le commissaire.

Il tendit la photo à Ladjy Sylla ; celui-ci y jeta un coup d'œil puis la lui rendit.

— Mais oui, fit-il dédaigneusement, c'est Boussé C. ; il était chez moi.

— Et qu'était-il pour vous, maître ?

— Écoutez, commissaire, l'heure de la prière approche et je ne pense pas qu'entre honorer Allah et parler de Boussé, il y ait un choix à faire. Pour être bref, je vais répondre à cette question qui, je l'espère, sera la dernière. Eh bien, Boussé m'avait été confié par son père lors de mon passage à Kobi, il y a deux ans. J'ai voyagé avec lui, j'ai veillé sur lui autant que possible. Malheureusement, c'est un garçon maudit dont tous les actes sont contraires à la conduite d'un bon musulman. Je me suis employé à le changer pour qu'il puisse être sauvé, en vain. C'est pourquoi j'ai écrit à ses parents pour les informer de la conduite scandaleuse de leur enfant. Son père, qui est un bon musulman, m'a donné raison, malgré le chagrin qu'il en a éprouvé. Il m'a donc demandé de lui renvoyer Boussé. Et ce matin, j'ai donné au garçon ce qu'il fallait pour rentrer chez lui. Voilà, commissaire. Des enfants comme Boussé, je préfère ne même pas en entendre parler. Et maintenant, si vous voulez bien...

— Vous n'entendrez plus parler de lui, maître, du moins d'une certaine façon : il est mort ; on l'a tué de plusieurs coups de hache, l'interrompit le commissaire en le regardant droit dans les yeux.

— La illah ilallah ! s'exclama Ladjy avec dignité cependant ; on a tué Boussé en chemin, sans qu'il ait revu ses parents ? Pauvre garçon...

Allah akbar !

— Alors vous comprendrez, maître, expliqua le policier, que je tiens à vous poser quelques questions supplémentaires si nous voulons retrouver son assassin... Quand avez-vous donc écrit à ses parents ?

Ladji fronça imperceptiblement les sourcils, dévisagea impudemment son interlocuteur.

— Attendez, dit-il enfin, il y a... il y a deux jours, je crois.

— Et quand vous est parvenue la réponse de son père ?

— Hier.

— Par la poste ?

— Non, par les soins d'un chauffeur de taxi-brousse qui passe par Kobi une fois par mois. Il s'appelle Bakary K. Vous le retrouverez facilement à l'autogare de Sogoniko.

À ce moment, après s'être assuré qu'il n'était pas observé, l'inspecteur Sosso prit dans la bibliothèque quelque chose qu'il glissa furtivement dans la poche de sa chemise.

— Je ne vous importunerai pas davantage, maître, conclut le commissaire Habib en se levant, je voudrais cependant vous demander de me faire tenir la lettre par laquelle vous avez reçu la réponse du père de Boussé, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Comme s'il s'attendait à cette sollicitation, Ladji Sylla dit en se levant : « Aucun problème, commissaire », ouvrit un des tiroirs de la bibliothèque, y prit la lettre et la tendit au commissaire.

« Commissaire, dit alors Ladji Sylla, vous devez faire votre travail, c'est vrai ; mais prenez garde, car votre pouvoir vous a été donné par Allah ; ne vous avisez donc pas de vous prendre pour Allah. Lui seul crée, lui seul tue sans devoir répondre devant qui que ce soit. Les créatures lui appartiennent corps et âme. Vous avez profané une tombe, vous avez touché à ce qui appartient à Allah et à Allah seul. Allah vous en tiendra rigueur. Je ne suis qu'un pauvre mortel, mais je prierai pour vous afin que le Tout-Puissant vous pardonne cet errement. »

Le commissaire Habib se contenta de proférer un « merci maître » puis tourna le dos. Le marabout ajouta : « Vous transmettez mes

amitiés à votre chef, le colonel, commissaire. — Je n'y manquerai pas », répondit l'officier qui, suivi de l'inspecteur et visiblement irrité, se hâta vers sa voiture laquelle démarra aussitôt.

— Tu as entendu, mon petit Sosso ? Le vénérable marabout se dit l'ami du colonel et me menace de ses foudres de façon à peine voilée. Ça veut dire : attention, petit commissaire, ne viens plus me casser les pieds chez moi, sinon tu auras chaud.

Le commissaire Habib s'efforçait de parler de façon sereine, mais la colère altérait sa voix.

— Je vous avais pourtant dit qu'il avait de solides relations en haut lieu, chef ; mais il est vrai que j'étais loin de penser au colonel.

Il y eut un moment de silence. Le commissaire paraissait soucieux, contrairement à son jeune collaborateur qui conduisait avec décontraction. Un embouteillage sur le pont reliant les deux rives du Niger l'obligea à s'arrêter. Il jugea même nécessaire de couper le moteur, parce qu'il ne pouvait s'agir que d'une collision ou d'une panne et l'attente serait forcément longue.

Le commissaire se plongea dans la lecture de la lettre que lui avait donnée le marabout.

— Chef, vous pensez donc que le saint homme peut être mêlé à cette affaire ? lui demanda l'inspecteur.

— Je ne l'ai jamais dit, Sosso, protesta le chef ; seulement, c'est un témoin et il était de mon devoir de l'interroger. Cette lettre constitue pour lui un alibi inattaquable dans tous les cas, si le chauffeur en question le confirme.

« Chef, regardez. » L'inspecteur tendit au commissaire l'objet qu'il avait dérobé chez Ladji Sylla.

— Quoi ! s'exclama le commissaire en contemplant l'objet.

— Je l'ai volé dans sa bibliothèque, le précéda le jeune homme.

L'officier sourit : « Même Allah prend des moments de détente » remarqua-t-il. Il empocha l'objet.

Sosso démarra enfin. La circulation était si dense qu'il était obligé de freiner à tout moment pour éviter un cycliste imprudent ou un automobiliste dévergondé qui se croyait plus pressé que tout le monde. Franchi le pont, la circulation redevint plus fluide.

L'autogare de Sogoniko grouillait de monde et de véhicules et l'inspecteur dut chercher patiemment un espace pour se garer. Ils se dirigèrent vers un hangar couvert de feuilles de tôle ondulée dont l'éclat jouait sur les murs. Le jeune homme, en habitué des lieux, avisa un homme trapu assis seul sur une banquette, un cahier chiffonné sur les genoux, un képi crasseux de travers sur sa grosse tête aux cheveux hirsutes, et lui demanda où se trouvait Bakary K. « Bakary ! » hurla aussitôt l'homme avec tant de force que ses cordes vocales vibrèrent. « Oui-iii ! » répondit un autre homme assis à même le sol et adossé à un mur, quelques pas plus loin. L'inspecteur alla vers lui, suivi du commissaire.

— Qu'est-ce que tu veux, mon gars ? lui demanda insolemment Bakary K. Si c'est bien Bakary que tu cherches, c'est moi et pas un autre. Alors ?

— Voilà, répondit Sosso en jouant le timide, ce monsieur que voici est rentré de France il y a deux jours, après un séjour de vingt-cinq ans. Bon. Un de ses amis l'a chargé d'un message important pour sa mère qui habite Kobi. Il voudrait donc y aller et en revenir le plus rapidement possible. Son ami Ladji Sylla du Banconi, lui a fait comprendre que vous seul êtes capable de l'aider à accomplir sa mission.

Bakary éclata d'un rire de satisfaction, découvrant des dents affreusement cariées. Il se tapait la cuisse en s'esclaffant.

— Hâ ! hô ! hô ! hôââ ! ce Ladji Sylla, il ne cessera jamais de m'admirer, lui, à ce que je vois. Imaginez qu'hier dans la nuit, il m'a envoyé apporter une lettre à Kobi ; en un clin d'œil, me revoilà devant lui avec la réponse à la lettre. J'ai fait deux cents kilomètres le temps d'un éclair.

Il rit de plus belle. L'inspecteur Sosso voulut y ajouter du sien, mais ne réussit qu'à grimacer horriblement. Le commissaire était dépassé.

— Il nous a assuré que vous êtes le seul chauffeur en qui on puisse avoir confiance, renchérit l'inspecteur.

— Il n'a pas menti ! s'écria le célèbre chauffeur. Et pour ce qui est d'être un homme de confiance, ne va pas chercher loin : je suis là. Imagine-toi, petit, imagine-toi que Ladji Sylla m'a confié cin-quan-te-

mil-le-francs ! oui, je dis bien : cin-quant-mil-le-francs pour celui à qui il a envoyé la lettre. Ça prouve bien qu'il a confiance en moi, n'est-ce pas ? Ha ! ha ! ha ! hi ! hi ! hi ! Alors toi, le monsieur de « Farance », tu as donc passé vingt-cinq ans là-bas ?

— Alors Bakary, intervint précipitamment l'inspecteur quand il eut remarqué l'air ébahi de son chef ; nous allons de ce pas chercher les bagages du monsieur de « Farance ». Vous nous attendez, n'est-ce pas ?

— Aaaaah ! s'irrita le chauffeur, si vous ne faites pas vite, je suis tellement sollicité que je ne peux promettre de vous attendre indéfiniment.

Son enjouement avait disparu soudain. L'inspecteur prit le commissaire par la main et l'entraîna hors du lieu.

— Eh bien, mon petit Sosso, put enfin dire l'officier quand la voiture eut démarré, tu es un comédien doublé d'un menteur de talent.

— Chef, c'est que je le connais, ce Bakary-là. C'est un des plus gros menteurs de Bamako. Et gonflé avec ça ! Vous l'avez entendu. (Il se tut, puis ajouta :) Je crois qu'il n'y a vraiment rien à récolter du côté de Ladjy Sylla, chef.

De nouveau, l'embouteillage sur le pont. Les deux policiers demeurèrent silencieux. Le commissaire paraissait préoccupé alors que son jeune collaborateur dévorait du regard l'image d'une belle femme que le rétroviseur lui renvoyait de la voiture suivant celle qu'il conduisait.

« Oui, marmonna le commissaire Habib, Ladjy Sylla a un alibi inattaquable, mon petit Sosso. Nous chercherons ailleurs. Allons ! »

La circulation étant devenue fluide, ils ne tardèrent guère à arriver à la Brigade Criminelle.

« Tu as du temps libre jusqu'à vingt heures, Sosso, avant l'heure d'ouverture de la chasse au Pacha », plaisanta le commissaire comme le jeune homme se garait au bas de l'escalier.

— Chef, dit Sosso en portant son casque, qu'avait donc de si particulier la vie que menait Boussé et dont a parlé Ladjy Sylla ?

— Ah, je ne te l'avais pas dit, c'est vrai ; Boussé était un homosexuel doublé d'un voleur.

— Chapeau ! s'exclama le jeune homme en sifflant en même temps qu'il s'asseyait sur son engin qu'il fit hurler et qui se déchaîna aussitôt. Le commissaire s'arrêta sur la dernière marche, regarda son collaborateur disparaître dans un nuage de poussière et secoua la tête.

À peine eut-il posé le pied dans son bureau que le téléphone sonna ; il se hâta de le décrocher : « Allô, oui, j'écoute... Mes respects, mon colonel » salua-t-il.

« J'ai une mise en garde pressante à vous adresser, commandant, attaqua le colonel à l'autre bout du fil. On m'apprend que vous êtes allé importuner Ladji Sylla jusque chez lui. Faites attention, commandant ; accomplissez votre mission comme il faut, mais évitez de vous en prendre à des personnalités hors de tout soupçon et qui ont l'estime des plus hautes autorités. Votre enquête porte sur des crimes crapuleux et uniquement sur ces crimes crapuleux ; que des voyous attirés par l'odeur de l'argent tournent autour du vénérable maître, quoi de plus normal ? Mais cela ne vous autorise pas à faire quelque rapprochement que ce soit, même de façon indirecte. J'ai beaucoup d'estime pour vous, commandant, mais j'ai des chefs auxquels je rends compte, moi aussi. J'irai personnellement présenter des excuses en votre nom à Ladji Sylla — puisque c'est ce qu'on exige de moi, mais tâchez de vous tenir désormais loin de lui, commandant. Terminé. »

Le commissaire Habib raccrocha et, à pas lents, les mains au dos, il se dirigea vers la fenêtre qu'il ouvrit : l'air chaud et vicié de la ville lui fouetta le visage. Jamais le commissaire Habib de la Brigade Criminelle n'avait été aussi soucieux.

*

Contrairement à ce que lui avait suggéré son chef, l'inspecteur Sosso ne songea nullement à s'amuser. Il éprouvait tellement de sympathie pour Ibrahim qu'il avait tendance à se croire responsable du sort de l'étudiant. « Seigneur, qu'a bien pu lui faire la D2 ? » s'inquiétait-il au moment où, tel un cheval fougueux, sa KX avalait les quelques kilomètres de rue bitumée qui se tortillait à n'en plus finir une fois atteinte la colline sur laquelle se dressait l'hôpital du Point-G qui abritait l'asile psychiatrique.

Le gardien ne laissa entrer le policier que lorsque ce dernier eut

décliné son identité et exhibé sa carte professionnelle. Une fois dans l'enceinte de l'hôpital, l'inspecteur roula plus lentement jusqu'au portail de l'asile. Déjà, certains des fous qui déambulaient, quémendant aux malades des cigarettes et de la nourriture, se dirigèrent vers lui. Deux d'entre eux jouèrent au motard en apercevant son casque, le premier imitait le ronflement de l'engin, tandis que le second le poussait dans le dos en imitant à son tour les gestes du conducteur. Un troisième fou arrêté sur le pas de la porte réglait la circulation. Le jeune homme sourit. Un quatrième vint à sa hauteur et s'appliqua à calquer sa démarche sur la sienne. Cependant, dès qu'apparut le médecin, les quatre se volatiliserent.

— Bonjour, docteur, salua Sosso ; je suis l'inspecteur Sosso de la Brigade Criminelle. Il y a un de vos patients que j'aimerais voir pour les besoins d'une enquête, si vous le permettez.

— Son nom ? demanda abruptement le psychiatre avec une animosité évidente tout en se dirigeant vers des locaux situés sur sa gauche. Le policier lui emboîta le pas.

— Il s'appelle Ibrahim.

— Ah ! vous pouvez être fier du travail que vous avez accompli sur ce pauvre, monsieur l'inspecteur. Et dire que vous voulez continuer à le martyriser ! Non, monsieur, vous ne pensez tout de même pas que je vais vous laisser faire...

— Excusez-moi, docteur, vous commettez une erreur. C'est la police politique qui vous l'a amené dans l'état où vous l'avez trouvé, or moi, je suis de la Brigade Criminelle et, à ma connaissance, on n'y moleste personne. Ce jeune homme était presque devenu mon camarade.

— Ah, vous savez, inspecteur, lui répondit le médecin après un moment d'hésitation, on ne s'y retrouve pas avec toutes ces appellations. Pour moi, la police, c'est la police. Enfin... Et que lui veut la Brigade Criminelle aussi ?

— C'est un témoin important dans une affaire criminelle, docteur, un témoin et non un complice.

— Si c'est ainsi, oui. Il n'est pas fou à proprement parler, mais il a subi des tortures morales et physiques qui ont fortement ébranlé son équilibre. Je me demande bien ce que vous pouvez tirer de lui dans

l'état où il est. Il s'occupait donc de politique aussi ?

— Non ; à mon avis, on s'est servi de lui.

— Eh bien, le voici, inspecteur.

Le docteur se mit à l'écart, laissant l'inspecteur seul en face d'Ibrahim prostré sur un lit de camping. On ne distinguait de lui qu'une silhouette maigre recroquevillée.

« Ibrahim ! » l'appela le policier. Le jeune homme tourna la tête un bref instant et Sosso tressaillit en apercevant ce visage ravagé auquel les yeux de bête traquée donnaient une expression indéfinissable. Les cicatrices vives sur le cou et la poitrine en disaient long sur le supplice que la D2 avait infligé à l'étudiant.

« Ibrahim. » On n'appelle pas une statue ; l'inspecteur, qui avait fait un pas, s'immobilisa. Tirant de sa poche la photo de Boussé, il dit : « Ibrahim, je suis Sosso ; tu me reconnais, n'est-ce pas ? Je ne te veux pas de mal. Regarde cette photo et dis-moi si tu reconnais cet individu. »

Dès qu'il aperçut la photographie, Ibrahim se redressa vivement et ses yeux se dilatèrent. Il s'arracha de son lit, s'arrêta au milieu de la chambrette et se gratta furieusement le derrière. Il interrompit son geste brusquement et son visage s'empregnait de gravité. « Si jamais, par ta faute, les hommes s'avisent de toucher au cadavre de ta mère, tu ne connaîtras plus la quiétude et ta jeunesse prendra fin prématurément. Tu as raison, ô grand Ladjì ! » dit-il d'une voix étrangement calme. Puis tout à coup ; il hurla : « Je ne veux pas échanger tes dix mille francs ! » Répétant obstinément la phrase, il se cognait la tête contre les murs, arrachait ses vêtements, trépignait. Des infirmiers vinrent en courant et se saisirent de lui.

L'inspecteur se hâta de reprendre sa moto, traversa l'hôpital en coup de vent, faisant fuir les fous qui l'attendaient. Bientôt, il allait en apprendre tellement au commandant de la D4 !

Chapitre 12

À vingt heures trente, le portail de la cour intérieure de la Brigade Criminelle s'ouvrit devant la voiture du commissaire Habib que suivaient deux fourgonnettes, une voiture de police banalisée fermait la marche avec à son bord l'inspecteur Baly.

Puisque, avait raisonné le chef de la D4, le fameux Pacha était réputé pour son élégance et sa beauté, c'était dans les boîtes de nuit les plus huppées de la ville qu'il fallait le rechercher. Aussi, depuis vingt heures, des indicateurs de la Brigade Criminelle s'étaient-ils mêlés aux premiers clients du Royal, de l'Orient et du Nirvâna.

En passant devant chacun de ces night-clubs, des policiers en civil quittaient discrètement les fourgonnettes et cernaient l'endroit. Ceux du Royal étaient commandés par l'inspecteur Baly, ceux du Nirvâna par l'inspecteur Sosso qui avait préféré sa moto à la voiture ; et enfin, ceux de l'Orient par le commissaire Habib qui supervisait l'ensemble des opérations qu'il pouvait suivre de sa voiture grâce au talkie-walkie le reliant à ses collaborateurs.

Si le seul indice de la présence du Pacha avait été la XL rouge, il eût été pratiquement impossible d'appréhender le jeune homme, parce que, devant les trois boîtes de nuit, s'entassaient pêle-mêle des motos de toutes marques et de toutes couleurs parmi lesquelles des XL rouges en grand nombre. Encore heureux pour le commandant de la D4 que ce fût par un mercredi et non un samedi, jour d'affluence par excellence où les croulants côtoyaient gaiement les adolescents.

À son P.C., le commissaire Habib attendait, anxieux, le premier appel. Cette nuit était un moment essentiel de sa carrière, parce qu'il fallait coûte que coûte prendre au filet ce fameux Pacha qui constituait à son avis la clé permettant d'accéder enfin à la solution de ce problème compliqué. Un échec serait pour le commandant de la Brigade Criminelle une tache indélébile à son état de service si

élogieux et surtout une défaite cuisante devant son grand « ami » de la D2. Voilà pourquoi, lorsque retentit le conventionnel « Groupe 2 appelle P.C. », provenant de l'inspecteur Baly, le commissaire sursauta : mais aussitôt après, un « excusez-moi, chef, c'était une fausse alerte » le replongea dans l'anxiété.

Un jeune couple excentrique arriva à ce moment devant l'Orient, vêtu d'habits étincelants et montant un cheval pompeusement harnaché de soierie et de verroterie qui miroitaient dans le néon. Le commandant de la D4 regarda les jeunes gens, ahuri. Sans se soucier des curieux ni des railleurs, le jeune homme mit pied à terre, aida sa compagne à faire de même, puis ils entrèrent la main dans la main.

« Groupe 3 appelle P.C. » La voix impatiente de l'inspecteur Sosso résonna aux oreilles du commissaire Habib.

— Le P.C. écoute.

— L'oiseau est là, lui assura l'inspecteur Sosso.

— Qu'il ne s'envole surtout pas ! Nous arrivons, dit l'officier avec un frémissement dans la voix ; puis il ajouta : « P.C. au groupe 1 : l'oiseau est en cage au point 2 ; rappliquez ! Terminé ».

Peu après, le commissaire démarra, suivi de la fourgonnette. Pendant ce temps, au Nirvâna, le jeune inspecteur était déjà assis à une table isolée, en compagnie d'un agent de la D4, face à un groupe bruyant de jeunes gens dont le Pacha était le point de mire. Ce jour-là, le jeune homme à la XL rouge portait une chemisette de soie dont le col ouvert laissait apparaître une chaîne d'or scintillant sous les feux multicolores ; son poignet droit également était orné d'un bracelet en or. La tache noire à la naissance de son cou apparaissait nettement.

« C'est bien le Pacha, chef ; je le confirme », commit l'imprudence d'ajouter l'inspecteur au moment où un client passait derrière lui. Ce dernier se hâta vers le groupe bruyant, murmura à l'oreille du Pacha qui s'empressa de prendre le chemin de la sortie. L'inspecteur comprit, se rua, bouscula des tables et leurs occupants, provoquant un grand remue-ménage. Il boxa en pleine face un jeune homme qui tentait de lui barrer le chemin ; le malheureux hurla, le visage ensanglanté. Il n'était pourtant pas au bout de ses peines, car l'agent accompagnant l'inspecteur et qui avait ramassé vivement le talkie-walkie abandonné

par son chef, le catapulta au milieu des tables.

La XL du Pacha vrombissait déjà. L'inspecteur enfourcha sa moto qui se mit à hennir à son tour. L'équipe du commissaire et celle de Baly arrivèrent presque en même temps et se lancèrent elles aussi aux trousseaux du fugitif.

La XL rouge volait sans se soucier des feux ni de la priorité. Le Pacha était devenu un motard fou dont l'idée fixe était d'aller toujours plus loin et toujours plus vite. Les voitures s'écartaient précipitamment de lui, des cyclistes freinaient brutalement, juraient et maudissaient ce kamikaze qui osait rouler en sens interdit ; or à peine finissaient-ils de crier leur colère qu'un autre motard les dépassait, si vite qu'ils n'entendaient qu'un « vouf » aussi sonore que bref. Suivaient les voitures, comme si elles confrontaient leurs performances dans une course de rallye.

Le Pacha déboucha sur l'Avenue I, contourna le hangar du Grand Marché en sens interdit, s'engagea, encore en sens interdit, sur la petite rue aboutissant au siège des services postaux, vira sans ralentir à tel point qu'on eût juré qu'il allait tomber, redressa son cheval de fer, traversa la rue à la hauteur de la Maison des artisans et prit le chemin passant devant le parlement. C'est à ce moment que l'inspecteur Sosso qui le talonnait réussit à le tamponner par-derrière. La XL déséquilibrée fit une embardée et projeta son conducteur dans un caniveau. L'inspecteur freina brutalement, sauta de son engin, s'accrocha au Pacha qui tentait de s'enfuir : les deux jeunes gens roulèrent à terre, se relevèrent ensuite, toujours agrippés l'un à l'autre. Le Pacha commit l'imprudence de balancer le premier son poing que son adversaire évita en se baissant en même temps qu'il atteignait le propriétaire de la XL rouge en pleine face. Le coup fut si rude que la victime poussa un hurlement sauvage et tomba lourdement. Déjà, le commissaire Habib, l'inspecteur Baly et les occupants de la fourgonnette sautaient à terre, dans le nuage de poussière soulevé par les voitures.

— Eh bien, mon petit Sosso, dit le commandant de la D4 en tendant la main à son jeune collaborateur, tout couvert de sueur et de poussière, je te dois une fière chandelle.

— Merci, chef, répondit l'inspecteur essoufflé.

L'inspecteur Baly mit les menottes au Pacha et le fit monter dans l'une des fourgonnettes en même temps que sa moto.

« On y va ! » ordonna le commissaire, et le cortège fila jusqu'à la Brigade Criminelle où le Pacha fut mené directement dans le bureau du chef.

*

Le commissaire Habib regarda longuement le jeune homme assis en face de lui, dans ses habits déchirés et maculés de boue. Sa lèvre supérieure avait enflé et une vilaine blessure, sur laquelle le sang s'était coagulé, défigurait son beau visage. La tache noire au cou paraissait s'être élargie.

L'inspecteur Sosso se tenait à sa place favorite, tout près de la porte, et l'inspecteur Baly à un pas de la fenêtre.

— Eh bien, mon petit Drissa, je crois que l'immunité dont tu bénéficiais est levée maintenant. Il va falloir que tu t'adaptes à ta nouvelle condition, parce que tu as cessé d'être un pacha. Normalement, tu aurais dû avoir un casier judiciaire très chargé, mais à chaque fois tes hautes protections t'ont sauvé. Moi, je n'ai jamais eu affaire à toi, mais les commissariats de quartier, si. Détournements de mineures, proxénétisme, magouilles dans l'immobilier, escroqueries diverses, falsification de documents administratifs, usurpation d'identité et de fonction, chantage etc. etc. etc. La liste de tes forfaits est longue et je pourrais te donner toutes les précisions, mais à quoi bon ? (Le commissaire sortit d'un tiroir une chemise qu'il plaça devant le Pacha.) Tout est là, dans cette chemise. Et ce qui prouve que tu étais vraiment intouchable, mon petit Drissa, c'est que mes collègues ont hésité avant de me communiquer les renseignements te concernant. Mais, maintenant, c'est fini : tu ne peux plus compter sur personne, si haut placé soit-il. Tu n'es plus rien d'autre qu'un prévenu. Alors dis-moi pour qui tu travailles.

— Je ne parlerai jamais, répondit le Pacha imperturbable. Tuez-moi si vous voulez.

— Ooooh ! Pourquoi te tuer, mon garçon ? Hein ? Tu m'es plus utile vivant. De toute façon, bon gré mal gré, tu parleras : tu ne peux

compter sur aucune aide.

— Vous perdez votre temps.

Le ton du Pacha traduisait une si froide résolution que le commandant de la D4 ne s'y trompa pas : ce soir, le jeune homme ne parlerait effectivement pas.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de Notre-Dame de Bamako. Le commissaire se leva en bâillant : « Emmenez-le, ordonna-t-il à ses policiers, nous continuerons cette conversation demain matin de bonne heure. Veillez particulièrement sur lui, Baly, c'est un Pacha. »

L'inspecteur Baly remit les menottes aux poignets de Drissa et lui enjoignit de se lever... un peu trop rudement. Le commissaire Habib avait déjà franchi le seuil.

Chapitre 13

Dans la salle 2, se trouvaient réunies toutes les têtes de la Brigade Criminelle, comme à chaque fois que se déroulait un interrogatoire décisif qui exigeait la collaboration de tous les services. Était présent, ce matin-là, même l'adjoint du chef, le lieutenant Boua, aussi flegmatique qu'un sphinx et qui préférait l'anonyme mais paisible travail de bureau à la chasse aux bandits.

Le commandant de la D4 se gara à la place habituelle, puis grimpa l'escalier hâtivement. Il traversa le bureau vide, entra dans la salle 2 ; ceux qui étaient assis se levèrent précipitamment et les conversations cessèrent. « Eh bien, je vois que nous sommes tous là ; bonjour, messieurs, et asseyez-vous » dit le commissaire. Tous prirent place dans un bruit irritant de chaises grinçant sur le carreau. « Inspecteur Baly, faites venir Drissa. » Alors que l'inspecteur Baly sortait, le commissaire ajouta : « Je crois que vous savez tous de quoi il s'agit, messieurs ; il faut nécessairement que ce problème soit résolu... Inspecteur Diallo ! »

— Oui, chef, lui répondit le chef de l'Identité.

— Tâchez de recueillir le maximum de renseignements sur Boussé pour demain, au plus tard à midi. À propos de Hama...

Le commandant de la D4 s'interrompt, car l'inspecteur Baly venait de rentrer, les yeux hagards.

— Chef, il est mort, bredouilla-t-il.

— Mais qui donc ? cria le commissaire.

— Le Pacha.

Comme si on leur en avait donné l'ordre, tous les policiers se ruèrent hors de la salle 2 en direction de la cellule de garde à vue. Le commissaire, au contraire, marcha tel un automate. Ses collaborateurs s'écartèrent pour lui permettre de voir le Pacha couché sur le plancher dans une posture qui rappelait étrangement celle des morts des

latrines. Le jeune homme tenait encore entre ses dents une bouchée de pain. L'officier s'accroupit, ramassa le reste de pain jeté à côté du bol de café brisé dont le contenu avait coulé jusque sous le mort et l'ouvrit. Il y avait sous la tartine de beurre un grand nombre de capsules jaunâtres. Le policier n'eut pas à réfléchir longtemps pour comprendre que le morceau de pain renfermait suffisamment de cyanure pour foudroyer un éléphant. Il se leva.

— Qui était chargé de sa garde ? demanda-t-il avec un calme surprenant.

— C'est moi, chef, répondit un agent de police à la chemise froissée et crasseuse aux aisselles, un pauvre hère aux allures de chien famélique et craintif.

— Qui lui a donné ce café ?

— C'est... c'est une femme.

— Où est-elle ?

L'agent fut incapable de parler ; il ne put que montrer une direction du doigt. Le commissaire s'approcha, plongea sa main dans la poche du malheureux qui tremblait de la tête aux pieds et en rapporta cinq billets neufs de dix mille francs. « C'est avec des faux billets qu'elle t'a soudoyé. » Puis s'adressant aux autres, le chef ajouta : « Fouillez les environs avec son aide. Pour ce qui le concerne, j'en aviserai. » Il froissa les billets et les fourra dans sa poche.

Les policiers se pressèrent derrière l'agent corrompu, tandis que, les mains au dos, la nuque raide, le commissaire regagnait son bureau d'un pas égal, comme un homme qui a une certitude. Et sa certitude à lui, le commissaire Habib de la Brigade Criminelle, était qu'en perdant le maillon essentiel de la chaîne qui menait des latrines à l'assassin qu'il traquait, il avait perdu tout espoir de débrouiller cette affaire à temps. Il marcha vers la fenêtre : le téléphone sonna. Il le décrocha calmement.

« Commissaire, dit une voix de femme à l'autre bout du fil, le colonel me charge de vous rappeler que la réunion est pour dans un quart d'heure. Merci, commissaire. » Comme pour le narguer !

Le policier s'arrêta à la fenêtre. Dans les rues, le même spectacle d'une ville sans visage.

« La voici ! » hurla l'agent de police véreux en poursuivant une jeune femme qui courait avec une rapidité à faire pâlir un champion olympique. Puis le commissaire distingua Sosso et Baly et d'autres qui, tous, pourchassaient la fugitive. Il souffla profondément en sortant de son bureau à grandes enjambées.

La jeune femme, étonnamment agile, réussissait à échapper aux policiers entre lesquels elle se glissait comme une anguille. Au moment où le commissaire parvint sur la dernière marche de l'escalier, la femme voulut traverser la rue en courant : une voiture la balaya littéralement, l'envoya à une autre voiture qui venait en sens inverse, laquelle, à son tour, la tamponna, roula sur elle, l'accrocha et la traîna sur des dizaines de mètres avant de pouvoir freiner.

Comme subjugué par la scène, le commissaire Habib continua à marcher à pas mécaniques. Ses agents entouraient le corps désarticulé et bloquaient la circulation.

Au milieu du tintamarre des klaxons, le commissaire murmura : « J'ai perdu. » « Je ne crois pas, chef, dit Sosso ; regardez le bout du pagne ». Effectivement, sur un des bouts du pagne était tissée une croix.

Habib soupira profondément et un sourire éclaira furtivement son visage : maintenant, il pourrait répondre à la convocation du colonel sans crainte aucune. Aussi, après avoir donné les dernières directives aux inspecteurs Sosso et Baly, prit-il le chemin du Directoire.

*

Le commandant de la D4 allait entrer dans le corridor qui conduisait à la salle de réunion, quand il sentit une main peser sur son épaule. Il se retourna et aperçut son élégant ami et collègue des Renseignements.

— Tiens, c'est toi que je cherchais, lui dit le commissaire.

— Ah ! Pourquoi ? interrogea l'autre.

— Dis, mon vieux, est-ce que tu as donné des renseignements sur Boussé à quelqu'un d'autre que moi ?

— Bien sûr, lui répondit son condisciple ; c'est plutôt le chef des R.G. qui les a portés à la connaissance du cabinet du colonel qui a tenu à suivre lui-même les résultats des diverses enquêtes.

— Je m'en doutais.
— Mais dis, tu as de ces façons ! Qu'est-ce qui se passe ?
— Ça va, ça va, mon vieux : tu sauras bientôt l'intérêt de ma question.

Ils pénétrèrent dans la salle et s'assirent côte à côte à la longue table où les avaient précédés les autres chefs. Comme lors de la dernière réunion, seul le commandant de la D2 griffonnait des notes sur un calepin alors que les autres conversaient à bâtons rompus.

Le colonel entra et tous se levèrent : il s'assit et après avoir dévisagé les siens, il les libéra. Déjà, son secrétaire, toujours discret, avait déposé devant lui un bloc de feuillets. L'officier porta ses lunettes et se cala sur son siège.

« Messieurs, dit-il, nous nous retrouvons donc comme convenu. J'ai ici les premiers rapports (incomplets, naturellement) que vous m'avez transmis. Après en avoir pris connaissance, j'ai compris que cette rencontre était hautement importante.

En résumé, le commissaire Habib de la Brigade Criminelle a découvert de nombreux indices autorisant à penser que les trois morts du Banconi sont des assassinats perpétrés par une seule et même personne. On pourrait également penser que l'affaire de faux billets est liée à ces trois crimes. Mais il n'y a malheureusement pas de preuves indiscutables et le coupable demeure inconnu. Quant au commandant de la D2, son dernier rapport permet de conclure que l'émeute... euh, que les troubles qui se sont produits au Banconi ont une coloration politique et ont été fomentés par des agitateurs ; mais si des suspects ou, au mieux, des complices, ont été arrêtés, il faut reconnaître que le grand responsable court toujours.

Ainsi, je vous demande, messieurs les commandants de la D2 et de la D4, de nous livrer les derniers résultats de vos enquêtes afin que nous arrêtions les mesures nécessaires, car en haut on est impatient. Voilà ! »

— Mon colonel, intervint le chef de la Police politique, je voudrais attirer votre attention sur une irrégularité. Dans nos conventions, la falsification des billets de banque constitue une atteinte à la sûreté intérieure de l'État et relève en conséquence de la compétence de la

D2. Je comprends mal que la D4 ait jugé indispensable de se substituer à la D2...

— Commandant, l'arrêta le colonel pour prévenir la réaction du commissaire Habib, la question ne m'a pas échappé, mais dans l'état de nos connaissances, tout est encore trop flou pour qu'on puisse distinguer nettement une affaire d'une autre. Continuez votre exposé.

— Dans mes investigations, reparti le chef de la D2, j'en suis à ce point : le dernier que nous avons appréhendé a donné le nom de son employeur qui s'appellerait le Pacha — ce qui est plutôt un surnom. Or, j'ai la conviction que ledit Pacha mène directement au cerveau de l'organisation. Son arrestation, vu les moyens déployés, n'est qu'une question d'heures. En outre, nous avons découvert un lien entre le fils d'une des victimes de l'empoisonnement et les commanditaires des agitateurs. C'est un jeune drogué qui, nous le croyons, recouvrera sa lucidité après quelque temps passé à l'asile psychiatrique.

En un mot, mon colonel, dans deux jours, tout sera tiré au clair, à condition qu'on ne me mette pas de bâtons dans les roues.

— Vous n'avez même pas de roues, riposta le commandant de la D4. Mon cher collègue, j'admire le caractère radical de vos méthodes, mais vous me permettrez de douter de leur efficacité. D'abord, vous pouvez mobiliser tout l'effectif de la D2, vous ne retrouverez pas celui qu'on surnomme le Pacha, pour la simple raison qu'il est mort il y a à peine un quart d'heure ; ensuite, ce pauvre étudiant qui s'appelle Ibrahim et que vous avez supplicié souffre de troubles graves mais ne se drogue pas. Vous avez tout simplement torturé un innocent qui n'a jamais été mêlé ni de près ni de loin à une agitation politique ; enfin, mon très cher et très vénérable ami, mon colonel ne verrait certainement pas en mal l'obligation dans laquelle je me trouve de compléter votre rapport. Vous avez torturé Kambira à mort, inutilement ! et rien ne vous permet d'affirmer que vous allez atteindre le but dans deux jours. Mieux, j'affirme que vous n'y parviendriez pas, même si on vous accordait un délai supplémentaire de deux ans.

— Prenez garde, commissaire, ne vous frottez pas à moi ! répliqua le chef de la D2 avec véhémence en pointant l'index sur son adversaire.

— On dirait que vous voulez m'arrêter, ironisa le commissaire Habib.

— Ça suffit ! trancha le colonel irrité. Je comprends que l'animosité que vous nourrissez l'un pour l'autre empêche toute collaboration entre vous, mais rappelez-vous, commandants, que moi aussi j'ai des comptes à rendre. C'est pourquoi je vous décharge de l'ensemble du dossier et le confie à la Gendarmerie.

— Mon colonel, intervint alors Habib, c'est inutile désormais, à mon avis, parce que l'enquête est terminée. Je vous convie tous, si vous le permettez, bien sûr, à l'arrestation du faussaire et de l'assassin, car il s'agit d'une seule et même personne. Et l'agitateur aussi, c'est lui, pour une raison que vous comprendrez bientôt.

De surprise, personne ne parla. On suivit donc le commissaire Habib et peu de temps après le convoi de voitures s'ébranla, précédé d'un motard dont la sirène ouvrait la voie.

Chapitre 14

C'est au Banconi que s'immobilisa le convoi. Aussitôt surgirent des fourgonnettes garées discrètement des policiers commandés par les inspecteurs Baly et Sosso.

Le colonel arrêta le commissaire Habib pendant que les habitants du Banconi affluaient.

— Commissaire, je vous avais mis en garde ; ne comptez pas sur moi pour vous couvrir : si vous faites un faux pas, vous êtes fichu ! l'avertit-il.

— J'accepte les risques de mon acte, colonel, répondit le commandant de la D4.

Alors Ladji Sylla apparut, élégant et rayonnant, suivi de son lieutenant portant sa lourde serviette de cuir noire.

— Il me semble que vous vous apprêtez à voyager, grand maître, lui lança le policier.

— Colonel, qu'est-ce que c'est que ça ? s'indigna le marabout dont les yeux brillaient. Mais répondez donc ; qu'est-ce que c'est que ça ?

Pendant ce temps, l'inspecteur Sosso, aidé de trois agents, déchargeait de la fourgonnette bâchée dont le chauffeur, Diabi, tremblait à tel point qu'il s'accroupit, une extravagante cantine noire.

— Mon colonel, voici l'homme que vous recherchez, dit le commissaire. C'est lui l'assassin, le faux-monnayeur et l'agitateur. Je vous en donne la preuve. Le vénérable maître Ladji Sylla est l'assassin de Sira, Naïssa et Hama, qui, tous trois sont venus le consulter à propos de problèmes qui empoisonnaient leur existence ; la première victime, parce que son mari était devenu inexplicablement impuissant ; la deuxième, parce qu'elle souffrait de stérilité prolongée ; la troisième, parce qu'elle voulait devenir riche afin de pouvoir garder sa femme. Pour le prix de ses services, Ladji Sylla a exigé de Sira deux grosses boucles d'oreilles en or d'un poids total de

trois cents grammes et dix pages de coton de grande qualité ; de Naïssa, un pendentif et un bracelet en or ; de Hama, qu'il substitue dans la caisse de son service deux millions de francs en faux billets à des vrais du même montant. Et, en guise de panacée, le saint homme a donné aux pauvres du cyanure en leur faisant croire que c'était une eau miraculeuse qu'ils ne devaient boire que dans les latrines. « Quelle que soit la douleur que vous ressentirez, ne criez pas, si vous voulez que le miracle se produise », leur a-t-il recommandé. Et tout se passa selon sa volonté.

Ibrahim, le fils de Sira, a flairé le crime, mais Ladji Sylla, qui est un excellent psychologue, l'a fait taire, d'abord en le menaçant des foudres d'Allah, ensuite en le compromettant dans l'affaire des faux billets en en faisant dissimuler chez lui par les soins de Drissa, surnommé le Pacha, et en faisant échanger par l'intermédiaire de Boussé les petites coupures de billets de banque qu'il avait lui-même offertes au garçon contre un faux billet de dix mille francs. Le pauvre Ibrahim était si traumatisé en sortant de chez le marabout qu'il n'a pu soupçonner le piège quand l'inspecteur Sosso l'a arrêté chez lui.

Les investigations continuant malgré tout, Ladji Sylla a fait assassiner Boussé que nous recherchions. Le marabout a dû forcément être prévenu par une personne bien informée dont j'ignore l'identité. Il a donc pris ses précautions en envoyant aux parents de son disciple et homme de main la somme de cinquante mille francs en leur demandant de lui écrire pour réclamer le retour de leur enfant qui a pris un mauvais chemin. Ce, il y a deux jours ! La lettre lui servait tout simplement d'alibi. Nous avons arrêté les deux meurtriers du jeune homme. Ils sont passés aux aveux et seront acheminés sur Bamako sous peu.

Quant au fameux Drissa-Pacha, il était l'éminence grise du maître. On l'a vu avec Hama ; on a la preuve que c'est lui qui a compromis Ibrahim. En l'arrêtant, nous ne nous trouvions qu'à un pas du maître. Il fallait donc faire disparaître le Pacha. Ladji Sylla s'est, pour cela, servi d'une femme qui a apporté à Drissa — avec la complicité d'un agent véreux — du café accompagné d'une miche de pain au cyanure. Et, par bonheur pour le marabout, la femme elle-même a été écrasée

par une voiture après qu'elle eut accompli son forfait.

Malheureusement pour Ladji Sylla, cependant, la chance a été de courte durée : la morte portait un des dix pagnes qu'il a extorqués à Sira. C'est pourquoi nous avons réussi à l'identifier : elle s'appelait Fatou et habitait le Banconi.

En ce qui concerne l'agitation au Banconi, elle n'a été organisée par le Pacha que pour créer une diversion. Il est si facile de manipuler des gens qui ont faim et n'ont plus d'espoir ! Il suffisait d'interroger les habitants du quartier, sans les terroriser, pour comprendre.

Mais la grande erreur de Ladji Sylla fut d'avoir dit à Hama que ses soucis prendraient fin ce jour, à quatorze heures ; sans ce détail, je n'aurais pas eu toute la certitude nécessaire à l'action. En fait, avant cette heure, Ladji Sylla devait s'envoler à bord d'un avion d'Air-Afrique en partance pour Abidjan : il avait déjà réservé une place.

Voilà pourquoi j'ai eu l'idée de demander des renseignements à mes collègues ivoiriens. D'après le télex que j'ai reçu d'Interpol-Côte-d'Ivoire, vous êtes le fameux Faralaye Sylla dit le Tueur de Bouaké. Ce sont les policiers ivoiriens qui se réjouiront de votre arrestation, depuis le temps qu'ils cherchent des preuves contre vous, en vain.

Enfin, mon colonel, Ladji Sylla ne mérite aucun égard, parce qu'il n'est qu'un charlatan. Regardez cette photo (il exhiba l'objet que l'inspecteur Sosso avait subtilisé chez le marabout), c'est l'honorable maître au bras d'une ravissante prostituée devant l'hôtel Almira de Las Palmas. »

Le marabout, qui était demeuré raide, les yeux étincelants, rugit : « Alors, c'est comme ça, colonel ? Vous laissez un petit commissaire prétentieux et borné m'insulter publiquement ! Vous, vous savez bien pourtant qui je suis et ce dont je suis capable. Pendant qu'il est encore temps, ramenez ce farfelu à l'ordre. Je vous préviens, colonel, que je serai sans pitié. »

« Tu n'es qu'un charlatan doublé d'un criminel, mon pauvre Faralaye. La comédie est finie, lui rétorqua le commissaire Habib qui se tourna vers son chef et ajouta : mission accomplie, mon colonel. »

Le colonel, qui regardait Ladji Sylla de façon méprisante, serra la main du commissaire en lui disant d'un ton bourru : « Félicitations,

commandant ». Puis ce fut le tour des autres collègues du commissaire de le congratuler.

L'inspecteur Sosso avait ouvert la malle du marabout dans laquelle il y avait une quantité imposante de faux billets, deux boîtes de cyanure, des pagnes de Guinée au bout étoilé et bien d'autres pièces à conviction.

Ladji Sylla avait perdu sa superbe. Sans plus attendre, le convoi des officiels s'ébranla. Le marabout, son lieutenant, son chauffeur et sa malle furent embarqués dans une fourgonnette par des policiers, sous la surveillance de Baly et sous les yeux ahuris des habitants du Banconi.

À leur tour, le commissaire et l'inspecteur Sosso se dirigèrent vers leur voiture.

— Mon petit Sosso, dit alors le commissaire, le problème était difficile, mais nous l'avons résolu. Vois-tu, notre drame à nous, policiers, c'est de n'avoir de prise que sur les événements ponctuels. Ce Faralaye Sylla est sous les verrous, mais il en surgira d'autres, inéluctablement. Regarde leurs futures victimes ; elles sont sûrement en train de jurer qu'il s'agit d'une machination, que ce Faralaye-là est innocent.

C'est pénible, Sosso, c'est pénible, mais tu t'y feras. Zarka dit que tu es un moustique, il faudra bien que tu apprennes à piquer.

L'inspecteur Sosso sourit.

— Mais, chef, comment avez-vous su que la malle contenait tous ces objets-là ?

— Je ne le savais pas du tout, Sosso, j'ai supposé. Ça aussi, ça fait partie du métier.

Ils s'installèrent dans la voiture. Quand le jeune homme mit le moteur en marche, son chef ajouta : « Il faut que tu repasses voir Zarka : ta plaie s'est rouverte. »

« Oui, chef », convint le jeune policier.

La voiture s'ébranla.

FIN

merci à vous
pour cette lecture

toujours plus de littérature sur
publie.net

- [L'assassin du Banconi](#)
- [Crédits](#)
- [Prologue](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)